# Trois générations d'une famille micmaque : Histoires et conversations

par Franziska von Rosen

Document préparé dans le cadre du Programme de recherche de la Commission royale sur les peuples autochtones

Décembre 1993

# Table des matières

Un sommaire?	iii			
Introduction 1 Big Cove	6			
Michael W. Francis: H Introduction		ı vie	8	
Les premières	années	9		
Le pensionnat	de Schubenaca	ıdie	25	
Ma vie de jeun		31		
Ma vie d'artiste	e 47			
Ma vie d'homn	ne marié	55		
Conversations avec tro	ois générations		59	
Conversations	avec Mike	59		
Conversations	avec Luke Sin	non	69	
Introdu	ction 69			
Grandii	r à Big Cove	70		
Les étu	des 74			
Le trava	ail et les études	S	80	
Langue	, lecture et écr	iture	87	
La lang	gue en tant que	reflet d	'un mode de vie	90
Conversations	avec Forrest C	arter	96	
Introdu	ction 96			
Les pre	mieres années		97	
-	te école et les é	études	102	
<u>-</u>	et père de famil		110	
	e à la maison			
-	chaine générati		118	
Conversations avec Cory Augustine		119		
	ction 120			
	r à Big Cove	121		
Trois générations : réfl	lexions 141			
Réflexions sur	les relations	141		
Réflexions sur	les lieux	144		
Réflexions sur	l'identité	146		
La survie	147			
La survie d'un Conclusion	mode de vie 153	152		

Notes 153

#### Un sommaire?

Non, le texte suivant n'est pas un sommaire. En me contentant de faire une brève synthèse des faits saillants, je crois que je contreviendrais à l'esprit et aux principes d'éthique qui ont donné naissance au projet. Mon hésitation n'est pas seulement due au fait que je sois une chercheuse non autochtone qui considère inapproprié de faire la «synthèse» des expériences de vie d'interlocuteurs autochtones, mais aussi au fait que la nature même de ce projet fait en sorte que celui-ci ne se prête guère à un tel exercice. Les histoires et récits de vie complètent la narration de faits plus «objectifs». La «vérité» découle du pouvoir inhérent des mots exprimés en toute sincérité par la personne qui les prononce. Le contexte personnel dans lequel ces histories et récits sont racontés, ainsi que leur style oral, font partie intégrante des connaissances qu'ils transmettent. Dans le présent recueil, le lecteur aura l'occasion de faire l'expérience du moment présent, de l'immédiat (en particulier dans la section où l'on retrouve les histoires), puisque le texte a lui-même été conçu dans le but de retenir cet aspect de la transmission orale. Par conséquent, au lieu d'un résumé, voici une introduction au texte.

Le présent recueil d'histoires et de dialogues est fondé sur les expériences de vie d'une famille élargie de Micmacs vivant à Big Cove, au Nouveau-Brunswick, ou dans les environs. Trois des participants sont micmacs : un ancien, Michael W. Francis qui était âgé de 70 ans en 1993; son neveu, Luke Simon, 38 ans; et son petit-fils, Peter «Cory» Augustine, 19 ans. Pour sa part, Forrest Carter, le quatrième participant et beau-fils de l'ancien, n'est pas autochtone et est âgé de 28 ans. Le présent travail a été sollicité par la Commission royale sur les peuples autochtones, dans le cadre d'une série d'études sur différentes histoires de vie<sup>i</sup>.

Le texte qui suit provient d'un ensemble de conversations enregistrées où les participants parlent de leur vie, des événements qui les ont marqués, de leur perception des choses et de leurs valeurs personnelles. Il montre également les effets de la continuité et du changement sur un groupe de Micmacs (trois générations) et au-delà des frontières ethniques (même groupe d'âge, même lieu géographique, même famille élargie).

Les participants au projet ont permis de mieux comprendre le monde des anciens, ainsi que la vie contemporaine dans la réserve. Je prierais donc le lecteur de s'en remettre au texte lui-même, et de réfléchir sur les histoires, les récits et les conversations, afin d'en retirer toute la richesse et la saveur profonde.

# Trois générations d'une famille micmaque : Histoires et conversations

par Franziska von Rosen

## Introduction

On définit fréquemment les histoires de vie comme «des récits biographiques ou autobiographiques d'événements dans la vie d'une personne» (Kluckholm, 1945; Langness, 1965; cité dans Preston, 1986)<sup>ii</sup>. On les obtient généralement en ayant recours à une technique d'interview. Un «récit de vie», quant à lui, s'apparente davantage à une narration puisqu'il survient dans le cadre de conversations ou de contes (Titon, 1980)<sup>iii</sup>. Dans les récits de vie, on accorde davantage d'importance à la perception, ainsi qu'à l'expérience et à sa signification pour l'individu, qu'au récit chronologique d'événements. La frontière entre ces deux genres tend à se brouiller dans le cas des traditions narratives autochtones. Dans sa narration, Michael W. Francis, (nous l'appellerons Mike), entremêle des éléments de l'histoire micmaque et de l'histoire de sa propre vie, ainsi que des récits et des anecdotes. Dans son cas, tenter d'obtenir l'histoire de sa vie en ayant recours à la technique de l'interview était à la fois non appropriée et inefficace. Une écoute attentive et respectueuse, après avoir demandé à l'ancien de parler de sa vie, fonctionnait beaucoup mieux. Cependant, dans le cas des générations plus jeunes, une approche préconisant le dialogue est plus facilement acceptée. Avec celles-ci, la tenue d'une conversation entre amis donne de meilleurs résultats que l'attente d'un monologue ou, inversement, l'utilisation d'une technique conventionnelle d'interview.

Les histoires et récits de vie complètent les approches historiques plus «objectives» et factuelles. Elles mettent l'accent sur la vie en tant qu'expérience personnelle et constituent un riche patrimoine culturel pour les générations futures. Elles mettent en évidence les valeurs et les croyances, tout en soulevant des problèmes très concrets. Dans le dernier chapitre, de nature réflexive, je résumerai certaines des principales questions qui ont retenu mon attention lors de cette étude. Aucune conclusion quantitative ne sera tirée; le lecteur aura plutôt devant lui un portrait représentant différentes avenues, ainsi que les changements caractéristiques de notre époque et les stratégies utilisées par les individus pour surmonter les obstacles qui ont entravé leurs routes. Certaines des réponses obtenues ont été plus satisfaisantes que d'autres.

Certaines personnes, dont Forrest, sont non autochtones, mais sont devenues membres de la famille par les liens du mariage. D'autres, tel Cory, sont d'origine inter-raciale, étant nés d'un parent micmac et d'un parent blanc. En écoutant leurs récits, nous apprenons comment ils ont fait face au défi exceptionnel que constitue le fait d'appartenir à deux cultures.

Chacun de ces récits et conversations que Mike, Luke, Forrest et Cory ont généreusement partagés avec nous font foi d'expériences personnelles exceptionnelles. Les individus parlent en leurs noms et évitent les généralisations qui supposeraient une connaissance des perceptions des autres. Lors de ma première visite à la réserve en 1985, l'un des premiers enseignements auquel j'ai eu droit stipule que le respect consiste à laisser à chacun le droit et la liberté de parler en son propre nom. Bien que les connaissances que chacun d'entre nous possède soient d'une certaine façon uniques, puisque déterminées par nos expériences, nos perceptions, notre âge et nos capacités, ainsi que par la curiosité que nous manifestons envers le monde qui nous entoure, elles sont aussi le reflet des expériences et des valeurs propres aux membres de la collectivité à laquelle nous appartenons. L'ancien insiste sur le fait que sa vie est banale, que nombreux sont ceux qui ont eu la vie difficile au sein de son peuple et que de nombreux anciens éprouvent les mêmes choses que lui. De la même façon, lorsque Cory parle de son enfance dans la réserve, il parle des jeunes de son âge et de ce qu'ils vivent. Luke, en tant que membre d'une famille de 17 enfants, exprime des perceptions et des sentiments qu'il partage souvent avec ses frères et soeurs, particulièrement ceux qui ont à peu près le même âge que lui.

Le texte qui suit provient d'un ensemble de conversations enregistrées lors de diverses rencontres pour lesquelles aucune liste de questions n'avait été préparée. Chacun des participants était conscient du but de la démarche; chacun d'eux a activement contribué à orienter les conversations. Celles-ci étaient ensuite transcrites et apprêtées sous une forme approximative, puis distribuées aux participants afin d'en arriver à une version finale. Lors de rencontres postérieures, je reprenais les questions qui avaient été soulevées au cours des premières conversations et je demandais à chaque personne de préciser leur pensée sur certains points. Le processus consistait donc à mettre peu à peu en place un climat de compréhension, d'amitié et de confiance permettant, par le fait même, de rédiger le présent texte. Les critères qui ont déterminé la forme de ce texte représentaient les préoccupations des participants, ainsi que les miennes, relativement à l'opportunité d'avoir recours à un média écrit, au respect des autres au sein de leurs familles et communautés, ainsi qu'à l'utilité du projet.

Le texte se divise en trois sections. La première, intitulée «Michael W. Francis : histoires de ma vie», est consacrée au récit de la vie de l'ancien. Ce texte est en fait une compilation issue

de huit années de travail avec Mike. C'est en 1985 que j'ai enregistré pour la première fois son récit de vie. Depuis lors, je l'ai entendu à plusieurs reprises et à tout coup, le récit respecte l'ordre chronologique des événements, c'est-à-dire qu'il commence par l'enfance pour aboutir à la maturité, comme ce texte en fait foi. Le point de départ n'était pas nécessairement toujours le même puisque déterminé par les questions posées au sujet de certaines expériences. Cependant, dès la fin de sa réponse, Mike parvenait toujours, par une transition en douceur, à reprendre le fil de son récit de la façon à laquelle il était habitué. Ce processus a nécessairement donné lieu à de fréquentes répétitions mais chaque nouvelle version offrait aux auditeurs de Mike un nouvel éclairage sur les faits déjà racontés ou permettait une nouvelle compréhension de ceux-ci. Certaines parties de ce texte ont été transcrites à partir d'enregistrements vidéo<sup>iv</sup> tandis que d'autres sont issues de conversations à bâtons rompus ou d'histoires partagées autour d'un café dans la cuisine de Mike et Ada Francis.

La première partie de la première section s'intitule «Les premières années». On y trouve une brève ébauche biographique, suivie du récit de l'enfance de Mike. Il raconte les temps difficiles : la négligence, la faim et le racisme, ainsi que les moments plus heureux : les histoires et légendes de son grand-père, sa vie dans les bois et le partage avec les fermiers des environs. Mike ne s'attarde jamais aux temps difficiles. Lorsque les souvenirs sont trop douloureux, il a recours à l'humour et à l'ironie pour apaiser sa colère. Bien que celle-ci ait quelques fois fait surface, il se faisait un devoir de la contrôler. Sa principale ligne de pensée lors de ce travail était : «je ne veux pas blesser les gens de mon peuple, je ne veux pas que mon discours soit trop radical».

Dans la deuxième partie, Mike raconte ses expériences au pensionnat Shubenacadie. Parfois, lorsqu'il parlait de «Shubie», il insistait sur les points positifs : la nourriture qui ne manquait jamais, les nouvelles connaissances acquises et sa première boîte de peinture à l'eau. Il y raconte aussi certaines anecdotes amusantes, telle l'épisode «dans la mélasse» ou «jouer aux cow-boys et aux Indiens». À l'occasion, il laissait libre cours à sa colère en se rappelant comment les autres Micmacs et lui étaient maltraités et dépossédés de leur langue et de leur culture.

Dans la troisième partie, «Ma vie de jeune adulte», Mike combine les expériences personnelles, l'histoire et les récits portant sur Big Cove et sur certaines traditions micmaques comme les vigiles et les festivités de la Sainte-Anne. Dans son récit sur l'histoire de Little People's Point, Mike insiste sur le conflit historique entre les croyances traditionnelles et le

catholicisme. Il reprend ensuite le récit de sa vie et parle des différents emplois qu'il a occupés au cours de cette période. Il insiste sur l'importance d'être resté libre, d'avoir pu trouver du travail n'importe où quand il le voulait et de s'être déplacé à sa guise. S'il se trouvait dans une situation difficile, il lui était toujours possible de partir et de trouver du travail ailleurs, dans le Maine la plupart du temps.

Dans la quatrième partie, intitulée «Ma vie d'artiste», nous apprenons comment Mike en est venu à développer ses talents de peintre. Ses oeuvres dépeignent le milieu dans lequel il a grandi, ainsi que les histoires et légendes racontées par son grand-père et par d'autres anciens. Encore une fois, Mike tenait à préciser qu'il ne voulait pas être confiné, ni par la réserve, ni par l'art. Sa liberté et sa mobilité valaient plus pour lui que la notoriété et la prospérité.

La cinquième partie, «Ma vie d'homme marié», marque la fin du récit de vie de Mike. Mike termine habituellement le récit de sa vie à cette époque et fait rarement mention du temps qui s'est écoulé depuis son retour à Big Cove. Cette période s'est avérée difficile, exception faite des occasions où il a pu amener sa famille à leur chalet d'été à l'embouchure de la rivière Richibucto. Nous en apprenons plus sur cette époque de la vie de Mike en écoutant sa femme Ada ainsi que Cory et Forrest.

La deuxième section du texte comprend des conversations avec Mike, Luke, Forrest et Cory, qui sont introduites par un avant-propos. «Conversations avec Mike» est une compilation de conversations que j'ai eues avec Mike au fil des ans. Parmi les sujets qu'il aborde, on compte l'identité, la colonisation, la survie, la nouvelle génération et les problèmes contemporains de la vie dans la réserve ainsi que la spiritualité et la vie en équilibre et en harmonie avec la nature.

Il émane de Luke, qui a grandi dans la réserve, un fort attachement à sa culture ainsi qu'un empressement à répondre aux défis et aux occasions qui se présentent à lui. Grâce à l'appui de sa famille, il a pu s'instruire et développer ses talents artistiques. Il se considère chez lui dans la réserve, qu'il ne perçoit toutefois pas comme une barrière le maintenant dans l'isolement. Il parle de choix et de liberté, ainsi que de l'importance d'avoir l'occasion de contrôler son destin, peu importe la voie dans laquelle cela peut nous mener. L'éducation autochtone constitue l'un des principaux thèmes de nos conversations. En outre, les difficultés rencontrées par les étudiants micmacs dans les écoles non autochtones, l'importance de pouvoir faire des choix lorsqu'on vit dans la réserve, ainsi que les techniques d'enseignement de la langue autochtone sont abordées.

Forrest est né lui aussi dans la réserve mais en tant que non-autochtone, les expériences

qu'il a vécues sont très différentes. Il compte trouver des moyens pour suivre le courant, subvenir à ses propres besoins et s'instruire. Il dit toujours se sentir comme un étranger dans l'un ou l'autre des deux mondes. Contrairement à Luke, il ne se sent pas chez lui dans la réserve. Il dit n'y bénéficier d'aucun statut et affirme ne plus y avoir de chez-soi après son dix-huitième anniversaire de naissance. Ses préoccupations actuelles concernent l'avenir, sa sécurité financière et la planification financière à long terme pour sa famille.

Quant à Cory, il vit au jour le jour et ne veut pas se fixer d'objectifs qu'il pourrait ne pas être en mesure d'atteindre. Il dit avoir peu confiance en lui et peu de volonté. Il relate les bonnes et les mauvaises expériences de son enfance dans la réserve. Il explique que les jeunes ne veulent pas rester dans la réserve ou ses environs parce qu'ils s'y sentent isolés et qu'ils n'y trouvent pas d'emplois. Selon Cory, ils deviennent des «voyous instruits qui vivent de l'assistance publique». Cory parle en toute honnêteté des tensions entre les jeunes et leurs parents, ainsi que de la difficulté qu'ont les jeunes à contenir leur colère. Il reconnaît être privilégié à cause de l'appui et de l'amour constant que lui prodiguent ses grands-parents.

Dans la dernière section, j'analyse et résume les points principaux qui émergent de ces récits et conversations.

## Big Cove

Big Cove est une réserve micmaque située dans la partie nord-est du Nouveau-Brunswick au Canada, sur les rives de la Richibucto, à environ 20 kilomètres du détroit de Northumberland et des communautés anglophones ou acadiennes les plus proches. Environ 2 000 Micmacs y vivent et se partagent un territoire de 2 222 acres.

En descendant la rue principale de la réserve, le premier bâtiment que l'on peut voir sur la gauche est un grand centre récréatif et sur la droite, le restaurant Big Cove. Un peu plus loin se trouve le terrain de base-ball Jesse Simon, ainsi nommé en l'honneur du fils aîné de William John Simon et de son épouse Sarah (née Francis). Ensuite, on aperçoit l'école fédérale de Big Cove, construite en 1992, qui accueille les enfants de la première à la huitième année inclusivement. En face de l'école se trouve le bureau du conseil de bande. Il s'agit d'une construction spacieuse et moderne dans laquelle sont exposées 12 grandes murales illustrant des légendes micmaques. Ces murales, peintes par Luke, Roger et Ben Simon, ornent les murs de la chambre du conseil, construite en forme de cercle. On trouve aussi d'autres peintures dans les bureaux et les couloirs,

dont plusieurs oeuvres de Michael W. Francis.

Au bout de la rue, sur les rives de la Richibucto, s'élève l'église catholique. Le long de la rue principale, on peut trouver un centre communautaire, une caserne de pompiers, un poste de police, une infirmerie et un couvent catholique. Le centre de réadaptation pour les alcooliques et toxicomanes Lone Eagle, de construction récente, ne retient pas nécessairement l'attention du visiteur. Il est situé à l'écart du centre de la communauté afin qu'on puisse y tenir des cérémonies de la suerie et des cercles de la guérison sans se faire importuner.

Les anciens s'inquiètent du manque de possibilités auquel sont confrontés les jeunes à Big Cove. En 1993, le chef Levi a répertorié «le chômage, le sentiment d'isolement et d'éloignement, la pauvreté, l'alcool et le sentiment de confinement» comme étant les principales causes du taux élevé de suicide dans la réserve<sup>v</sup>. Le taux de chômage s'élève à environ 90 %. De plus, les rares emplois disponibles le sont souvent pour une courte période et sont fournis par des projets fédéraux de création d'emploi. De nombreuses familles doivent vivre de l'assistance publique. Certains augmentent leurs revenus en occupant un emploi saisonnier dans les champs de bleuets du Maine.

En 1993, on comptait quelques petits commerces dans la réserve, dont un certain nombre de petites épiceries, un restaurant, une pizzeria et un poste d'essence. Le travail de création que les gens font à la maison, pour sa part, est moins visible pour le visiteur non averti. Certains fabriquent des paniers, travaillent le cuir, font de la broderie perlée, ou sculptent le bois.

Nombreux sont aussi les artistes qui créent des oeuvres en deux ou trois dimensions. Puis il y a la musique : que ce soit à l'église, dans les cuisines, les sous-sols ou les studios privés, la scène musicale est riche et diversifiée. Musique Pow Wow, chansons et chants micmacs traditionnels, musique country et western, violoneux, hymnes, blues, jazz, divers styles de rock and roll ainsi que des expérimentations ayant recours à de multiples adaptations syncrétiques font tous partie de ce mélange très diversifié.

## Michael W. Francis: Histoires de ma vie

Les occasions ne se présentent pas tous les jours. Disons que vous êtes seul, tout seul. Quelqu'un frappe à la porte. Entrez! Oh! vous voilà, quelle belle surprise! Nous pouvons maintenant converser.

#### Introduction

Les récits commencent par celui de Michael W. Francis. Il est l'ancien, l'oncle, le beau-père, le grand-père. Nous commençons par lui parce que, me dit-on, les anciens sont les professeurs, les porteurs des connaissances traditionnelles, des histoires et de l'histoire. Le véritable enseignement a lieu lorsque les personnes âgées transmettent les histoires; elles les racontent encore et encore afin qu'on ne les oublie pas.

Michael W. Francis est né à Big Cove, au Nouveau-Brunswick, en 1923. Il est le cinquième enfant d'une famille de sept, fils de William Francis et de Mary Francis (née Dedam). À l'âge de cinq ans, Mike et ses deux frères et soeurs encore vivants, Phillip et Sarah (les autres étaient décédés), ont quitté la réserve pour aller vivre dans des camps de travail temporaires avec leur père et leur grand-père. À l'âge de 12 ans, Mike a été envoyé au pensionnat de Schubenacadie, en Nouvelle-Écosse. Il y est resté quatre ans, pour ensuite retourner vivre au camp de son grand-père. Jeune adulte, Mike a occupé de nombreux emplois différents (manoeuvre, cuisinier, musicien, pêcheur, bûcheron, pour ne nommer que ceux-là), tous dans la région des Maritimes. Il a aussi développé ses talents d'artiste et, avec le temps, est devenu peintre professionnel.

En 1972, Mike a épousé Ada Carter, originaire du Maine et il est retourné à Big Cove avec elle et leurs six enfants. Mike a continué à travailler comme artiste, peignant et enseignant aux jeunes de la communauté. En 1985, lors de notre première rencontre, il était à toutes fins pratiques retraité. Il m'a été présenté par le coordonnateur culturel au conseil de bande, qui me l'a décrit comme un informateur de grande valeur dans le domaine culturel, aux talents d'historien, de conteur et de musicien.

La langue maternelle de Mike est le micmac, quoique l'anglais soit devenu la principale langue d'usage chez lui depuis son mariage avec Ada. En rédigeant ce texte, j'ai choisi de ne pas faire obstacle au langage parlé en «corrigeant» la grammaire. Je crois que Mike possède un style expressif propre aux conteurs et qu'il se fait comprendre de façon très efficace.

## Les premières années

Il y a très longtemps, de nombreux autochtones vivaient le long de la rivière à Perch Creek. Les femmes pêchaient la perche et l'éperlan. Il y avait beaucoup de poisson par là. Il y avait du saumon et de la truite, des truites de deux à quatre livres. On y voyait aussi des orignaux et des chevreuils. Il y avait beaucoup de faune dans ce temps-là. Il n'y en a plus beaucoup aujourd'hui, parce qu'il n'y a plus là que des édifices.

C'est là que je suis né, à Perch Creek. Quand j'avais disons cinq ou six ans, ma mère et mon père se sont séparés. Nous sommes allés vivre chez grand-mère un bout de temps. Voyez-vous, ma mère n'avait que 13 ans quand elle s'est mariée. Elle jouait encore à la poupée et ne savait donc pas élever des enfants. De plus, ses parents ne l'aidaient pas beaucoup.

D'après ma mère, nous étions sept dans la famille. Nous ne sommes plus que deux, puisque mon frère Phillip est mort il y a quelques années à Boston. Seuls Sarah et moi sommes encore vivants. Henry est né à Antigonish, en Nouvelle-Écosse, où vivait la famille de ma grand-mère. Cecile (1918) est née la première; elle aurait aujourd'hui à peu près 75 ans si elle avait vécu. Elle est morte jeune. Tom (1919) a suivi, il est mort jeune, lui aussi. Puis il y a eu Phillip (1920-1986), qui est né juste avant moi (1923) et enfin Sarah (1925), Viola (1926-1928) et Henry (1927-1928). Viola est morte dans son berceau : elle est morte de pneumonie, sous-alimentée, affamée. Nous avons tous souffert de négligence. Ma mère était trop jeune et mon père était parti avec quelqu'un d'autre. Lorsqu'il revenait à la maison, il battait ma mère, l'agressait.

Un beau jour, j'avais joué avec Henry (1928) au cours de la matinée. Nous avions beaucoup ri, nous étions heureux. En soirée, je l'avais fait entrer à l'intérieur. Nous dormions sur le plancher, sur un matelas sur le plancher. Il y avait moi, ma soeur, ma tante et Henry était sur le côté, mais Henry était censé être au milieu...

Au réveil, le lendemain matin, on m'a dit : «Mike, va chercher ton frère». Il dormait avec nous la veille. J'ai monté les escaliers et crié : «Henry». Pas de réponse. Ma grand-mère a pointé le bureau du doigt. Il y avait un corps étendu là, recouvert d'un drap blanc. Vous voyez, mon père nous avait abandonnés, ma mère nous avait abandonnés, ma grand-mère devait s'occuper de nous. Elle s'est fatiguée. Ma grand-tante a dû s'occuper de nous, elle s'est fatiguée. Elle voulait avoir sa liberté, pas surveiller les enfants tout le temps. Elles s'en sont donc débarrassé. Il aurait

aujourd'hui environ 66 ans s'il avait vécu. Ma croix est encore là aujourd'hui. Je me suis levé et j'ai essayé de fabriquer une croix. J'étais petit et je me suis blessé en manipulant la hache. J'ai encore une cicatrice, je m'en rappelle encore. Je blâme ma mère, mon père et ma grand-père pour ce qui s'est passé, mais ça n'intéresse plus personne maintenant. Encore aujourd'hui, il n'y a pas de justice, pas de justice pour Henry.

Certains disent qu'elle était très gentille, la vieille. Eh bien, ils ne vivaient pas avec elle. Va chercher ton frère, qu'elle m'a dit. Je suis monté : «Henry! Henry!» Pas de réponse. Dehors, sur le balcon, j'ai à nouveau crié : «Henry!» Elle a montré le bureau du doigt. J'ai soulevé le drap : il était mort. C'est la vérité, je vous le jure, je l'ai vu de mes yeux vu.

Ni la bande ni le chef n'ont avisé mon père avant environ une semaine. À cette époque, il travaillait pour le Canadien National, il fabriquait des manches de hache, des manches de pic, des manches de maillet et autres choses du genre.

Le chef l'a croisé à Moncton et lui a dit : «tu sais, un de tes fils est mort.»

Mon père a dit : «C'est bizarre. Vous ne m'avez pas averti.»

Le chef a dit : «Nous n'avons pas pu te rejoindre nulle part. Tu devrais venir à la réserve et amener tes enfants avec toi. Sinon, ils vont tous mourir parce que...»

Vous voyez, ma mère était très jeune quand elle s'est mariée. Elle avait 13 ans. On ne peut pas la blâmer, elle ne pouvait pas s'occuper des enfants, puisqu'elle jouait pratiquement encore à la poupée. Et nous étions trois : mon frère, Sarah et moi.

Mon père est arrivé en taxi. La route était difficile dans ce temps-là. C'était de vieilles routes à chariot. Mon père gagnait un bon salaire en travaillant pour le chemin de fer. Comme il dépensait son argent en un rien de temps, nous pensions qu'il était riche. De fait, il était riche comparativement à nous aujourd'hui. Nous sommes donc partis sur la route MacLachlan, juste là-bas. C'était la première fois que je voyais un wigwam. Mon grand-père était là, un autre vieil homme, Monsieur Newell Clemen, était là aussi, ainsi que mon oncle John Francis et mon père. Mon grand-père a fait la cuisine. Il a fait du pain dans une poêle à frire sur un feu de bois. Vous savez, nous étions heureux, nous étions très heureux de vivre dans le wigwam dans les bois, tout simplement. La nourriture n'était peut-être pas la meilleure qu'il nous eut été donné de goûter, mais nous avions du lapin, de la perdrix. De temps à autre, mon père tuait un orignal et le partageait avec les fermiers, qui lui donnaient du porc, du poulet, des oeufs ou du beurre en échange. Nous sommes restés tout l'hiver dans le wigwam en écorce de bouleau; tout ce que nous

avions comme porte, c'était un sac de toile. Remarquez qu'il faisait chaud à l'intérieur. Au centre, il y avait un feu entouré de pierres, ce qui permettait de conserver la chaleur toute la nuit. Il fallait laisser une ouverture en haut, pour que la fumée puisse sortir. C'était confortable comme endroit.

Il n'y avait pas de femmes dans notre campement. Elles ne restaient pas longtemps au fin fond des bois. Mon père ne les en blâmait pas étant donné qu'il y avait trop d'hommes et que de fait, ils avaient très peu de boisson et d'alcool cette fois-là. Puisque c'était interdit, ils fabriquaient leur propre alcool, qu'ils appelaient de la bière de grain Old German. Ils en faisaient de grosses cuves qu'ils engloutissaient chaque fin de semaine.

J'observais tout ça. J'ignorais ce qu'ils faisaient, ce qu'ils disaient. Pour tout vous dire, j'étais simplement sidéré. C'était si épeurant parfois quand ils se mettaient à chanter et à crier. Mon père riait d'eux, c'est tout. Il ne participait jamais aux danses indiennes parce qu'il n'avait pas été élevé comme ça.

Il y avait un fermier qui vivait à une centaine de verges de là. On entendait les cloches des vaches et les enfants qui jouaient. De temps en temps, les enfants venaient à notre campement. Il ne traversaient pas le fossé et restaient plutôt plantés au beau milieu de la route, car ils avaient peur des Indiens. Vous savez, je ne savais pas de quoi j'avais l'air avec les cheveux longs. Ils apportaient une boîte contenant de la bouffe, dont du pain. Un jour, un jeune garçon est venu et a laissé tomber la boîte juste là, puis est retourné vers sa maison de ferme en courant. Mon grand-père a ri et a dit : «vous voyez, ils ont peur de vous les gars, ils ont peur des Indiens.» Évidemment, à cette époque je ne parlais pas un mot d'anglais.

Chaque soir, mon père rapportait cette boîte ainsi qu'un gros sceau de babeurre. Nous pouvions trouver à la ferme tout ce dont nous avions envie, que ce soit des pommes de terre ou des légumes, nous pouvions le trouver à la ferme. En échange, mon père donnait aux fermiers des manches de haches et des paniers, puisque c'est ce qu'ils voulaient. Il fabriquait des paniers [pour l'alimentation des chevaux] qui étaient tissés si serré qu'on aurait dit un tissu. Il ne vendait rien de ça, il troquait, puisque c'est la coutume chez nous. Nous n'acceptons pas l'argent. Bien sûr, le CN nous payait en argent, mais pas les fermiers. Nous nous aidons les uns les autres.

Les occasions de jouer avec les enfants étaient rares, parce qu'on entendait beaucoup d'histoires dans ce temps-là, il y a longtemps. «Ce sont des sauvages, ce sont des Indiens» disait-on. Les enfants à l'école entendaient parler des sauvages et ils ne voulaient rien savoir

d'eux, ils se tenaient donc loin de nous. C'est bien là l'erreur, car nous aimions jouer comme n'importe quel enfant. Les Indiens ressentaient parfois la même chose. «Ne jouez pas avec les Blancs, ce sont des assassins» nous disait-on. «Restez dans le wigwam, ils pourraient vous attaquer.» Nos gens avaient peur, eux aussi. On nous disait de ne pas faire confiance aux Blancs. Alors nous avions peur, nous ne voulions pas jouer avec eux. Bien sûr, un bon moment s'est écoulé avant que nous nous rendions compte de ce qu'ils disaient. Eux, ils pouvaient boire avec les Blancs, échanger des biens avec les Blancs, mais pas nous. Et les Blancs enseignaient la même chose à leurs enfants. C'est comme ça.

Mais aujourd'hui, les choses ont changé. Tout le monde est ensemble aujourd'hui. Ça ne se fait toutefois pas du jour au lendemain. Il y a de nombreux radicaux parmi nous, comme moi par exemple. Je ne suis pas aussi radical qu'on le dit, mais je suis amer face à ce qu'on nous a enseigné. J'éprouve du ressentiment en raison de ce qu'ils nous ont enseigné à l'école, de la façon dont on nous a enseigné l'histoire. J'en suis amer.

Les légendes et les histoires étaient nos seuls divertissements au campement. Mon grand-père passait des heures à nous les raconter. Il racontait celles qui mettent en scène les géants et les reptiles, les sorcières et le Grand Esprit et combien d'autres encore... Il racontait une histoire différente chaque fois. J'adorais ces histoires. Il nous racontait plein de choses qui nous faisaient peur. *Miigemoesso*. Il pouvait vous influencer, vous transformer en n'importe quel animal ou en toute autre chose de votre choix. Il enseignait aussi la musique. On disait de lui qu'il était bon professeur et que c'était lui qui enseignait à tous les autochtones dans les bois à prendre soin des animaux et à faire fuir toutes les mauvaises personnes.

Cette musique avait le pouvoir d'attirer et de transformer les gens. *Miigemoesso* pouvait paralyser votre pensée et faire en sorte que la musique vous envahisse, tout comme les jeunes et le rock and roll aujourd'hui : ils oublient tout. C'est *Miigemoesso*. C'est pourquoi en entendant ce bruit, l'on se met à courir comme un fou : hihiiiii!

Un jour, pendant que nous marchions :

```
«Arrête.»
```

«Ouoi?»

«Écoute; "hihiiiii!", c'est le vent qui souffle, c'est Miigemoesso.»

```
«Où est-il, grand-père?»
«Il est là, dans les bois, je vais t'y emmener.»
«Non, je ne veux pas le voir.»
```

«Il ne te fera pas de mal» (rires).

Grand-père avait beaucoup d'imagination. Vous voyez, c'est de là que me viennent mes idées, de mon grand-père. Pas seulement de mon grand-père, mais aussi des nombreuses personnes âgées, des passants, qui venaient nous voir et restaient quelques jours avec nous. Ils nous racontaient des histoires et des légendes eux aussi. Il ne fait aucun doute que certaines de ces histoires étaient très politiques. Elles parlaient des massacres, des pirates, de ce que les pirates avaient fait aux autochtones et après eux les missionnaires. Toutes des histoires politiques. La façon dont ils les racontaient faisait un peu peur.

Quand le vieux racontait des histoires, il avait parfois recours au tambour. Avant de raconter les histoires, il chantait une petite chanson en s'accompagnant au tambour. «Je vais maintenant vous raconter une histoire au sujet de cette chanson.» Dans ce temps-là, je ne savais pas s'il s'agissait de bonnes chansons ou pas. Tout ce que j'entendais c'est tam, tam, tam. Aujourd'hui c'est différent, je comprend ce qu'elles veulent dire. Pour lui, elles étaient sacrées. C'était toujours sacré pour lui que de jouer du tambour et de chanter ces chansons spirituelles.

## Histoire orale : les Micmacs et les Britanniques

C'est arrivé dans les années 1600 ou 1700. Un Micmac de la Nouvelle-Écosse a injurié un général anglais, en utilisant les mots de l'homme blanc, de façon à ce que l'homme blanc puisse comprendre ce qu'il disait. Il l'a traité de bâtard, d'enfant de pute. Celui-ci a répliqué : «d'accord, vous les gars, ramassez-le et emmenez-le ici. Attachez ses mains derrière son dos.» Il l'ont fait asseoir, adossé contre un poteau, les jambes attachées elles aussi. Ils ont fait bouillir du plomb, lui ont ouvert la bouche avec un bâtonnet et ont versé du plomb chaud à l'intérieur. Une femme a bondi pour tenter de porter secours à son mari. Ils l'ont prise, ont empoigné ses cheveux en les tirant sur le côté, ont soulevé sa blouse et lui ont coupé les seins avec un couteau. Je me demande qui est le sauvage?

## Histoire orale : les Micmacs et les Vikings

Ce qui est arrivé, c'est qu'ils se sont métissés avec les autochtones. Alors qu'ils commençaient à établir leur empire, le roi a donné l'ordre qu'une réunion soit tenue pour que les chefs soient élus. Ce qui s'est passé ensuite, selon mon grand-père, c'est que le roi a dit que quiconque était marié à un Indien (c'est le cas de la famille de ma fille), ne pouvait pas voter. Vous voyez, ils avaient des préjugés à cette époque. «Nous ne voulons pas de métissage, disaient-ils. Nous en avons déjà trop.» Lorsque les Indiens ont entendu dire qu'ils avaient été vexés, ils ont dit : après tout, nous nous entendions plutôt bien jusqu'à maintenant et nous ne devrions pas être exclus. Étouffés par la colère, ils ont commencé à tout briser autour d'eux. Certains garçons autochtones avaient les cheveux blonds et les yeux bleus, les pommettes saillantes et mesuraient six pieds : c'étaient de grands enfants. Les filles aussi étaient métissées. Une guerre s'est alors déclarée et d'autres membres de la tribu se sont portés au secours de la population métisse. Ils sont venus de toutes les directions. On voyait des autochtones arriver de toutes les directions. Les Vikings ont alors décidé de quitter Terre-Neuve parce qu'ils s'étaient rendus compte que d'autres tribus en provenance de la terre ferme étaient en route. Ils sont alors montés à bord de leurs bateaux et sont repartis vers l'Islande et d'autres cieux.

Il chantait aussi des chansons de guerre et des chansons de chasse; il chantait toutes sortes de choses en langue indienne. Il s'asseyait sur le sol, croisait les jambes et prenait un petit bâton d'une longueur d'environ un pied et demi, qu'il frappait sur le sol. Parfois, il utilisait un petit morceau de boîte ou tout autre chose du genre.

Il chantait aussi des chansons patriotiques, à la manière indienne, des chansons patriotiques qui parlaient de la mer, de l'océan, de la lune, des étoiles, de tout et de rien. Il chantait les animaux et leur origine commune, il chantait aux dauphins et aux baleines dans l'océan et les baleines lui répondaient (Mike chante). Elles pouvaient l'entendre par temps calme et venaient directement à lui, pour ensuite se mettre à chanter, à chanter avec lui. Il y avait des milliers d'années que l'homme savait ça. Aux temps de la récolte, il leur chantait cette chanson et les baleines lui répondaient immédiatement. Elles ne le font plus aujourd'hui.

Un jour, quand j'avais environ huit ou neuf ans, papa a emmené une équipe dans les bois. Ils voulaient que je les accompagne. Grand-père a dit : «ramasse tes choses et va chercher ton équipement.» On m'a donné une grande paire de bottes pour marcher dans les bois. Nous sommes entrés dans les bois, là où il y avait une large crête de feuillus. Je me rappelle des arbres là-bas, c'étaient de grands arbres géants. Ils ont fabriqué un appentis à l'aide de bouleaux et ont allumé un feu juste en face.

Au bout d'un certain temps, nous avons entendu un hibou hululer au plus profond des bois. On entendait son écho dans les bois. Grand-père a dit : «oh! nous avons de la compagnie.» Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. «Ne les entends-tu pas? Ce sont nos cousins, ce sont nos voisins.» Mon grand-père avait un bon sens de l'humour, il répondait donc aux hiboux et tout à coup, il le refaisait. Un autre répondait, environ un demi-mille plus loin, puis encore un autre. Il hululait encore, on aurait dit un vrai, puis d'autres voix se faisaient entendre. L'arbre était plein de hiboux, ils étaient tous perchés sur les branches, battant des ailes, comme s'ils parlaient. Au bout d'un certain temps, on aurait dit des Micmacs qui parlaient, on aurait dit des Micmacs quand

ils parlent, quand ils sont tous ensemble, quand ils se réunissent. Mon grand-père leur répondait donc. Il disait un mot indien comme *Tjiigimag*, *Tjiigimag*, ce qui signifie méditer, une baguette de tambour à la main. On aurait juré entendre des baguettes de tambour là-haut. Il disait : ho hé ho hi ho hé, l'un d'entre eux, un gros hibou, dansait sur une branche, ils dansaient. Puis un autre Indien a dit : «Noël, tu ferais mieux d'arrêter, ce sont des esprits malveillants.»

«Malveillants, a-t-il dit, pourquoi donc? Ils nous apporteront la chance, beaucoup de chance.» J'adore les hiboux, vous savez. Cette nuit-là, il a dit : «partez, je veux dormir.» Ils se sont alors envolés un par un et le plus gros a été le dernier à partir, il est parti. Puis chaque soir, il revenait faire la même chose là ou se trouvait le campement. Je me demandais ce qui se passait, mais grand-père les connaissait bien, c'était renversant.

## Des anguilles apprivoisées

À cette époque, j'apprivoisais des anguilles, de grosses anguilles. Je mettais ma main dans l'eau pour les appeler. Je leur chantais des chansons avant d'arriver (il chante). Elles sortaient leurs têtes sur les rochers, je leur donnais alors de la viande. Elles la prenaient dans ma main : voici pour toi et pour toi et... il y en a d'autre encore. Des Indiens sont venus voir ce que je faisais. L'un d'eux a dit : «Mon Dieu, ne dis à personne ce que tu es en train de faire.»

«Pourquoi?»

«Tu as un don de l'esprit, tu as un don. Je n'ai jamais vu personne faire ça de ma vie. Apprivoiser des anguilles!»

Elles se frottaient contre mes mains, se frottaient partout, comme ça, comme des petits chiots: elles étaient si contentes de me voir. Les oiseaux font la même chose, si l'on donne à manger aux animaux, qu'on prend soin d'eux et qu'on les aime, ils viennent à nous. Même les ours viennent, les ours et les orignaux. Exactement comme je vous l'ai raconté pour les orignaux. Je n'avais pas peur et ils le savaient. Je pouvais aller droit vers eux, m'approcher à seulement 10 pieds d'eux. Ils venaient droit vers moi et me regardaient, tandis que je leur parlais micmac.

Chaque samedi soir, ils chantaient et dansaient. Sans violon, sans rien du tout. Ils ne faisaient que chanter et frapper le sol de leurs pieds, dansant à l'indienne. Ils ont essayé de me montrer à danser et à chanter, mais j'étais bien trop jeune pour apprendre, dans ce temps-là.

En 1927, nous sommes déménagés à Humphrey's Mills, près de Moncton. Nous vivions au carrefour du chemin de fer : d'un côté la route en direction de Buctouche et de l'autre, celle qui va vers Cap Tourment et Halifax. Le train s'arrêtait là souvent, en route vers Buctouche. Monsieur Humphrey possédait un grosse usine à cet endroit, une filature de laine. Il y a aussi des scieries à cet endroit. Jour après jour, on entendait les roues qui grinçaient et les scies qui chantaient. Papa travaillait encore pour le CN. Moncton était plus facile d'accès que Humphrey's Mills, c'était très difficile à cet endroit.

C'est arrivé en 1933, ma soeur était très petite (Mike avait 10 ans et Sarah, 8 ans). Mon grand-père et mon père (Veronica n'y était pas) se sont saoulés à Moncton. Les policiers les ont ramassés et les ont mis en prison. Il ne leur a pas dit [aux policiers] qu'il avait deux enfants et que ceux-ci étaient restés seuls à la maison, dans un camp près du chemin de fer, à Humphrey's Mills. La première journée, il y avait du thé et un peu de farine. J'ai essayé de faire du pain, de faire *losgenigen* dans la poêle à frire, très peu. Le lendemain, personne n'est venu. J'ai dit à Sarah : «allons prendre une marche.» Nous avions faim. Nous avons marché le long du chemin de fer et j'ai entendu le bruit des scies et du moulin. «Allons par là». Sur une pile de billots de bois se trouvaient des gamelles, des gamelles d'hommes. J'en ai ouvert une : elle contenait des sandwichs et des pommes, entre autres choses. J'en ai donné un peu à ma soeur et nous nous sommes assis pour manger. Au bout d'un certain temps, un homme est arrivé. Ils nous a surpris en train de voler.

«Hé, a-t-il dit, qu'est-ce que tu fais là? Tu fouilles dans ma gamelle, n'est-ce pas? Allez-y.» Il l'a ouvert. «Il y en a encore un peu. Écoutez, je dois aller chez moi et je veux que vous veniez avec moi, les enfants. Montez dans la voiture.» Sa maison se trouvait à environ cinq milles de là. Je ne savais pas de quoi nous avions l'air, les cheveux longs, sales, pieds nus. «Entrez, venez avec moi.» C'était une belle grande maison.

Il a crié : «J'ai de la compagnie, deux enfants autochtones.»

Une femme est entrée : «Où les as-tu trouvés?»

«Au moulin. Je les ai pris en train de fouiller dans ma gamelle. Ils avaient faim.» Ils nous ont fait prendre un bain et changer de vêtements. Ils ont même coupé mes

cheveux. «À table, maintenant.» Nous ne voulions pas manger en leur présence. Nous nous sentions un peu mal. Il y avait toutes sortes d'aliments sur la table : des gâteaux, des biscuits, de tout. Ils sont partis dans l'autre pièce pendant que nous mangions. J'ai pris de la nourriture et l'ai mise dans ma chemise, parce que je savais que nous n'avions rien à la maison. L'homme a fait irruption dans la pièce et a dit : «tu n'as pas besoin de cacher la nourriture là-dessous, nous allons vous en donner une pleine boîte pour rapporter chez vous.» Ils nous ont raccompagnés au camp en voiture. Ils sont allés jusqu'à la barrière, puis nous avons traversé le champ en direction du camp. Notre camp n'était pas digne que des animaux y vivent. Je ne sais pas comment nous avons survécu dans ce camp. Au bout de cinq jours, mon père est revenu à la maison. Grand-papa était là aussi. Il avait honte, des larmes roulaient sur ses joues après.

Ma plus grande distraction consistait à aller pêcher dans les bois ou à me chamailler avec des garçons. Nous invitions parfois des enfants français. Certains étaient très radicaux et nous traitaient de tous les noms : ils nous traitaient d'Indiens sauvages. De jeunes enfants, français et anglais, venaient pêcher. Nous jouions, nous nous chamaillions, vous savez. Nous sommes restés là environ quatre ans. Je ramassais souvent du charbon aux abords du chemin de fer. Je l'empilais à l'automne, pour l'hiver. Je coupais une pile de bois pendant que papa allait à l'épicerie. Il rapportait une bouteille de vin à la maison et nous faisons la fête. Quel tapage! Voyez-vous, beaucoup de gens de Moncton nous rendaient visite. La vieille venait et elle fabriquait des paniers avec de l'érable, avec de la cendre. Elle fabriquait un grand nombre de paniers et allait ensuite les vendre de porte à porte. Lorsqu'ils revenaient, c'était la fête.

## Sept orignaux à l'aide d'une hache

Un jour, mon grand-père et un groupe d'hommes de Big Cove, John Joseph, Barney Clair, Peter Clair et Barney Peters, s'en allaient à la chasse à l'orignal à Harcourt. C'est à 18 milles d'ici. Comme de coutume, ils ont du attendre une tempête de neige : ils ont attendu qu'il y ait sept pieds de neige. Ayant chaussé leurs raquettes, quelques-uns d'entre eux sont partis devant, en éclaireurs. Les autres devaient suivre derrière avec les traîneaux. Il y avaient trois équipes de chiens, attelées à de longs traîneaux de fabrication artisanale. La plupart des hommes n'avaient pas de fusils, seulement des haches, des tomahawks et des couteaux.

C'était en 1888. Ils ont attrapé sept orignaux sans fusil, simplement à l'aide de haches et de couteaux. À cette époque, la neige était profonde et les orignaux devaient littéralement nager dans la neige. Ils ne pouvaient pas courir. Les hommes suivaient les traces dans la neige et lorsqu'ils en trouvaient un, ils faisaient pression sur la bosse de l'orignal avec une raquette. L'orignal ne pouvait plus se lever; ils l'attrapaient alors juste derrière l'oreille et le tuaient d'un coup de hache. Ils en ont attrapé sept en une seule journée. Là où l'un des animaux était tombé, ils ont fait un feu et un appentis, puis ont suspendu l'orignal aux branches d'un arbre. Ils ont donné le foie et le coeur de l'animal en pâture, étant donné qu'ils devaient traîner la viande d'orignal quelque 18 milles plus loin, jusqu'à Big Cove.

Environ trois jours se sont écoulés avant qu'ils ne terminent d'apprêter tous les orignaux. Ils les ont enveloppés dans la fourrure et les ont attachés sur les traîneaux. Ils ont quitté le camp tard un soir, pour arriver à Big Cove tôt le lendemain matin, vers quatre heures. Une fois à proximité de Big Cove, un vieil homme a hululé. Toute la réserve l'a entendu, ainsi que les chiens qui s'étaient mis à aboyer. Une fois arrivés ici, ils ont distribué la viande. Le prêtre a eu droit à une portion, de même que les anciens et toutes les familles dans le besoin. Un souper a ensuite eu lieu à la mairie, suivi d'une danse et d'une célébration. Ce qui restait de la viande d'orignal devait être emporté de l'autre côté de la rivière, pour y être échangé aux fermiers contre des oeufs, du beurre et autres produits de la ferme.

Tout a continué comme ça jusque dans les années 30, lorsque les choses ont commencé à changer, lorsque des voitures ont commencé à arriver : il était désormais possible de se rendre en ville en quelques minutes seulement. À cette époque, ça prenait une demi-journée pour se rendre au centre-ville à pied.

Et puis un jour, Noël est arrivé. Malheureusement, papa n'avait pas assez d'argent. Peut-être l'avait-il tout bu, je ne sais pas. De toutes façons, il n'y avait pas d'argent pour Noël. Papa a dit : «le train de Noël va s'arrêter à Noël. Il va s'arrêter juste à cette intersection.» Il y avait de la neige sur le sol. «Je vais demander au train de s'arrêter, le Père Noël va peut-être venir.» Le train ne s'est pas arrêté, il n'a pas arrêté. Ça ne nous a rien fait, nous n'étions pas tristes. J'avais environ huit ans. Papa a commencé à pleurer, il avait les yeux pleins d'eau. Il se sentait très mal, du fait qu'il n'y avait pas de Père Noël pour nous, les enfants.

Tante Veronica venait parfois fabriquer des paniers. Un ami, dont le nom était Doucette, Wilfred Doucette, l'accompagnait. Ce Français-là parlait mieux micmac que moi, il fallait l'entendre! Nous allions ensemble à Moncton vendre les paniers et les manches. Il me parlait alors en langue indienne comme n'importe quel Indien. Tante Veronica est arrivée après Noël.

```
«Comment vous êtes-vous débrouillés, les enfants?»
«Oh, pas mal.»
«Avez-vous passé un bon Noël, les enfants?»
«Ouais.»
«Qu'avez-vous reçu en cadeau à Noël?»
«Rien.»
«Rien?»
J'ai dit : «Non, nous n'avons rien eu à Noël.»
«Que fait ton père, ces temps-ci?»
«Il fabrique des manches de haches.»
«Je suppose qu'il a tout bu son argent.»
```

Sacrebleu! quand mon père est arrivé à la maison, cet après-midi là, elle lui a fait tout un sermon. J'avais un peu peur au début, je croyais qu'ils allaient se battre. Ma tante était une très grosse femme, elle était grosse, de stature imposante et avait environ 25 ans. Ils sont partis travailler : ils sont allés dans les bois fabriquer des manches. Nous sommes restés à la maison avec ma tante, qui cuisinait et faisait la lessive pour nous. L'automne est revenu. Je faisais mes tâches, comme d'habitude et allais faire les emplettes au magasin. À cette époque, une livre de sucre valait 10 cents, sous, une livre de beurre 20 cents et une miche de pain 5 ou 10 cents. C'était en 1931.

Bientôt, Noël est revenu. Il y avait deux petits camps : un petit camp où nous vivions et

un grand camp, celui où vivaient Fred et ma tante. Ils avaient un arbre de Noël. Ils n'avaient pas de lumières, mais ils avaient des petites chandelles. C'était la veille de Noël et il était environ minuit lorsque tante Veronica a crié : «les enfants, venez, le Père Noël vient de passer.» Le Père Noël? Les yeux écarquillés, nous avons couru vers le petit camp. Nous avons ouvert la porte : il y avait un arbre de Noël illuminé, avec des petites chandelles. Ma soeur a regardé sous l'arbre, il y avait une poupée. C'était la première poupée de toute sa vie. J'ai ensuite vu un petit avion, avec des ailes doubles, un de ces avions «Baron Rouge». Oh! mon Dieu, je l'ai pris dans mes mains, c'était le premier jouet de toute ma vie. Un peu plus tard, j'ai entendu mon grand-père crier : «les enfants, le Père Noël vient de partir, il vient de s'en aller.» Je suis reparti vers l'autre maison en courant. Il y avait là un petit pistolet à bouchon de liège et d'autres jouets : une canne à pêche, des chaussettes, des chaussures et des sous-vêtements. Nous étions tous heureux. Cette nuit-là, il y a eu toute une fête! Mon Dieu! Le rhum coulait à flots, dans toute la pièce. Ce qu'ils faisaient nous importait peu. Nous avions des jouets, nous avions du plaisir.

À cette époque, nous ne fréquentions pas l'école. Pas d'école pour nous. De toutes façons, personne ne s'en préoccupait. Lorsqu'on est autochtone, l'école n'est pas pour nous. Il y avait bien une école, mais avec notre mode de vie, au plus profond des bois... De plus, nous n'avions pas de vêtements appropriés pour aller à l'école, ni de bain pour nous laver. Je me demande comment nous avons survécu. Il fallait être endurci pour vivre à cette époque, il fallait bien l'être, sans quoi on gelait à mort ou on mourait de faim.

La vie a suivi son cours pendant un bout de temps et plus tard, ils ont décidé de déménager à Grand Falls. Ils font des paniers là-bas. Nous n'allions toujours pas à l'école. J'ai rencontré des garçons français là-bas. Je leur enseignais ma langue, il m'enseignaient la leur. Nous nous entendions pas mal bien, même si je ne parlais pas beaucoup français; nous arrivions à communiquer d'une façon ou d'une autre. Plus tard, nous sommes déménagés à New Denmark. Des fermiers danois y vivaient. Nous y sommes restés environ trois ou quatre mois.

Nous n'avions pas de voiture dans ce temps-là. Nous ne demeurions pas longtemps au même endroit : Boistown, Grand Falls, New Denmark, Humphrey's Mills, Irishtown puis Gordon Falls, près de Moncton. Je me rappelle que nous vivions très loin dans les bois à cet endroit-là [Gordon Falls] et que la gendarmerie royale de Moncton venait souvent nous rendre visite pour voir comment nous allions. C'étaient de bons gars. Ils gardaient l'oeil sur nous pour qu'il ne nous arrive rien.

En 1934, nous sommes partis de là [Humphrey's Mills] et sommes allés à Chipman, puis à Saint John. C'était la première fois de ma vie que je voyais la ville. J'étais terrifié. À Chipman, il y avait un bateau appelé Maggie Miller, un bateau à vapeur, le vieux *Maggie Miller*, qu'on appelait aussi le *Majestic*. Le bateau devait nous emmener sur le fleuve Saint-Jean jusqu'à Saint John. Je n'avais jamais été à bord d'un bateau à vapeur de ma vie. Quel bateau gigantesque! J'avais peur. On voyait des voitures ancien modèle et même des chevaux monter à bord. À trois heures du matin : ding! ding! Le sifflet n'en finissait plus de siffler. Hou, hou! nous avons entendu le sifflet du bateau à vapeur. Ensuite tout le bateau s'est mis à trembler. J'ai dit : «papa, on doit bouger, je vois le quai qui s'éloigne, il s'éloigne!» Nous sommes arrivés après minuit. La raison pour laquelle ça a pris tout ce temps, c'est que nous avons fait escale à chaque petit port pour que des gens puissent monter à bord et pour ensuite les faire descendre.

Je n'avais jamais vu de ville de ma vie. Lorsque j'y suis arrivé, j'avais peur des gens. Il y avait des Noirs, c'était terriblement achalandé. J'avais vraiment peur. Les voitures, les voitures électriques, tout ça faisait un bruit terrible. J'avais vécu toute ma vie dans les bois, comme un nomade. Prenez un homme qui mène une vie de nomade et mettez-le dans une ville, vous lui ferez peur à mort. Ça a donc pris beaucoup, beaucoup de temps pour que je m'y habitue. En 1935, papa fabriquait encore des manches de haches. Il nous confiait à une femme de couleur dont le nom était Madame White. C'était la première fois que je voyais une Noire, si noire. J'avais peur d'elle. C'était une femme adorable, d'une grande gentillesse. Elle avait six enfants et était très gentille avec nous. Nous mangions ce qu'ils mangeaient, des flocons de maïs et du ragoût. Vraiment, c'était comme si elle était notre mère.

Ça m'a pris beaucoup de temps avant de connaître la ville. Nous nous sommes installés rue Chapel. La ville comptait un secteur pour les locataires de la classe défavorisée, vous savez, tandis que l'élite vivait dans un autre secteur. Nous avions des guerres de clans, vous connaissez les enfants. J'ignorais le système qui prévalait dans la ville, alors j'allais n'importe où, n'importe où. Rapidement, un jeune homme blanc m'a dit :

«Qu'est-ce tu fais ici? T'es pas censé être ici.»

«Pourquoi?»

«Tu vis là-bas sur la rue Chapel. Retournes-y.»

J'ai raconté à un autre gars ce qui était arrivé. Il m'a dit : «Oh, les gens de race foncée ne vont pas là.» Il y avait bien des préjugés à cette époque, bien des préjugés. On se battait une rue

contre l'autre. J'ai dit à mon père : «je n'aime pas la ville, j'aimerais mieux être dans les bois. Le bois, c'est chez moi, et il me manque.» Papa a répondu : «tu vas t'y faire. Tu grandiras et comprendras.» La vie a continué.

## Le pensionnat de Schubenacadie

Un jour, nous étions en train de jouer avec des enfants noirs et des jeunes blancs dans la rue. Je courais pieds nus. Puisque c'était une ville charbonnière, mes pieds et mon visage étaient tout noirs. Une dame s'est plainte du fait que nous quêtions des pièces de 10 cents dans la rue pour pouvoir aller au cinéma. Cette femme, la vieille Nellie, la vieille Nellie Francis, est arrivée avec son petit panier sous le bras, un petit chapeau de paille noir sur la tête, une petit broche sur le dessus. Elle était vêtue d'une longue robe qui lui venait sous le genou.

«Où est ton père? Tu sais que je suis ta grand-tante, a-t-elle dit. Vous savez que vous n'êtes pas propres les enfants. Vous traînez dans la rue. Ce n'est pas bien, il faut que je dépose une plainte auprès du ministère des Affaires indiennes.»

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle aussi avait quelques préjugés. Elle ne voulait pas que des Noirs s'occupent de nous. Mais je vais vous dire quelque chose, cette Noire a pris soin de nous bien mieux que cette Nellie ne l'aurait fait. Je m'en rend compte maintenant.

Mon père est revenu à la maison le samedi, à peu près au bon moment, puisque les gens des Affaires indiennes sont arrivés, vêtus de pardessus.

«Monsieur Francis?»

«Oui?»

«Nous venons chercher vos enfants. Ce sont les ordres. Affaires indiennes. Je pense qu'il vaudrait mieux que vous nous donniez les enfants.»

Shubenacadie. C'était, disaient-ils, un pensionnat indien, dirigé par des religieuses de couvent et un prêtre. Ils nous ont mis sur un train. Je pleurais en quittant la maison, en quittant mon grand-père, en les quittant tous. J'avais envie de sauter en bas du train. Mais c'était impossible parce que ces gens-là nous avaient à l'oeil. J'avais les larmes aux yeux, ma soeur aussi.

C'était un grand édifice avec de grandes croix sur le toit. À l'entrée, on voyait les soeurs descendre, avec leurs grandes tuniques noires. J'avais peur d'elles, en les regardant descendre

avec leurs croix blanches. «Venez les enfants, a-t-elle dit tout simplement, suivez-moi.» Elle a emmené ma soeur dans l'autre aile, du côté des filles. Nous sommes entrés. Je me sentais très seul, je voulais sortir de là. Mais ce n'était pas possible. Tout était fermé à clé, voyez-vous, tout était fermé à clé comme dans une prison.

Il ne devait y avoir que des enfants micmacs et quelques enfants blancs qui avaient été adoptés, puis classés micmacs eux aussi. On peut dire une chose : ils prenaient soin de nous. Nous allions à la messe le matin. Après la messe, c'était l'heure du petit déjeuner, puis nous allions faire nos corvées. Ils nous habillaient et nous alimentaient bien. Mais les soeurs exerçaient un contrôle total sur nous. On nous avait avertis de ne pas imiter de danses guerrières indiennes ou de chanter des chansons indiennes. On nous avait aussi dit : «pas question que vous parliez micmac. On vous enseigne l'anglais, ici.» Si nous le faisions, on nous frappait avec une courroie, on nous enfermait ou on nous imposait des restrictions. C'est ce qui fait mal, lorsqu'on vous enlève votre esprit. On reste là, comme une statue. Pour parler micmac, il fallait aller ailleurs, le faire en cachette. Mais plusieurs garçons parmi ceux qui étaient là étaient des paniers percés. Ils allaient le raconter aux soeurs.

Je crois comprendre que j'étais prisonnier, que j'étais un esclave, pour lequel on voulait une rançon. Dans ce temps-là, au couvent, il y avait des difficultés financières, les temps étaient durs, c'était les années de dépression. Il y avait là 50, 60 soeurs et le gouvernement exerçait une certaine influence pour qu'elles conservent leur emploi. Trouvez des Indiens et le gouvernement donnera tant par enfant : la lessive, l'alimentation, l'éducation et tout. Ils nous gardaient en otage pour l'argent. Éduquez-les mais ne leur donnez pas de liberté, assurez-vous qu'ils demeurent soumis, appelez-les des sauvages. On voulait nous faire sentir que nous n'étions pas des êtres humains. C'est comme ça que je le vois. Encore aujourd'hui, je n'enverrais pas mon enfant là-bas. C'est déjà assez néfaste de les envoyer à l'école des Blancs, assez néfaste. Notre culture a été détruite par les missionnaires (et je n'aimais pas l'idée non plus.) Après, quand je suis devenu grand, je l'ai dit à mon grand-père et il m'a dit : «tu n'aurais pas dû arrêter de parler notre langue.»

À l'âge de 14 ans, je travaillais dans l'étable. Elles avaient un troupeau de 52 têtes, qu'il fallait traire. Il fallait que nous fassions le travail d'un homme, le travail manuel, de façon à réduire les salaires parce que le gouvernement payait des hommes pour s'occuper de la ferme et un vétérinaire pour s'occuper des animaux. Ils montraient donc aux garçons à s'occuper des

chevaux, des cochons et de la ferme laitière. Ils nous enseignaient tout ça. Je suis resté là quatre ans.

Eh bien, je suis allé à l'école. J'avais un crayon dans la main, du papier et du matériel. Quand je regardais par la fenêtre, je voyais l'étable. J'ai commencé à dessiner l'étable, la porcherie et la ferme laitière. Je dessinais les champs où je voyais paître les animaux. Tout ce que j'avais, c'était un crayon et de l'encre. C'est comme ça que j'ai commencé à dessiner.

Le mois de juin est arrivé et l'on a présenté un film à Schubenacadie. Les garçons s'y sont rendus en premier, tous vêtus de la même façon, tandis que les filles marchaient derrière, comme une armée. Deux soeurs étaient à l'avant, deux autres au milieu et encore trois autres à l'arrière, marchant en direction de la ville et du théâtre. C'était un gros édifice gris. Nous nous sommes assis. On aurait entendu une mouche voler, puisqu'on nous avait appris à ne jamais parler au théâtre. Nous gardions le silence.

L'écran s'est ouvert et la musique a commencé. C'était Blanche Neige et les sept nains. Mon Dieu, que les couleurs étaient belles! C'était le premier film en couleurs que je voyais de ma vie. C'était en 1937. On voyait un château, un magnifique château. Puis des chevaux, des chasseurs et une sorcière. Mon Dieu, c'était comme s'ils étaient vivants! Walt Disney avait bien travaillé. Mon esprit ne cesser de regarder les petits personnages, Blanche Neige, le verre recouvrant le tombeau et tous les petits nains assis et agenouillés autour qui priaient, les larmes aux yeux. Je n'oublierai jamais cette image. Je suis retourné à l'école et j'ai dessiné Grognon, Atchoum, Timide et tous les nains, simplement avec mon stylo. La soeur a dit : Mike, pourrais-tu les dessiner au tableau? Ça m'a pris deux jours à les dessiner tous, mais je n'ai pas dessiné la sorcière, elle était trop cruelle.

Nous étions à peu près en juin 1939, quand la guerre a éclaté. J'ai alors quitté l'école. À mon départ, une soeur m'a remis un paquet. Elle m'a dit : «Mike, c'est de la part du Père Mackie et de nous tous, c'est un cadeau pour toi.» Je l'ai ouvert. C'était un ensemble de pinceaux et de peintures, avec du papier. «Mike, c'est à toi, pour que tu l'apportes chez toi.»

#### Dans la mélasse

Nous faisions parfois des choses terriblement mesquines. Un jour, un gars a voulu faire une boisson maison. Il a donc volé de la mélasse. Il a pris une cruche d'une pinte et s'est faufilé jusque dans la cave. À l'aide d'un clou introduit dans le cadenas, il a réussi à ouvrir la porte. Il y avait une bonde dans le baril de mélasse et il a oublié de la fermer : la mélasse a donc commencé à couler sur le plancher. Il a refermé la porte à clé. L'une des soeurs, Supérieure, était la soeur en chef. Le gars en question s'appelait John Henry et venait de la région de Tobique. Il a emporté la mélasse dans l'étable, là où il préparait sa boisson maison. Les boissons maison sont interdites par la loi, dans l'église, dans le couvent. La soeur chantait, elle marchait avec la clé, une boîte de conserve à la main dans le but d'y verser de la mélasse. Elle a ouvert la porte avec la clé, mais on ne pouvait allumer la lumière que de l'intérieur. Il faisait noir à l'intérieur de la cave et elle y est entrée. Et vlan, elle est tombée par en arrière, les fesses dans la mélasse. Elle était couverte de mélasse.

Elle a hurlé : «À l'aide, à l'aide. Relevez-moi quelqu'un, je suis prise dans la mélasse.»

Un garçon est passé par là et a crié : «hé, les soeurs, Supérieure est dans la mélasse.»

«Dans la mélasse? Qu'est-ce qu'elle fait dans la mélasse?»

«Elle nage, elle nage dans la mélasse.»

Les soeurs sont venues voir ce qui se passait.

«Ma gracieuse Supérieure, que s'est-il passé ma chère?»

«Laissez-faire ce qui est arrivé, tirez-moi de là.»

Qu'elle était donc fâchée, elle crachait du feu. Elle voulait savoir qui était entré dans la cave. Un petit enfant a dit à voix haute : «John Henry».

Oh mon Dieu, John Henry voulait tuer ce petit gars. Il n'avait que huit ans, ce petit gars.

«John Henry, comment es-tu entré là?»

«Avec un clou.»

Pauvre John Henry. Elles l'on frappé avec une grande courroie. Si ce petit s'était au moins tu, tout se serait bien passé. Elles ont vraiment battu le pauvre garçon juste à cause de la mélasse. Nous nous sommes tous tus et n'avons pas dit un mot. Pas de souper. Pas de déjeuner. Du pain et de l'eau. «C'est votre punition», nous ont-elles dit. On m'a moi aussi frappé avec la courroie. J'ai eu ma part.

## Les cow-boys et les Indiens

Il nous arrivait de jouer aux cow-boys et aux Indiens. Mêmes les soeurs se joignaient à nous, elles étaient jeunes, 21, 22 ans. La soeur Supérieure ne le permettait pas dans la cour de l'église. Les soeurs étaient les cow-boys et couraient avec leurs grands voiles noirs qui volaient au vent tandis que leurs chaînes et leurs croix se balançaient. Nous luttions corps à corps. «Arrête, je t'ai à l'oeil» Nous les attachions avec un petit morceau de guenille. Nous les attachions. Il y avait Roy Rogers, Gene Autry et Hopalong Cassidy et nous, nous étions les Indiens avec nos faux tomahawks. Soeur Supérieure, pour sa part, se trouvait en haut dans la salle de lecture du troisième étage, lorsqu'elle a regardé par la fenêtre. Elle nous a vu jouer. Elle est descendue. Le sifflet s'est fait entendre.

- «Supérieure, oh, mon Dieu!»
- «Soeur Paul, pourriez-vous venir ici tout de suite s'il vous plaît, j'ai à vous parler.»
- «Oh, oh! je vais y goûter.»
- «Quelle idée! jouer aux cow-boys et aux Indiens! Vous devriez être là-haut en train de prier et...»

Oh! qu'elle a en a eu des problèmes à cause de nous! Elle a eu droit à toute une semonce cette fois-là. Elle a dit : «je ne peux plus jouer avec vous, les garçons. Soeur Supérieure n'apprécie pas que nous jouions aux cow-boys et aux Indiens.»

J'étais heureux de retourner vivre avec mon grand-père. J'étais tellement heureux de sortir de cette école. C'était une bonne école, d'une certaine façon. Mais il n'y avait pas de privilèges. Il fallait obéir au règlement. Après quatre ans, je pouvais enfin rentrer à la maison. Mon grand-père est venu me chercher à Truro. Ma soeur était à la porte avant du couvent et elle pleurait, elle ne nous rejoindrais que plus tard, car elle était plus jeune. Je suis parti avec mon grand-père. Il vivait à Irishtown, juste derrière la station de chemin de fer, dans une petite cabane. Je suis resté là avec lui. Nous allions à la pêche à la truite tous les jours, je l'aidais à fabriquer des manches de hache. Mais vous savez, le camp n'était pas terrible, c'était très différent d'un couvent avec ses draps blancs. Mais je me suis accommodé de cette vie avec mon grand-père.

## *Ma vie de jeune adulte*

Un jour, lorsque nous demeurions à Big Cove, je me suis occupé de deux vieux. L'un avait 90 ans, l'autre 80. L'un d'eux parlait tout seul. Il parlait sans cesse : il était sénile. Il n'y avait ni lampes kérosènes ni électricité dans la maison. En soirée, je suis monté. La fenêtre de derrière était grande ouverte et je me suis assis là. Il commençait à faire noir. Ma grand-mère est alors partie prendre soin d'une femme malade dans une autre maison.

Rendus un peu à l'écart de la maison, à environ un quart de mille, elle m'a dit : «Reste à la maison et occupe-toi des vieux. Vois à ce qu'ils ne prennent pas froid et ne les laisse pas seuls.

«D'accord, grand-maman, je vais rester à la maison, grand-maman».

Je suis monté. Vers neuf heures du soir, je me suis étendu. C'était l'été. Le vieux parlait, parlait : ses mots résonnaient partout sur l'étage. C'était bizarre, ça faisait peur. Tout à coup, l'autre vieux a hurlé : «Arrête de parler, je veux dormir.» Il était sourd, il ne pouvait donc pas l'entendre.

Tout à coup, la cloche s'est mise à sonner et quelqu'un a crié : *alasotmamgepô*! Ça ferait peur à n'importe qui quand quelqu'un est en train de mourir et que la cloche résonne : on dirait que tous les fantômes apparaissent. J'ai essayé de faire le brave, vous savez. J'avais environ 17 ans, peut-être 16. Et la cloche sonnait, l'église, le son de la mort, quelqu'un est mort, voyez-vous. Ding, ding, la cloche sonnait comme la mort, comme quelqu'un qui se meurt et le vieux qui continuait de parler... ça m'a fait encore plus peur. Je n'utilisais jamais les escaliers dans ce temps-là. J'ai seulement sauté par la fenêtre et suis retombé sur le sol. J'ai rebondi comme un lapin et me suis mis à courir.

Je suis arrivé à la maison où cette femme était en train de mourir, là où se trouvait ma grand-mère. Il faisait déjà nuit.

Ma grand-mère a dit : «Qu'est-ce que tu fais ici? Pourquoi ne retournes-tu pas t'occuper des vieux?»

«Grand-mère, je ne retournerai pas dans cette maison, elle est hantée, tu sais. Cette femme est en train de mourir ici et le fantôme pourrait... tu sais.»

Alors ma grand-mère a dit : «puisque tu es ici, tu vas aller chercher de l'eau. Il n'y a pas de pompe, il faut que tu ailles la chercher à la source.»

Je suis donc allé chercher de l'eau. Il faisait si noir que j'avais l'impression que le fantôme marchait derrière moi. La femme était en train de mourir, elle avait de grands yeux, elle est morte de tuberculose, vous savez. On ne voyait plus que sa peau et ses os. Je me l'imaginais marchant juste derrière moi et essayant de m'attraper. J'ai apporté le sceau. C'était de pire en pire. Alors cette fois, j'ai essayé de me cacher de ma grand-mère. Je voulais aller dehors.

Qu'est-il arrivé ensuite? Ils ont étendu le corps près de la fenêtre là-bas et ont laissé une table juste ici. La porte était juste à côté et la cuisine à l'extérieur. Des hommes et des femmes étaient assis, de petits bibles à la main. Ils chantaient des hymnes pour la morte. Je me suis glissé sous une table recouverte d'une nappe blanche pour échapper à ma grand-mère. Je suis tombé endormi. Quand je me suis réveillé, il n'y avait pas un chat dans la pièce. Ils étaient tous dans la cuisine pour le souper; il y avait une lampe sur la table et une petite lampe près du cercueil. Je ne sais pas, j'ai mis ma main sur le cercueil comme ça et je me suis levé d'un coup. Elle était là, à me regarder. Oh! bon Dieu que je suis parti vite. Quand je suis entré par la porte, ils ne savaient pas que j'étais dans cette pièce. Ils pensaient que c'était le cadavre qui avait ouvert la porte. Une femme est partie en courant, j'ignore de quoi j'avais l'air, avec mes yeux écarquillés et mon air effrayé.

Ma grand-mère est venue me rejoindre. «Oh! te voilà. Va chercher un sceau d'eau.» Je vous le dis, j'ai transporté de l'eau jusqu'à l'aube, car aucun autre garçon ne voulait y aller. Ils avaient peur. Lorsque nous sommes retournés à la maison, grand-mère m'a fait des reproches. «Tu as laissé les vieux seuls. Ils auraient pu mourir. Ça aurait été ta faute.»

Ensuite, les funérailles ont eu lieu. Chaque fois que j'allais en haut dans cette pièce, je revoyais ce visage. J'ai dit :«grand-maman, je m'en vais d'ici».

C'était le jour de la Sainte-Anne, c'était en juin et nous sommes allés à Little People's Point [officiellement, Chapel Point]. Il y avait là une église, où s'étaient rassemblées une centaine de personnes. Tout ça ne m'intéressait pas beaucoup. J'étais simplement un jeune qui s'occupait des bateaux et voyait à ramener les gens à Big Cove.

Mon grand-père m'avait raconté comment, dans les années 1800, les gens participaient à des célébrations avec le prêtre et les missionnaires. Les autochtones essayaient de temps en temps d'obtenir la permission du prêtre ou de l'évêque pour pouvoir tenir un rassemblement. Le prêtre disait : «vous, les chefs et les anciens, faites donc ce que vous voulez faire, allez-y, mais d'abord nous allons célébrer la Sainte-Anne. Après la Sainte-Anne, nous allons inviter tout le monde à se joindre à vous.» Ils se rassemblaient donc après la messe, juste en face de l'église.

Vous savez où se trouve la nouvelle église à Big Cove? Avant, il y avait là de très beaux chênes, de grands chênes ronds qui se dressaient sur la rive, avec de l'herbe tout autour, là où se trouve l'église. Les gens avaient l'habitude d'y étendre une couverture et de jouer aux *oaltes*. Toutes les femmes portaient des chapeaux pointus. Ils portaient des *oitjipôti*, une sacoche indienne, qu'ils attachaient ici en haut [à la taille], comme une poche géante. Les vieilles comme les vieux y gardaient leurs pipes et leur tabac.

Ils s'asseyaient tous là, les jambes croisées, bien vêtus, et jouaient aux *oaltes*. Ils avaient bien du plaisir. Ils riaient, jouaient et utilisaient des petits bâtons pour compter le pointage. Le Père restait là debout à les regarder jouer. Voulez-vous jouer, mon Père? Alors le Père s'asseyait et participait au jeu. Vers quatre heures, il y avait une grande danse. Apportez tous vos *sisoetjgel* [hochets], vos *pepgotjetaag* [tambours], nous allons danser! Apportez vos petits *tjipasgo* [sifflets].

De vieilles dames âgées de 75, 80, 90 ans dansaient en cercle. Elles dansaient et les percussionnistes jouaient tandis que l'on chantait cette chanson de rassemblement, *goanotaiee*. Je ne la sais pas au complet mais *goanotaiee* signifie *maligômitji*, se rassembler. Mon grand-père la chantait (Mike chante). Ensuite, ils ont commencé à chanter celle-ci, un peu plus moderne (il chante un air qui rassemble à un air de violoneux). Les femmes se joignaient au groupe et dansaient autour du cercle. Il y avaient des paroles à cet air, mais on a enlevé les paroles et décidé de plutôt faire rouler la langue sur le palais. Ma vieille tante Mary m'enseignait comment

chanter de cette façon. Le prêtre et les missionnaires se joignaient au groupe et dansaient avec la foule. C'était quelque chose d'inhabituel, il n'y avait pas de préjugé, tout était sacré. Si le prêtre célébrait la messe, c'était sacré. Si les Indiens faisaient une danse rituelle, c'était aussi sacré pour eux. Le prêtre avait compris cela, avant il ne le comprenait pas.

Pour le pique-nique et le rassemblement de Sainte-Anne, on mangeait à la fortune du pot. Les gens mettaient tout ensemble, même l'église se retrouvait sur le même pied que les autres. Nous aimons tous ajouter de la tomate à la soupe, pour que celle-ci ait meilleur goût. C'est comme ça que les Indiens aiment faire les choses.

## Little People's Pointvi

Tout a commencé il y a longtemps, il y a un bon millier d'années, ou à peu près quand les autochtones avaient pour tradition de croire en ces petits êtres qu'ils disaient exister, à cette époque.

J'ai alors demandé à mon grand-père : «de quelle taille sont-ils?»
«Oh! ils sont petits, environ un pied, certains parmi eux ne mesurent même pas un pied,
Ce sont de tout petits êtres.»
Mais ils avaient des pouvoirs magiques
Ils avaient des pouvoirs bien à eux
et quiconque passait près de cette rivière
devait s'arrêter à cet endroit,
et donner quelque chose en garantie
aux petits êtres; du tabac, n'importe quel genre de nourriture, des vêtements, peu importe.
Et quiconque ne faisait pas cela
aurait de la malchance,
reviendrait à la maison le canot vide,
simplement parce qu'il n'avait rien donné
aux petits êtres.

Un jour, lorsqu'un jeune homme qui ne croyait pas à un tel supplice, ou à ce qui se passait en ces lieux, il est sorti à nouveau et est reparti en disant à son père

«Je ne crois pas à ces petits personnages et je ne leur donnerai rien.»

Il s'y est rendu

et a été frappé par la malchance.

Son canot s'est renversé, des vents de tempête se sont déchaînés, la foudre a frappé le canot et il a coulé.

Il s'est noyé.

Les petits êtres se sont mis à sa recherche.

Ils l'ont ramené sur la berge,

son canot écrasé. Ils l'ont emmené sur la rive, l'ont étendu par terre sur la rive, près de l'arbre. Ils étaient très nombreux, les petits êtres, pour transporter cet homme. Ils étaient forts, vous savez; ils l'on simplement étendu là et l'ont laissé dormir.

Il a dormi quelques lunes

deux mois, deux mois.

Lorsqu'il s'est réveillé, il ne savait pas où il était.

Il a dit : «où suis-je?»

Il y avait des petits êtres tout autour de lui.

il a dit : «Tu as dormi pendant très longtemps»

Il a dit : «Combien de temps?»

«Oh! disons quelques lunes.»

«J'ai faim, a-t-il dit. Je suis affamé.»

«Apportez-lui de la nourriture et parlez-lui.»

Dites-lui, «Eh bien, c'est ta punition.»

«Nous punissons ainsi les gens, a-t-il dit.

Ceux qui ne croient pas en nous ne nous donnent rien.»

Il a dit : «Cet endroit est censé être un point d'arrêt

où payer pour assurer votre sécurité

pour aller là-bas.

Si vous ne le faites pas,

Nous vous apportons la malchance et...»

Ils ont alors décidé

de construire un canot pour le jeune homme. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Une fois le canot construit, ils ont dit : «retourne chez toi maintenant et raconte aux tiens ce qui est arrivé;

Enseigne aux jeunes

à respecter

Little People's Point.»

On appelle les petits êtres Poglatemootj

Poglatemootj, c'est le mot juste en langue indienne.

Il l'a donc dit à son père. «Tu as été parti longtemps. Où donc étais-tu?»

Il lui a raconté ce qui lui était arrivé.

«Je te l'avais bien dit»

Il a dit: «Maintenant, je te crois.»

«Je devrais emballer des choses et les donner aux petits êtres. Je leur dois bien ça, je leur dois beaucoup.»

Il a dit : «je les ignorais depuis un bon bout de temps, je vais maintenant payer ma note.»

Il s'est ensuite mis au travail, a emballé ses choses, avec l'aide de sa grand-mère. «Je m'en vais à la pêche, maman, papa» a-t-il dit. «Je m'en vais à la pêche.»

Il est donc parti à la pêche.

Il s'est ensuite arrêté à Little People's Point. Ils étaient des centaines à l'attendre près de la rive. Ils sont venus vers lui.

Il a dit : «Je m'arrête ici, j'aimerais vous donner de la nourriture, du tabac, n'importe quoi.» Ils étaient tous heureux.

Il a ensuite dit : «allez là-bas, remplissez votre bateau, il y a là assez de provisions, de la nourriture et tout, des baies et tout» a-t-il dit, «lorsque vous reviendrez chez vous, les vôtres seront très contents.»

Ça a continué encore pendant de nombreuses années. Les femmes et les hommes s'y rendent. Vous savez, encore aujourd'hui, les autochtones s'y arrêtent pour rendre hommage aux petits êtres.

Il n'y a pas très longtemps, une histoire malencontreuse est survenue à Little People's Point. Il y avait une fête qui n'en finissait plus, les gens buvaient dans le bateau. Ils se tous noyés. Voyez-vous, en 1784 les missionnaires ont construit une église à cet endroit. Ils tentaient de laver le cerveau des autochtones pour qu'ils adoptent la religion catholique. Ils disaient que les petits êtres étaient des démons, qu'il ne fallait pas les adorer. Ils disaient : «Nous allons vous baptiser et vous apprendre à croire en Dieu et aux anges.»

Mais les petits êtres existaient vraiment, ce n'était pas de la frime. On a alors construit une église, des chevaux tiraient les chargements de bois d'oeuvre; ils ont même embauché des Indiens pour terminer cette église.

Ils ont aussi apporté certaines de ces statues. L'évêque est venu, l'archevêque est venu bénir l'église. Les Indiens et les Français se sont tous réunis et ils ont fait un grand souper à l'extérieur.

Les petits êtres ont vu tout cela. Ils ont pris leurs choses et ont quitté la pointe, un Indien a dit : «Eh bien, mon cher, qu'est-il arrivé aux petits êtres? Ils ne sont plus là. Un vieil Indien a dit : «vous savez, j'avais raison. Le prêtre leur a dit qu'ils étaient des démons mais c'est faux et les petits êtres savent que l'église a en quelque sorte été construite pour mettre un terme à leur amitié, pour détruire leur amitié avec les Micmacs.» Certains disent qu'ils existent encore, qu'ils reviendront dans quelques centaines d'années, qu'ils reviendront errer dans les environs de Little People's Point.

Certains disent qu'ils ont entendu les petits êtres chanter. Le long de la rive, ils fabriquent de petites choses et dessinent de drôles de petites sculptures sur les rochers. Les gens en ont

trouvé sur toute la rive. Je n'en ai jamais vu personnellement, mais tout cela m'intrigue quand même. J'espère un jour aller à Little People's Point, leur offrir mes hommages. J'y laisserai de l'argent pour eux, ou n'importe quoi d'autre. Je leur dirai : je veux que vous m'apportiez la chance. J'amènerai ma femme et ma famille à la plage pour l'été. Je vais seulement leur parler et sur le plan spirituel peut-être, rien n'arrivera à ma famille et j'aurai de la chance. C'est ça Little People's Point, c'est comme ça aujourd'hui.

Je suis retourné vivre avec mon grand-père, qui travaillait dans les bois près de Irishtown. Un jour Phillip, mon frère aîné, est venu. Je ne l'avais pas vu depuis l'âge de huit ans. Il était à Shubie lui aussi, mais lorsque j'y suis arrivé, ils l'ont envoyé à Halifax, au couvent Saint-Mary. Ce sont des frères qui s'occupent des garçons. C'était un chahuteur, alors ils l'ont envoyé là pour que les hommes puissent s'en occuper.

De toute façon, il m'a enlevé à mon grand-père. C'était la première fois que je vagabondais sur un train. Lorsque je suis descendu, à Saint John, ils ont pensé que j'étais un Noir, car j'avais le visage couvert de charbon. La police du CN nous a découverts, à l'aide d'une grosse lampe. Ils nous ont emmené à l'intérieur. J'avais un air terrible quand je suis entré. J'avais honte de moi, honte de moi. Phillip était un bon parleur. Mon frère a été abandonné à Sussex, il dit qu'il n'a pas de maison, seulement une cabane. Je l'emmène chez notre père. Quel est le nom de votre père? Bill Francis, oui, je connais Billy Francis.

Le traversier part demain matin, a-t-il dit. Le gouvernement paiera votre chambre et vos dépenses à l'hôtel jusqu'à demain matin. Nous sommes partis le lendemain matin et nous sommes rendus au traversier et, quelle coïncidence! Mon père avait une peur bleue du vieil homme, mon Dieu qu'il en avait peur. Il allait me mettre sur le traversier et me laisser partir tout seul. Nous avons attendu. Phillip a vu un homme sortir de la cabine. Oh! mon Dieu, c'était mon père! Il portait un complet de serge noire et un chapeau de feutre. Oh! mon Dieu, je ne l'ai même pas reconnu. Mais il a reconnu Phillip.

«Phillip, a-t-il dit, Que diable fais-tu ici?»

Il a répondu : «Je te ramène mon frère.»

«Mike?» Papa m'a regardé. «Tu es Michael?»

La dernière fois que j'avais vu mon père, c'était à Saint John. Papa m'a pris et m'a soulevé

dans les airs, comme ça. Nous sommes montés dans un taxi et sommes allés à Saint John, où il vendait ses manches. Il a fait trois cents dollars. À cette époque, en 1939, c'était beaucoup d'argent. Il avait l'air d'un roi.

Mais mon père voulait que les manches qu'il fabriquait soient parfaits, sans quoi il les reprenait et les polissait encore plus. Il examinait chaque manche. Il disait «je ne veux pas me faire un mauvais nom, mon fils. Je fabrique des manches de haches pour le CN depuis des années et je ne veux pas perdre ma réputation. Ces manches de hache doivent être bien faits. On gagne de l'argent, mais on n'a rien pour rien.»

Nous étions toute une équipe à travailler avec mon père. Andrew Francis, un membre de ma famille, un vieil homme du nom de Peter Simon était là aussi. «Écoutez les gars, quand vous travaillez pour moi, vous devez faire ce que je vous dis», a dit papa. «Il ne faut pas que vous restiez au lit jusqu'à neuf heures du matin. Il faut se lever à sept heures, commencer à travailler à huit ou neuf heures. Les manches doivent être parfaits, vous aurez votre argent après. C'est Mike le contremaître». C'est comme ça qu'on fonctionnait. Papa était comme ça, il était indépendant, il ne travaillait jamais pour les compagnies. C'était un homme dur, très dur. J'étais un esclave, je sais que j'étais plutôt jeune. Mais il m'a montré comment faire. C'est pour ça que je sais faire des paniers et des manches de balais, des manches de fourches, des manches de crochets à billes. Il n'y a rien qu'on ne puisse pas faire. Maintenant je n'ai plus besoin de le faire. Le gouvernement s'occupe de moi maintenant.

Je suis resté avec mon vieux pendant trois ans. En 1942, papa m'a dit «Mike, tu sais que tu as une mère, elle vit à Mars Hill, dans le Maine. Elle porte le nom de Sock, Madame Mose Sock. Si tu veux voir ta mère, je vais te donner de l'argent, 30 dollars. Tu peux arrêter à Fredericton, l'agent des Affaires indiennes te donnera des vêtements et des papiers.»

Maître Henry Whalen était agent des Affaires indiennes à cette époque. Il m'a demandé mon nom. Il a été surpris. «Je connais très bien ton père. Tu vas travailler à la récolte de pommes de terre, n'est-ce pas? Je vais te donner des vêtements.»

Il m'a donné un grand sac contenant des bottes militaires, des sous-vêtements, des chaussettes. Il m'a donné des papiers pour pouvoir passer les lignes. À qui de droit, le porteur de cette lettre se nomme Michael William Francis, signé à Page Water, King's County.

J'étais un jeune homme d'environ 19 ans quand je suis parti pour Mars Hill, dans le Maine. Je ne voyais pas ma mère. J'ai vu un jeune Indien.

«Je cherche une femme nommée Madame Mose Sock.»

«Ah oui, elle vit par là, à environ un mille d'ici. Elle est au travail en ce moment, a-t-il dit, elle vient faire ses emplettes ici. Pourquoi n'attendez-vous pas ici, vers cinq heures vous verrez une camionnette rouge arriver. Vous verrez une petite femme, au teint un peu foncé, c'est votre mère. Un homme du nom de Mose Sock est avec elle.»

Un peu après cinq heures, j'ai vu la camionnette. J'ai vu un homme et une femme entrer dans le magasin. Après toutes ces années. J'avais quatre ans. Je n'avais pas vu ma mère depuis. Et tout à coup, ils sont sortis.

```
«Madame Mose Sock?»
«Oui.»
«Vous êtes Madame Mose Sock?»
«Oui.»
```

«Je ne sais pas comment vous dire ça. Mon frère, Phillip Francis, c'est mon frère Phillip et vous êtes ma mère, n'est-ce pas?»

```
Elle a dit : «Tu es Mike?»
«Oui, c'est bien moi.»
«Mon Dieu, monte dans la voiture.»
```

Elle pleurait. Nous sommes allés à la maison. Mes demi-soeurs et demi-frères, je ne les connaissais même pas. C'était de petits insolents, vous savez, mais je les aimais bien quand même.

```
Ils ont dit : «C'est qui, ce gars-là?»
«C'est votre frère.»
«Notre frère? Je ne savais pas que j'avais un frère.»
«Oh oui, tu as de nombreux frères et soeurs.»
```

Un bon moment s'est écoulé avant que je me rende compte qu'elle était ma mère.

J'ai toujours travaillé, ai subvenu à mes propres besoins et ne me suis jamais fié à personne. Je travaillais à l'entrepôt de pommes de terre à la ferme. Je gagnais environ 50 ou 60 dollars par semaine. J'en donnais la moitié à ma mère et gardais l'autre moitié pour moi. Je travaillais dans les bois pour l'Atlas Plywood Company, Houlton way. Je travaillais dans les usines de fertilisants. Je travaillais là où je pouvais gagner ma vie pour survivre. On m'appelait même Mike le ratisseur de dépotoir parce que j'y trouvais beaucoup de choses : un poste de

radio, un téléviseur Je l'ai branché, il fonctionnait. Nous aimions tous regarder la télévision, mais ne pouvions pas nous offrir de téléviseur. À un autre moment, je n'avais plus de cigarettes. Je suis allé au dépotoir et j'y ai trouvé un paquet de Pall Malls tout neuf, encore dans son emballage. Je n'ai pas honte de vous raconter cela, c'est la vérité. Nous étions si pauvres à Mars Hill. Ma soeur voulait une paire de chaussures, des vêtements. Je suis allé au dépotoir. Le ménage du printemps, vous connaissez? J'y ai trouvé plein de choses : des robes, des serviettes, des draps, des chaussettes, des vêtements pour homme et pour femme, des salopettes, des chaussures, des bottes. Je suis retourné à la maison et ma mère a dit que ces choses étaient en bon état. C'était des choses presque neuves, comme si on les avait achetées au magasin. J'ai donné des chaussures au vieux et ma soeur est allée au centre-ville élégamment vêtue.

«Oh! où as-tu acheté ces vêtements?»

«Mon frère Mike les a trouvés au dépotoir.»

Ils sont partis. Les gens ont des préjugés, voyez-vous, ils sont partis.

«Des gens qui s'habillent au dépotoir!»

J'avais toujours de l'argent, tandis que les gars de ma réserve qui allaient d'en endroit à l'autre, n'avaient pas d'emploi, pas d'argent. Mais moi, avec mes mains et mon visage noircis et avec mes articles de cuivre, de fer et de laiton empilés... Des collectionneurs venaient de Bangor ou de Houlton avec leurs camions et ils me donnaient de l'argent en échange. Je gagnais environ 80, 90 dollars par semaine en ramassant des choses au dépotoir. C'est pour ça qu'on m'appelait Mike le ratisseur de dépotoir. Mais pendant la récolte de bleuets, je retournais toujours à Blue Hill, me joindre aux gens.

Pendant un certain temps, je faisais partie d'un groupe qui jouait de la musique country. On s'appelait les River Ranch Boys. Nous formions une bonne équipe. Nous étions sept : trois filles et quatre gars. Ça n'a pas fonctionné longtemps, pas plus de deux ou trois mois. Nous avions tous une famille et un emploi.

Nous avons chanté de vieux succès comme *Cold, Cold Heart* et *When my Blue Moon turns to Gold again* à la radio de WRKD. Nous avons joué partout dans le Maine. C'est à Brunswick, dans le Maine, que Nous avons joué devant notre plus gros public : 500 personnes. Le leader m'a présenté ainsi : «il y a un gars ici qui va chanter des vieux succès. Il vient du Nouveau-Brunswick au Canada. Il chante très bien.» Le violoniste est entré en scène. Il jouait bien. J'ai joué un peu de violon... *Old Soldier's Joy* entre autres. Les filles chantaient. Vers la fin

du spectacle, nous avons chanté du Gospel. Plusieurs pentecôtistes étaient présents.

Bien sûr, le groupe en était à ses débuts. On commençait et tout allait bien, sauf que je n'aimais pas les contraintes. C'était trop exigeant; il fallait pratiquer et arriver à l'heure. Moi, j'aimais sortir et m'amuser avec mes amis et ce n'était pas possible en faisant partie d'un groupe. J'ai dit à mon père que je partais pour faire plus d'argent ailleurs.

J'ai abouti dans les bois à travailler pour la Great Northern Paper. Je travaillais avec une scie et une hache. Je conduisais les chevaux de temps en temps. J'y ai travaillé pendant environ un an et demi puis j'ai démissionné. J'en avais assez des gens avec qui je travaillais. J'avais mes problèmes, ils avaient les leurs. Je ne pouvais pas choisir mes amis. J'étais le seul Indien.

Je suis rentré à la maison avant Noël. Ma mère avait accouché de Dorothy, ma demi-soeur. Elle n'avait pas de vêtements pour vêtir le bébé, pas de savon pour le laver. En fait, tout manquait. Pendant ce temps, mon grand-père se soûlait. Je suis revenu à la maison avec beaucoup d'argent, environ 200 dollars. C'était beaucoup d'argent à l'époque. Je ne savais pas quoi acheter à ma mère. Ma grand-mère a dit qu'elle m'aiderait. Nous avons acheté des articles pour le bébé, du savon, des serviettes ainsi que des fleurs pour ma mère. Ma grand-mère lui a dit : «heureusement que ton fils est revenu.

«C'est un ange descendu du ciel. Nous n'avions plus d'argent.»

Depuis lors, j'ai cru bon retourner à Saint John pour travailler dans les bois avec mon père. En 1945, nous sommes tous revenus à Big Cove pour les élections. C'était l'époque où Hiroshima a été bombardé. Nous étions à l'Egtagnog lorsque c'est arrivé. Tous les bateaux faisaient entendre leur sirène et les autos klaxonnaient. La guerre est finie, la guerre est finie!

Quand l'armée m'a appelé en 1943, personne ne m'a fait parvenir la nouvelle dans le Maine. La Gendarmerie royale est venue me chercher : il faut que tu viennes, m'ont-ils dit. Ils m'ont emmené en voiture jusqu'à Moncton et de là, nous avons pris le train jusqu'à Saint John. À Saint John, nous avons pris un autre train jusqu'à Fredericton, puis ils nous ont conduit en jeep jusqu'aux portes du camp. Ils m'ont enfermé dans une cellule avec d'autres gars : le dépôt numéro un à Fredericton. J'ai échoué l'examen médical. Mon oeil gauche n'était pas bon. Ils m'ont donné un billet de refus. Comme mes amis étaient dans l'armée, je voulais moi aussi en faire partie. Alors, je suis retourné dans le Maine. J'aimais le Maine, je pouvais me déplacer librement, aller où je voulais. Je rencontrais des gens sympathiques, faisait des rencontres. Nous buvions ensemble, nous allions faire du canot, nous fabriquions des paniers et bien d'autres choses.

## Mon arrière-grand-père jouait du violon

On dit qu'un Français aurait donné un violon à mon arrière-grand-père alors qu'il était tout jeune. Il est devenu tellement bon qu'il a commencé à jouer dans les soirées dansantes. Vers l'âge de 25 ans, il avait progressé au point qu'il pouvait jouer de la musique écossaise et irlandaise.

J'ai moi-même appris de mon grand-père Noël. Il jouait parfois dans les soirées dansantes mais son père jouait bien mieux que lui. Grand-père travaillait beaucoup et il n'avait pas le temps de pratiquer. Un jour, il a acheté un violon et m'a dit : «Mike, je vais t'apprendre à jouer.» Je ne jouais pas mieux qu'un enfant; je faisais grincer l'instrument. J'ai appris à jouer *Pop Goes to Weasel* et *Mary Had a Little Lamb*. Je me suis désintéressé du violon et j'ai commencé à jouer de la guitare. Je prétendais que la guitare était mieux. Je n'ai pas touché au violon pendant plusieurs années; je ne l'ai ressorti qu'il y a 15 ans.

Et maintenant, je vais vous jouer un petit air. Ça parle de la rivière Richibucto. Une tempête s'annonce et il faut regagner la rive. Je ne me souviens plus du titre. (Il s'exécute.)

En 1946, mon grand-père est mort d'une pneumonie. Il avait 85 ans. Deux semaines avant Noël, mon père est revenu à la maison. Ils sont partis pêcher et grand-père a voulu y aller aussi pour se faire un peu d'argent pour Noël. Il a malheureusement pris froid en pêchant sur la glace. Quand il est revenu à la maison ce soir-là, il s'est couché. Il ne pouvait plus se relever; il était trop faible. À cette époque, les médecins ne faisaient pas de visite à domicile. Ils se moquaient pas mal du sort des Indiens. Il est mort, sans hôpital ni médecin. Il était tard. Ça m'a fait quelque chose.

J'ai rêvé à lui quand il est mort, au moment même où il est mort. J'étais dans le Maine à ce moment-là. Dans mon rêve, je marchais dans la rue de Big Cove. À l'époque, la rue n'était pas encore pavée, elle était recouverte de gravier. C'était entre chien et loup. Je marchais dans la rue et j'ai croisé un gars. Je ne pourrais pas le reconnaître aujourd'hui, mais il était assurément de Big Cove. Il m'a dit : «ton grand-père va mourir bientôt. Tu ferais mieux de te dépêcher.» J'ai couru et je suis tourné sur la rue de Big Cove. À mi-chemin entre Big Cove et la rue principale, j'ai entendu la cloche de l'église qui sonnait la mort de quelqu'un. J'ai couru jusqu'à la maison. Il y avait des gens massés à l'extérieur qui essayaient d'y entrer. Je me suis frayé un chemin vers la porte. Avant que je puisse l'ouvrir, je me suis réveillé. Le matin même, mon cousin Joe Albert est venu me voir pour m'apprendre la nouvelle. Il m'a dit : «ton grand-père est mort hier soir.» Mon rêve était tellement réel que je devais sûrement y être présent spirituellement. Je n'en ai jamais parlé à mon père. Pourquoi mon rêve était-il si précis? Parce que mon grand-père et moi étions très proches. Il m'a toujours protégé des malheurs. Par exemple, lorsque mon père se soûlait, qu'il me brutalisait et me menaçait d'un manche de hache, mon grand-père s'en mêlait.

Il disait à mon père : «moi je peux me défendre, mais le petit, lui, est sans défense.» Grand-père me protégeait constamment car mon père devenait très agressif quand il buvait. Il a changé en vieillissant, il s'est assagi.

En 1952 j'ai travaillé au Bob Blake's Diner à Rockland dans le Maine. J'ai commencé comme plongeur et je suis devenu aide-cuisinier. J'y ai travaillé pendant un an et demi, puis je suis parti pour Vinalhaven dans le Maine. Je faisais l'entretien du cimetière. Ensuite, j'ai pêché des palourdes. J'étais alors payé sept dollars le boisseau. Je ramassais un boisseau et demi, mais ça pouvait varier selon la température. Plus tard pendant l'été, un vieil homme m'a proposé de travailler avec lui à la pêche au homard. J'ai donc travaillé dans cette région pendant environ un an.

En 1954, je suis revenu à Rockland et j'étais à la recherche d'un emploi quand j'ai

rencontré Dana Libby, guitariste flamenco et marchand d'oeuvres d'art. Nous avions déjà fait connaissance. Dana était maître-menuisier. Il fabriquait des reproductions de meubles de style colonial. J'ai été engagé pour fabriquer des commodes et des tables de différentes grosseurs. Un jour, il m'a invité chez lui pour me montrer des dessins et des croquis exécutés par d'autres artistes. Il m'a demandé si j'aimais la musique et je lui ai répondu que je l'appréciais beaucoup. Il a sorti sa guitare flamenco et a joué une pièce qui s'appelle *Spanish Fandango*. C'était tellement beau! Sa musique a été une véritable source d'inspiration pour moi.

Un an plus tard, je suis retourné à Macwahoc dans le Maine et j'ai travaillé dans une usine de pâtes et papiers. J'ai quitté cet emploi et je suis parti travailler pour la Great Northern Pulp and Paper Company, en tant que draveur. J'y ai travaillé pendant un certain temps puis je suis parti pour Mars Hill. À l'automne, nous sommes tous partis à Blue Hill pour la cueillette des bleuets. J'ai travaillé sur cette ferme pendant un certain temps. J'avais un campement près du bief d'un moulin. J'y vivais seul et je m'y plaisais. J'étais très indépendant. Je fabriquais des manches de haches et des paniers. Je n'ai pas eu besoin d'avoir recours à l'assistance publique parce que j'étais en bonne santé et que les ressources naturelles suffisaient à ma subsistance.

J'ai rencontré quelques hippies près de Sedgewick dans le Maine. Ils étaient près de la nature. Ils m'ont invité chez eux. Ils cultivaient des produits biologiques. Je crois qu'ils vouaient un culte au soleil. Ils venaient de la Californie, tout comme certains chanteurs d'ABBA, Lionel Ritchie, Jim Croce et les autres. Je me rappelle les avoir entendu chanter *Take a Chance on Me*. L'un d'eux m'a demandé de leur parler de la médecine traditionnelle autochtone et je leur ai donné quelques conseils. Nous avons fait un pique-nique près du lac. Nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous avons chanté et joué de la guitare. Un jour, je leur ai demandé si je pouvais emprunter une guitare pour un certain temps. Quelques fermiers m'ont rendu visite et m'ont demandé de leur chanter des chansons. J'ai rapporté la guitare un peu plus tard. Puis, une veille de Noël, je suis retourné pour emprunter la guitare. Je voulais jouer des airs de Noël aux enfants. Ils m'ont présenté une guitare classique en disant : «voilà, c'est la tienne maintenant. C'est ton cadeau de Noël.» Ils me l'ont offerte et j'en étais fier. Je l'ai toujours aujourd'hui.

Je n'ai jamais eu de difficulté à trouver un emploi. Quand il me fallait travailler, je fréquentais les gens qu'il fallait. Je fréquentais les juifs, je n'ai pas de problème avec eux. Lorsque je n'avais pas d'emploi, ils m'en donnaient un, n'importe lequel. J'ai même eu un emploi à l'AFL-CIO à Rockland grâce à mon beau-frère.

```
«Tu aimerais avoir un emploi?»
```

«Oui.»

«Qu'as-tu fait comme études?»

«J'ai ma huitième année.»

«Pourvu que tu saches lire et écrire, nous pouvons te faire entrer.»

Il m'a permis d'obtenir un emploi dans une usine chimique de produits chimiques. Je nettoyais des filtres. Je n'aimais pas ce travail parce que les produits chimiques étaient trop puissants. J'avais l'impression d'être ivre en sortant de l'usine et mes vêtements sentaient l'éther. J'ai donc démissionné et je suis retourné à Macwahoc couper de la pulpe et fabriquer des paniers. Vous savez, je ne faisais que des travaux courants, rien de bien spectaculaire.

Les gens ont toujours été généreux avec moi. Ils m'ont offert des emplois et je n'ai jamais senti de discrimination ou d'injustice à mon égard. Seuls les Noirs étaient victimes du racisme de certains Blancs. Un soir, j'étais assis au bar d'un grand hôtel fréquenté par toutes les vedettes. Je faisais du tapage.

«Tu sais quoi?»

«Quoi?»

«Je crois que j'ai honte de mes origines.»

Il était vraiment fâché. Il m'a dit : «quel est ton problème? Tu devrais être fier d'être un pur Indien d'Amérique. Les autochtones sont les premiers habitants du pays et tu devrais en être fier. Je donnerais mon bras droit juste pour pouvoir être un des vôtres.»

Nous faisions du tapage. Un groupe de gens nous écoutait et avant que je m'en rende compte, ils arrivaient à notre table et nous traitaient comme de vrais rois. J'ai eu l'occasion de rencontrer des gens venant de partout au pays et j'ai eu du bon temps.

## Ma vie d'artiste

Lorsque je suis sorti du pensionnat, je doutais encore de mes capacités, je ne pensais pas que je pouvais devenir un artiste. Je suis parti pour Rockland, dans le Maine, vers 1950, où j'ai visité un musée. Norman Rockwell était là et il y avait plein d'artistes du Maine. Rockwell était un homme mince, de petite taille; il montrait ses oeuvres, des oeuvres réalistes, des oeuvres magnifiques. Il y avait un gars du nom de Frank Amabbe, un artiste japonais de Blue Hill, dans le Maine. Il était directeur du Musée de Fransworth. Il peignait sur canevas avec un pinceau et de la peinture.

Il m'a demandé: «aimes-tu peindre?»

J'ai dit : «je ne suis pas si bon, je ne fais que débuter.»

«Eh bien, pourquoi ne viens-tu pas faire ton tour plus souvent et nous regarder peindre?»

J'ai dit: «d'accord.»

J'y suis allé, simplement pour voir. J'ai vu les tableaux de grand-mère Moses : des fleurs et des fruits, oh! ils avaient l'air réels! Ensuite, j'ai vu le tableau de Mona Lisa sur le mur, l'oeuvre de ce vieil artiste barbu, comment s'appelle-t-il déjà? Ce vieil homme à la moustache et aux cheveux blancs [Léonard de Vinci]. J'ai interrogé Frank Amabbe à son sujet. Il m'a dit : «tu peux en faire du pareil, mais il faut que tu sois patient, tu dois clarifier ton esprit lorsque tu fais des beaux arts, il ne faut pas que tu aies de problèmes. Ne pense pas à tes problèmes quand tu peins. Il faut que tu sois seul. Ton pinceau et ta peinture sont tes seuls amis.

À partir de ce moment-là, je me suis mis à peindre. Le premier tableau que j'ai vendu représentait un chalutier sur l'eau avec des goélands volant tout autour. Un homme est arrivé.

«Combien voulez-vous pour ce tableau?»

«Oh, cinq dollars, j'imagine».

«Cinq dollars? C'est d'accord.»

J'ai vendu mon premier tableau au prix de cinq dollars. Je me pensais millionnaire, j'étais si fier. À cette époque j'étais retourné à Mars Hill. Il y avait une famille juive, ils avaient un grand magasin de vêtements. Leur nom était Adelmann. Ils voulaient que je passe un portrait. J'ai dit : «je ne suis pas vraiment un artiste.»

Il a dit : «as-tu déjà vendu un tableau? Si tu peux vendre un tableau, tu es un artiste. Si tu n'es pas capable, alors tu n'en pas un.» Alors ça m'a quelque peu encouragé.

J'ai commencé à peindre. Je peignais la faune, des Indiens, des wigwams. Je les vendais à 25 \$, 30 \$, 50 \$. Je peignais également de grands tableaux pour des entrées de motel, de dimension 4 sur 8, sur aggloméré. Des chevreuils sauvages, des orignaux, des lacs avec des vagues sur l'eau et même des levers de soleil. Le ciel bleu, bleu, bleu et des vagues sur l'eau et des ombres. Je mettais de l'ambiance dans mes tableaux.

Je suis retourné à Macwahoc et il y avait un gars qui voulait que je peigne un portrait de sa fille comme cadeau de fin d'études. Avec l'allure que j'avais en marchant sur la route, ma hache dans les mains, vêtu de vieux usés, les cheveux longs, qui aurait dit que j'étais un artiste? J'ai quand même dit que j'essaierais. «Je vais te donner 100 dollars si tu peux le faire.» J'ai

étendu mon canevas, l'ai enduit de plâtre, puis j'ai mélangé mes couleurs et j'ai peint le portrait, je l'ai peint très lentement. Cela m'a pris environ sept heures : ses cheveux, si délicats, ses sourcils et ses yeux si clairs. C'était tout un travail. Il est revenu trois ou quatre jours plus tard. Il l'a regardé sans dire un mot. Puis il m'a dit : «jeune homme, vous avez un talent fou.» Elle parlait presque, sur le tableau. Je l'ai bien enveloppé pour qu'il puisse l'emporter. Cent dollars d'un seul coup. Quelques jours plus tard, une autre famille est venue. J'ai dû refuser, car je n'avais plus de matériel. «Je suis désolé, je ne peux pas le faire. Je m'en vais à Blue Hill pour la cueillette de bleuets. Je ne peux plus le faire.» J'ai dû en refuser beaucoup d'autres.

De fil en aiguille, j'ai en grande partie oublié comment faire. J'ai commencé à boire. Je ne voulais pas être pris au piège, enfermé, absorbé par mon travail. Je voulais jouir de ma liberté dans les bois, tout simplement, je voulais profiter de mon mode de vie. Je sais peindre, mais ce n'est pas vie, ce n'est pas ma vie. Peut-être d'autres peintres ressentent-ils la même chose. Les écrivains et même les poètes ont aussi des problèmes. Nous sommes tous des êtres humains, nous avons tous des sentiments. Ce que j'aime le mieux, c'est plus saisir le bon moment, lorsque le temps arrive comme une saison. Lorsque le moment arrivera, je ferai mes tableaux, c'est là que je ferai mes meilleures oeuvres.

Les occasions ne se présentent pas tous les jours. Disons que vous êtes seul, tout seul. Quelqu'un frappe à la porte. «Entrez. Ah!, c'est toi, quelle joie, nous pouvons maintenant converser un peu.» C'est la même chose avec la peinture et la musique. Il faut être d'humeur pour ça, il faut que ce soit le bon moment. C'est comme ça que je le vois.

En 1960, à Fredericton, un nouveau programme a vu le jour pour inciter les autochtones à faire de l'artisanat : sculptures, tissages, poterie, peinture, sérigraphie. Docteur Ivan Crowell, un anthropologue, était directeur de l'artisanat pour le Nouveau-Brunswick. À Big Cove, ils avaient engagé un non-autochtone pour faire le travail artistique, même s'ils auraient souhaité qu'un Indien assume la responsabilité. Il fallait que ce soit des oeuvres originales, exécutées par des autochtones. Mademoiselle Kineer était une femme blanche. Elle enseignait ici à Big Cove à cette époque.

J'étais à Mars Hill, dans le Maine, lorsque j'ai rencontré un Indien. Oh! on te cherche. Je n'en savais rien. Le gouvernement te cherche. Ils veulent mettre sur pied un projet dans la

réserve, il s'agit d'une boutique d'artisanat et ils cherchent un artiste. On t'a recommandé.

Je ne voulais pas retourner dans la réserve, je préférais rester là où j'étais.

Cet été-là, je suis allé par hasard à Big Cove, chez ma soeur Sarah.

Elle m'a dit : «Mike, ils sont à la recherche d'un artiste. Ils te veulent.»

«Je ne veux pas travailler dans le domaine des arts. Je n'ai pas de maison ici, je n'ai pas de foyer et je ne veux pas peindre de tableaux pour les maisons des autres. Oh! non, je veux avoir mon propre chez-moi.»

Lorsque le Docteur Crowell a appris que j'étais à Big Cove, il est venu me parler. «Michael, nous avons un problème. Nous sommes à mettre sur pied un projet d'artisanat à Big Cove, où l'on confectionnera des blocs notes sur lesquelles on retrouve des légendes indiennes. Nous avons besoin d'un concepteur (designer). On a mentionné ton nom. Pourrais-tu faire quelques croquis pour nous? Nous te paierons, tant pour ton travail et tant pour les cartes.»

J'ai dit : «Bill, je ne pense pas que je toucherai à ça parce que je n'ai pas de foyer ici. Je suis fatigué en ce moment.»

«Qu'est-ce que tu dirais d'une chambre à Fredericton? Il y a des studios là-bas et beaucoup d'artistes y travaillent. Nous paierons ton logement et tes frais de subsistance.»

«C'est bien alors.»

«Combien de légendes connais-tu?»

«Je n'en connais pas beaucoup, mais elles m'ont été transmises par mon grand-père et par les autres anciens.»

J'y suis allé. J'ai commencé à confectionner des cartes représentant les saisons. Plus tard, on m'a aussi demandé de faire un calendrier. Par la suite, nous avons fabriqué des tasses et des soucoupes sur lesquelles étaient dessinés les petits êtres. Nous avons fait tout un ensemble, en vue de l'Expo de Montréal.

## La légende micmaque de nos saisons

Le nuage du grand Roi de l'hiver
Faisait des ombres partout
La neige recouvrait les arbres et le sol
Cachant la nourriture et les foyers de tous les animaux
Ils se sont rassemblés pour parler
Des difficultés qu'ils rencontraient

Tatler, le huard, a dit

Nous avons beaucoup entendu parler de la chaude Reine de l'été

Qui a offert de montrer le chemin à Glosgap

Le grand dieu des Micmacs

Vers son foyer dans le Sud.

Glosgap a voyagé au-dessus de la mer

Sur le dos de Blob, la grosse baleine noire

Pendant plusieurs lunes

Jusqu'à la terre de la chaude Reine de l'été.

Glosgap lui a donné une pipe et beaucoup de tabac

Aujourd'hui les marins voient les baleines

Expirer des bouffées de fumée

Dans l'air

Parce que la pipe de Glosgap est encore parmi elles.

La Reine de l'été vit

Dans un palais fleuri et lumineux

Où l'on trouve de nombreux oiseaux chanteurs

Glosgap lui a parlé du froid Roi de l'hiver

Des souffrances de son peuple

Et lui a demandé de l'aide.

La Reine de l'été savait que le Roi de l'hiver était froid

Que beaucoup de temps devait s'écouler

Avant de pouvoir l'expulser de sa terre

Plus loin vers le Nord

«Mais je vais essayer», a-t-elle dit.

La Reine de l'été et ses jeunes filles

Ont planifié leur voyage vers le Nord

Les jeunes filles sont parties en premier

Elles ont fait fondre beaucoup de neige

Et ont fait éclore de nombreuses fleurs pour leur Reine.

La Reine de l'été est arrivée lentement

là-haut, au pays de Glosgap

Elle a rencontré le grand Roi de l'hiver

Sa beauté et sa luminosité lui ont plu

Sa chaleur a fait fondre son froid

Ils pensaient beaucoup de bien l'un de l'autre

Et ont fait un pacte

Selon lequel chacun d'eux régnerait

Une demi-année

Au pays de Glosgap.

La Reine et ses jeunes filles sont reparties pour le Sud

Le règne de leurs saisons s'est terminé

Elles ont plié les brins d'herbe, cueilli beaucoup de fruits

Peint des feuilles, fait tomber des pétales de fleurs

Et ont appelé de nombreux oiseaux pour qu'ils les accompagnent Glosgap et Tatler
Sont restés dans leur pays
Pour accueillir le roi de l'Hiver
Qui souffle en provenance du Nord.

En 1964, nous avons tenu une exposition à Fredericton, à l'hôtel Brunswick. Nous avions toute une gamme d'artisanat : de la couture, de la bijouterie, de la poterie, toutes sortes de choses, des tapisseries, des tissages. Il y avait une très grande pièce avec des tables; tous les exposants étaient des Indiens micmacs. C'était l'heure du souper. Il y avait une cafétéria en haut et une autre en bas. «Mike, tu t'occupes de ça, nous allons manger.» Dans l'entre-temps, un club privé s'est réuni. Il y avait là des avocats, des médecins, même Diefenbaker y était, tous des gens faisant partie de l'élite, Mitchell Sharp et tous ceux-là, des évêques. C'était une très grande cafétéria, vous savez.

Je ne savais pas où se trouvait la cafétéria. Tout ce que je savais, c'est qu'il fallait que je suive les autres. Je portais une petite étiquette qui disait *New Brunswick handicrafts*. Tous les évêques portaient eux aussi une étiquette, ils faisaient partie du club privé. Je ne l'ai pas lu, toutefois. Au lieu d'aller à la cafétéria, je suis monté au club et j'ai partagé leur repas : il y avait là du homard, du saumon, divers types de bifteck, de très bonnes choses. En entrant, il fallait prendre un cabaret et j'ai trouvé très drôle qu'une jeune femme vienne et regarde mon étiquette, puis me regarde. Je ne savais pas ce qu'elle regardait. Je me suis servi. Je n'arrêtais pas de regarder autour, cherchant mon personnel. Je ne les voyais pas nulle part. Je continuais à manger et j'ai pris un café, je me plaisais bien. Deux personnes âgées du club privé sont venues vers moi. Ils devaient avoir environ 60 ans, elles se sont assises. Elles se sont tournées vers moi :

«Bonjour mon ami. D'où venez-vous?»

«Je viens du Nouveau-Brunswick.»

«Ah oui, dans quel domaine êtes-vous?»

Je ne savais pas quoi penser. J'ai dit : «je suis de Indian handicrafts.» Nous fabriquons des bloc-notes et des cartes sur lesquelles on retrouve des légendes qui parlent des autochtones de la réserve indienne de Big Cove.»

«Vous savez, a-t-il dit, ils auraient dû faire ça il y a longtemps. Parce que les autochtones sont très talentueux.»

J'ai dit : «oui, ils sont très talentueux. En haut, dans la salle de montre, ils ont de

magnifiques tissages. Vous devriez aller voir ça.»

J'ai mis fin à la conversation rapidement. Par la suite, je n'ai plus dit un mot. Je suis simplement parti, je suis parti rapidement, pensant que je n'avais rien à faire là. J'ai regardé en bas et j'ai vu des gens qui sortaient de la cafétéria d'en bas.

«Où étais-tu?»

J'ai dit : «j'étais en haut.»

«Oh, mon Dieu! c'est le club privé. Tu n'es pas censé aller là. Ce ne sont que les gens de l'élite, les évêques et tous les premiers ministres qui sont là.»

J'ai dit : «pas surprenant que je n'y ai vu que des gens de l'élite.»

Le lendemain matin, je suis retourné au travail, dans mon atelier. Mademoiselle Kinner m'a dit : «Mike où es-tu allé dîner?»

«Je suis allé en haut.»

«Oh! mon Dieu, c'est le club privé, même le Docteur Crowell, qui fait pourtant partie de l'élite, ne peut pas y aller.»

Elle a dit : «tu dois être quelqu'un, même le Docteur Crowell ne peut pas y aller.» Je me sentais très mal; le docteur Crowell pour sa part, riait.

Il a dit : «Mike a de l'avenir, avant même qu'on n'ait le temps de s'en rendre compte, il sera premier ministre du Nouveau-Brunswick.»

Mon Dieu, j'en ai entendu parler pendant des semaines. «Comment c'est le club privé, Mike, comment c'est, le club privé?»

Nous nous sommes bien amusés pendant toutes ces années, ces quatre années dans le domaine de l'artisanat. Ils payaient mon logement et mes frais de subsistance. C'était pas mal; de plus, le gouvernement me fournissait mon matériel d'artiste du gouvernement. Le docteur Crowell est encore en vie. Il doit avoir plus de 75 ans aujourd'hui.

Je suis allé à Ottawa participer à un séminaire en vue d'Expo 67. Des artistes autochtones d'un bout à l'autre du Canada étaient invités. Ils voulaient que nous peignions quelque chose là, mais je n'y suis pas allé. Ils ont emporté mes oeuvres, mes dessins et mes croquis là-bas, les légendes, les histoires et tout le reste. Je n'y suis pas allé, j'étais dans le Maine. J'ai dit que je ne pouvais pas y aller, que je ne pouvais pas aller rencontrer la Reine. Je ne voulais pas rencontre la Reine de toutes façons. Je voulais me tenir loin d'elle.

Il y a longtemps, il n'y avait pas d'infirmières. Les femmes avaient leurs propres sage-femmes. Lorsque les femmes avaient des problèmes à enfanter, elles allaient les voir. C'est une guérisseuse, une Micmaque du clan du Corbeau. Elle médite à l'aide du hochet qu'elle a à la main. Elle voyage par canot; le dauphin est son gardien, il la protège sur les eaux. Cette vieille dame avait du pouvoir sur les *poôoin* et chassait les mauvais esprits. On l'appelait *Elmootjitjgoetj*. Plus tard, elle transmettrait ses pouvoirs à une autre femme, une autre fille qui assurerait la continuité de cette profession.

Elle est du clan du Corbeau. Quelque chose qui vole, voilà son pouvoir. Certains enfants ont leur symbole, eux aussi. Ils symbolisent le bois à la dérive, un type de pierre ou de plante. Les enfants passent. C'est comme ça qu'ils conservent leur culture et leur nom intact. C'est un clan familial. Je suis un corbeau, j'appartiens à la famille des corbeaux, comme les Micmacs.

La plante que vous voyez ici c'est du trillium, *Ogamlamonipeg*, une plante en forme de coeur. Il y en a des rouges et des blanches. La plante rouge est utilisée pour la femme et la blanche pour le bébé. Lorsqu'une femme a des problèmes à enfanter et qu'elle boit de cette plante, dont on a réduit la racine en poudre, son accouchement s'en verra facilité. On utilise la blanche pour le bébé; on la prend et on la râpe et quand il est un peu plus grand, on la lui fait boire. Cela donne de la force à son corps. Les vieux Indiens en font usage. Ils en font usage assez souvent.

Le docteur Crowell m'a appelé un beau jour. Il voulait que je vienne à Fredericton lors de l'inauguration des tapisseries de légendes indiennes. J'avais fait la conception de ces tapisseries pour l'Université et il les avait tissées. Il voulait que j'y aille pour me montrer mes dessins. Mais je n'ai pas voulu y aller. C'est déjà fait. Elles sont déjà accrochées au mur, mon nom est là, mes dessins sont partout. C'est tout ce qui est nécessaire. J'avais environ 35 ans à cette époque.

En 1973, ils ont ouvert la route vers la réserve de Lennox Island. J'y suis allé pour faire des dessins sur tous les murs, pendant environ un mois. Ils voulaient que je reste vivre là. Le chef m'a dit : «Mike, pourquoi ne viens-tu pas vivre avec nous? Nous te construirons une maison ici. Nous pouvons t'occuper pendant des années à peindre des tableaux et toutes sortes de choses. Je ne voulais pas rester. Rien à faire. Je préférais rester à Big Cove.

## Ma vie d'homme marié

Nous nous sommes mariés en 1971, dans une église baptiste. Ils voulaient que nous nous mariions à nouveau dans une église catholique, mais j'ai dit qu'il n'en était pas question, que je ne voulais pas naître à nouveau. Je me suis marié deux fois. Ma première femme m'a laissé au bout de quatre ans. Vingt ans se sont écoulés avant que je me remarie. J'ai vécu seul pendant 20 ans. Je me suis tanné. L'homme ne peut pas vivre seul. Il faut qu'il y ait autre chose. Je me suis dit que je devais faire comme dans la Bible et que quand Dieu avait créé Adam et Eve, il avait dû en faire plusieurs exemplaires. Je suis donc parti en trouver une sur la côte. Nous nous entendions très bien. Elle avait déjà six enfants. Les gens me disaient que je n'avais pas toute ma tête.

- «Prendre une femme avec six enfants, qu'est-ce qui t'arrive?»
- «C'est mon affaire, pas la vôtre, laissez-moi tranquille.»
- «Comment pourras-tu les faire vivre?»
- «On peut toujours s'en sortir. Je peux travailler. Je peux construire une cabane en bois rond, faire un wigwam.»

J'ai maintenant un beau wigwam ici.

#### **Ada Francis**

Je suis née dans le Maine. Nous avons été élevés pauvrement. Je veux dire, nous n'étions pas terriblement pauvres. Nous avions notre propre maison et notre propre terre. Mon père possédait des champs de bleuets tout autour de la maison, c'était déjà quelque chose. Il travaillait également dans les bois. Évidemment, j'adore le bois et j'adore les animaux. Enfant, on m'a appris à apprécier le bois et les animaux. Mon père était chasseur et garde-forestier. J'ai rencontré Mike lors des cueillettes de bleuets. J'étais mariée à cette époque et j'avais six enfants. Mike était un ami de mon mari. Et tandis qu'une relation se détériorait, l'autre prenait de plus en plus d'importance, alors...

En octobre 72, nous sommes déménagés à Big Cove. Nous avons emmenés tous les enfants avec nous. Mike les a toujours traités comme s'ils étaient les siens. Quelqu'un lui a dit un jour qu'il était fou de prendre comme femme une mère de six enfants. Il a répondu qu'il pensait que c'était de ses affaires.

Pendant l'été, notre famille se rendait à notre chalet sur la plage. C'est merveilleux là-bas. Le sable est si fin; étant originaire du Maine, tout ce que nous connaissions, c'était des plages rocailleuses et ici il y a les dunes, du sable à parte de vue, au-delà d'une eau très belle. C'est si paisible. Mike nous y a emmenés et la première fois que nous y sommes allés, c'était tôt le matin. Nous avions pagayé depuis Big Cove. Nous sommes arrivés juste au moment où le soleil se levait au-dessus de ces dunes. Je ne l'oublierai jamais. C'était magnifique. Il faisait un soleil splendide. Il a rassemblé les enfants, les garçons, nous avons exploré la plage tout l'été, ramassant des billots et autres morceaux de bois. Nous avons ensuite pris le toit d'une vieille remise à poisson et tous ces billots pour nous construire un chalet à cet endroit.

On pouvait s'y tenir debout jusqu'à environ trois pieds à l'intérieur, il fallait ensuite se recroqueviller. Mais c'était un endroit pour dormir, pour se garder au chaud et au sec et nous avions beaucoup de plaisir là-bas .

Nous faisions toujours des feux le soir. Mike racontait toujours des histoires, qu'on ait allumé un feu de joie ou non. Les gens s'arrêtaient toujours lorsqu'ils savaient que nous étions là. Les gens sortaient chasser des anguilles au harpon pendant la nuit ou quelque chose du genre. Nous avions toujours une lanterne allumée à l'extérieur; tout le monde était toujours bienvenu. C'est l'une des caractéristiques de *Mike*: tout le monde est toujours bienvenu.

Puis, il racontait des histoires portant sur Glosgap, sur Toneel, ou sur sa propre vie. Il a

toujours quelque chose d'intéressant à dire. Il peut aussi être très sérieux et juste comme on commence à vraiment l'écouter, parce qu'il dit quelque chose de très profond, il le tourne en dérision. Je pense que c'est là sa façon de rendre l'autre conscient et alerte. Cela vous éveille à quelque chose qui arrivera peut-être ou quelque chose que vous comprendrez peut-être plus tard. Il dit parfois des choses sans que vous compreniez de quoi il parle. Et parfois, quelques jours plus tard, vous vous trouvez dans une situation où ces mots vous reviennent, ah! c'était donc ça qu'il voulait dire.

C'est donc comme ça que j'ai commencé à illustrer les légendes et les histoires, à cause du docteur Crowell, de tous ces gens et des encouragements qu'ils m'ont exprimés. J'essaie de continuer, de faire des dessins. Certains se trouvent en Estonie, d'autres en Allemagne : les gens les apprécient. Si ma femme est fauchée et que nous avons besoin de 500 dollars dès demain, je suis acculé au pied du mur. Mais Dieu m'a fait don de quelque chose : il m'a fait don d'un talent. Je descend et peins ce dessin toute la nuit. Le lendemain matin, je l'apporte à l'hôtel de ville et on me l'achète pour 500 dollars. Vous savez. Nous n'en avons pas besoin. Nous payons nos comptes.

J'aime encore raconter des histoires aux enfants de temps en temps, aux anciens aussi.

# **Conversation avec Lisha Francis**

Franziska: Te souviens-tu Lisha, lorsque tu étais petite et que Mike et Ada t'emmenaient à egtaanog?

Lisha: C'était super! D'un côté il y avait la rivière, de l'autre l'océan. Tôt le matin, nous nous levions et allions nager au bord de la rivière, l'eau était agréable et profonde et à marée basse, nous allions au bord de la mer. Là, les phoques venaient si près de nous... ils sont nos amis et cet endroit est notre ami. C'est agréable.

J'ai cessé de boire. C'est sûr, je bois encore de temps en temps mais pas comme avant. J'avais l'habitude de partir pendant des semaines et des semaines et de tomber par terre : on me retrouvait sur la rue quelque part ou près de l'eau. Ce qui allait m'arriver m'importait peu. Je suis sauvage de toutes façons. Mais je suis fier de ce que je suis. Dieu m'a fait comme je suis. Je vais continuer d'être comme je suis et vous ne pouvez pas me changer. Il n'en est pas question. Je ne change jamais. Seulement mon corps change, moi, je suis sous la terre. Toutes ces petites fleurs sauvages qui grandissent, c'est ça.

Toutes ces choses que je dis sont vraies, très vraies. Il me semble que je revis ma vie. Ne serait-ce pas terrible s'il fallait revivre sa vie? Je ne voudrais pas retourner dans le temps. Je veux seulement l'oublier parfois. La peinture est un travail très minutieux. Lorsqu'on vieillit, on ne voit pas la peinture de la peinture. Je pourrais peindre des heures et des heures. Aujourd'hui, il y a trop d'ingérence. Les enfants font jouer leurs chaînes stéréo. J'aimerais que mes tableaux puissent parler. Entendre toutes ces chansons à nouveau. Il n'y a pas de moment ennuyant. On frappe à la porte. Est-ce que je pourrais voir Mike?

# Conversations avec trois générations

Conversations avec Mike

Mes parents sont issus d'un mélange de races. Ils sont Français, Irlandais et Écossais. Vers les années 1800, des membres de ma famille, du côté de ma grand-mère, vivaient à l'Île-du-Prince-Édouard. Ils ont été évincés de leurs maisons parce qu'il fréquentaient des juifs. Une des filles avait un ami juif à Moncton de qui, apparemment, elle est tombée enceinte. Ils ont eu une fille et la famille de la mère a averti l'autre famille de ne plus se montrer le bout du nez parce que les Indiens ne croyaient pas aux fréquentations entre Indiens et assassins du Christ. Voyez-vous, c'est dans cet esprit-là que les missionnaires ont élevé les Indiens. Les Indiens sont catholiques et vont au ciel, tandis que les juifs vont en enfer. La famille au grand complet a déménagé à Moncton.

Je suis indien, juif, français, tout ce que vous voulez. Mon arrière grand-mère du côté de mon grand-père était Irlandaise, elle s'appelait Mme Paul Taylor d'Irlande.

«Les gens t'appellent *Lesoiip*, papa, ils disent que tu es juif. Pourquoi disent-ils que tu es juif, papa?»

«Je vais vous raconter une histoire à ce propos.»

J'avais environ 16 ans lorsqu'il m'a raconté cette histoire.

Je lui ai demandé : «Pourquoi disent-ils que tu es juif? Si tu es juif, moi aussi je suis juif et ça ne me plaît pas. Mon père n'est pas juif, il est Indien.»

«C'est une longue histoire, mon fils. Je crois que tu es maintenant assez vieux pour la comprendre. Ta grand-mère était juive et la mère de celle-ci était Indienne. Cette Indienne donc, est tombée amoureuse d'un juif de Moncton et elle est tombée enceinte. Elle a eu une petite fille et cette petite fille c'est ta grand-mère, ma mère à moi. Lorsque ton grand-père était un jeune homme d'environ 20 ans, il est venu ici, dans ce village où vivaient des Indiens et il a aperçu une jeune fille de 15 ou 16 ans. Il en est tombé amoureux sans savoir qu'elle était juive. Il l'a mariée. Par la suite, ils sont déménagés à Big Cove et ils vivaient heureux, sans que lui ne sache encore rien. Puis, ils ont eu des enfants. Je suis donc né d'une mère juive. Tes frères, tes soeurs et toi avez donc du sang juif.»

C'est de là que viennent mes cheveux frisés. Je ne cherche pas à cacher mon identité. Je ne suis qu'un indien, ou un micmac, un juif micmac (rires). Je ne suis pas le seul. Aujourd'hui, il existe toutes sortes de mélanges, on voit des mariages entre Français et Anglais, Allemands et juifs. C'est tout simplement comme ça.

Franziska: Qu'est-ce que tu ressens par rapport à tes racines micmaques, Mike?

Mike: Je suis fier d'être Indien. Je suis fier de mes racines. C'est le Grand Esprit qui m'a créé et non pas Jésus-Christ, celui qui est mort sur la croix. C'est lui qui a fait les plantes, les oiseaux et les animaux. Regardez comme c'est beau les oiseaux et les animaux, les ours, les orignaux, les poissons dans l'eau. Les balbuzards, les oiseaux et les poissons dans l'eau, les vagues et le soleil font partie de nous. Lorsque le balbuzard s'approche, il vient et se pose là. Il ne répond qu'à l'appel de la nature, qu'à sa grâce. Et c'est en partie notre source de grâce parce que ça nous donne du pouvoir à nous, les humains. Je ne me sens pas seul; les animaux m'accompagnent. Depuis des milliers d'années, nous vivons entourés d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de dauphins et de tout le reste. Ils font partie de moi parce qu'ils existaient à l'époque de mes ancêtres, c'est pourquoi ils sont précieux.

Lorsque les Européens ont navigué jusqu'ici, ils ont dit qu'ils découvraient enfin la terre promise qu'ils espéraient, voilà ce qu'ils ont dit. Ils allaient construire un monde meilleur. La plus grande erreur que les Micmacs n'aient jamais commise, non seulement les Micmacs et les

Malécites mais tous les autres, est de ne pas avoir tué ces Européens qui, débarquant de leurs navires et foulant notre sol, nous traitaient de sauvages. C'est l'erreur qu'ils ont commise. Si nous avions été sauvages, nous les aurions tous tués. Aujourd'hui, ils disent qu'ils nous permettent de mener une meilleure vie, de vivre dans un meilleur pays. D'un autre côté, ils disent que cette terre promise est la leur. Non seulement la terre, mais le ciel aussi, de la lune à la planète mars, ainsi que toutes les misères qui font partie de ce monde. Et moi, je me demande qui sont les sauvages. Regardez ce qui arrive aujourd'hui. Tout est mal en point : l'air est vicié, l'eau est polluée, vous savez, même le sexe est dangereux avec le sida. C'est dommage, mais voilà le monde meilleur qu'ils avaient à nous offrir.

Vous me demandez comment je me sens. Aime ton prochain comme toi-même, est-il écrit dans la Bible. Je vous aime parce que vous êtes ici. J'aime tous ceux qui sont ici. On doit s'entraider : qu'on soit rouge, noir ou de n'importe quelle couleur. On a tous besoin les uns des autres. En plus, on a besoin d'eau, de l'océan. On ne peut vivre sans eau, on ne peut vivre seul, on ne peut vivre sans le Grand Esprit.

*Franziska*: Mais vous savez qu'aujourd'hui, les jeunes de la réserve, Cory par exemple, ne semblent pas avoir le même lien avec la nature. Ils n'ont pas non plus les mêmes possibilités en matière d'emploi ou d'occasions de rencontrer beaucoup de gens différents.

Mike: Ils sont isolés et l'isolement est mauvais. Mais moi, j'étais partout à la fois. Je me tiens loin de la réserve. Mais de l'extérieur, j'observe et je vois ce qui se passe à l'intérieur. Les jeunes se pendent et se tuent, parce que, tant et aussi longtemps que cet isolement demeurera, le nombre de suicides va augmenter. Il y aussi beaucoup de préjugés dans les écoles. Les Blancs se préoccupent de leur propre éducation mais négligent celle des autochtones. Et ça va aller de pire en pire. À leur place, je foutrais mon camp de là. Je prendrais mon numéro de bande, ma carte de bande et je les retournerais à Ottawa. Au diable tout ça, je suis un être humain et je peux m'occuper de moi-même. Je préférerais trouver un emploi ailleurs plutôt que de vivre isolé. Ils doivent commencer à se prendre en charge parce qu'ils vont ruiner leur vie à attendre que les autres le fassent à leur place.

Et s'ils ne peuvent se trouver un emploi ailleurs, ils peuvent se servir des ressources naturelles pour faire des paniers ou des choses comme ça. Ce n'est pas nécessaire de vivre dans le luxe, d'avoir un téléviseur. Le luxe, on peut aussi le trouver dans la nature, dans la forêt. On peut y vivre. Mais voyez-vous, le problème aujourd'hui, c'est que les gens sont gâtés. Pas

seulement les autochtones, le gouvernement gâte les gens : ils reçoivent des prestations de bien-être social et restent chez eux, dociles.

Un jour, je leur ai raconté, ici, ce que j'avais vécu et je leur ai dit que la réserve n'est pas la solution : une réserve c'est pour les animaux qui se laissent nourrir par les gens qui les y retiennent parce qu'ils sont sauvages. Aujourd'hui, les gens de la réserve veulent y rester parce que c'est le seul endroit qu'ils aient connu. Si vous essayez de les sortir de là, ils refusent. Les jeunes se sentent pris au piège et ne peuvent plus en sortir.

J'ai aujourd'hui trois jeunes qui vivent avec moi. Je dois m'en occuper. Leurs mères n'en veulent pas. Il n'y a pas de problème avec ces enfants-là, ce sont de bons enfants. Ils n'ont pas d'endroit où aller, c'est la raison pour laquelle ils se pendent. Les parents les jettent dehors. Les parents sont censés aider leurs enfants. Un autre jeune homme vient de se tirer, le fils de mon cousin, c'est dommage. Les parents sont à blâmer, ils ne s'occupent pas de leurs enfants, ils laissent le gouvernement s'en occuper. Les enfant reçoivent de l'argent, ce n'est donc pas nécessaire de s'en occuper. Il est triste de les voir se faire mettre à la porte, parce que je sais ce que c'est. Depuis que je suis petit que j'ai dû me débrouiller seul. Ni mon père, ni ma mère ne se sont occupés de moi. J'ai eu une vie très difficile. Mais j'ai survécu.

Ça doit changer. Les enfants vont commencer à se retourner contre leurs parents dès l'âge de huit ou neuf ans et à leurs côtés, Al Capone aura l'air d'un ange. Ça s'en vient. C'est ce que la télévision leur enseigne.

*Franziska*: Quels conseils ou enseignements souhaiteriez-vous transmettre aux prochaines générations, à vos petits-enfants?

Mike: Je leur enseigne des façons de survivre. Si l'on se perd en forêt, il faut savoir où se couche le soleil et où il se lève. Et si les branches et les arbres semblent s'affaisser, il faut savoir que du côté sud ils sont plus robustes et que la mousse pousse toujours du côté nord. Lorsqu'on se perd, il faut toujours regarder les arbres et les plantes. Il faut suivre la mésange à tête noire. Si vous vous perdez dans les bois, la mésange vous en fera sortir. Si quelqu'un d'autre est perdu en forêt, vous entendrez probablement un corbeau ou une corneille croasser. Vous vtentez de vous y rendre, vous arriverez probablement à retrouver la personne perdue. Le faucon aussi vous fera sortir de la forêt. Il tourne en rond, vous regardez où il va, il vous aidera à sortir du bois. Il faut vraiment porter attention, car la nature recèle de nombreux pièges. Mais il ne faut pas suivre le chevreuil, car celui-ci ne vous mènera pas à la sortie des bois. C'est ce que j'ai appris de mon

grand-père. Depuis des centaines d'années que les autochtones vivent ici et ils ont toujours su comprendre les animaux. Mais plus de nos jours, on n'a plus les forêts qu'on avait.

*Franziska*: Vos petits-enfants grandissent dans un monde différent. Il est probable que grand nombre d'entre eux n'opteraient pas pour retourner vivre dans les bois.

*Mike*: Non, mais je peux quand même leur enseigner comment survivre, au cas où quelque chose se produisait, au cas où on les rayait une de la liste des bénéficiaires de l'aide sociale. Ils peuvent aller en forêt et survivre s'ils doivent le faire.

Ils doivent aller à l'école, apprendre à maîtriser la technologie, se donner une meilleure formation, tout au moins terminer leur cours secondaire. Il est difficile de se trouver un emploi aujourd'hui. Une huitième ou une neuvième année, ça ne suffit pas. Vous pensez pouvoir vous en tirer avec le bois pour gagner votre vie? Vous ne voulez pas aller à l'école? D'accord, je vous enseignerai à faire des manches de haches, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? Peut-être avez-vous d'autres idées en tête? Vous pouvez danser, aller à l'école d'art dramatique... sans diplôme, ils ne vous embaucheront pas. Votre esprit est ailleurs. Et si plus tard, vous avez des enfants, que diront-ils de vous? Mon idiot de père n'est pas allé à l'école, voilà ce qu'ils diront. Ils ne diront pas, écoute, tu es un bon Indien car tu sais faire des manches de haches, non. Ils seront attirés par les façons de faire fortune; ils envisageront des carrières d'agent d'immeuble, d'avocat ou de médecin.

Alors aujourd'hui, ils embrassent la technologie. Je conduirai une voiture : si l'homme blanc en est capable, je peux le faire, moi aussi. C'est bon, c'est ça de nos jours la survie. Ils ne peuvent plus tenter de survivre comme on le faisait il y a trois ou quatre cents ans, il n'y a pas assez d'arbres, pas assez d'animaux. Et les animaux meurent aujourd'hui : leurs habitats sont détruits par les chemins de fer, les autoroutes et les ponts. Vous marchez quelques kilomètres et vous apercevez une maison et 10 kilomètres plus loin, une autre route. Les routes s'entrecroisent partout. Dans le temps de mon grand-père, on marchait des kilomètres durant et on ne voyait que des forêts.

Aujourd'hui, je peux leur enseigner tout ça, mais à quoi bon si ça ne les attire pas. Ils doivent aimer ça. Moi, il y a des tas de choses que je peux faire, mais si ça ne m'attire pas, je ne les ferai pas.

Certains gars prennent de la cocaïne, se pendent; c'est la même chose pour les filles, elles se tuent. Il n'y a pas d'issue, ils sont coincés, ils n'ont pas d'ambition. L'aide sociale les materne et

ils ne savent pas comment survivre. Dans mon temps, on ne recevait pas de prestations de bien-être social, rien du tout. Nous devions nous débrouiller. Nous travaillions fort pour gagner les sous qui nous permettaient de survivre. Aujourd'hui, on vous taxe de fou si vous voulez prendre une scie et une hache, couper votre propre bois, construire vous-même votre propre maison, alors que le gouvernement vous fournit des maisons. Mais tout de même, mon style de vie me manque; il me manque énormément. Nous devrions vivre dans les bois; j'aime travailler avec mes mains, faire des paniers, des manches de haches. J'aime les couteaux et travailler avec des couteaux.

J'ai hérité de talents, notamment celui de travailler le bois; j'ai aussi des talents artistiques, c'est ça survivre. Je peux survivre n'importe où. Mon grand-père me disait, mon fils, tu n'iras pas à l'école secondaire, tu ne termineras pas ta huitième année. Tu ne peux rester là, allongé et tout laisser tomber. Je t'enseignerai comment te débrouiller, comment faire des manches de haches et des paniers. Dieu t'a donné la nature, à toi de t'en servir, peux-tu me dire qui diable vas t'embaucher, tu es un Indien. Ils vont te dire de retourner au plus vite dans ta réserve. Et ça, tu ne veux pas l'entendre dire. Alors, a-t-il dit, prends ta hache, dessine des formes et fabrique des manches et des paniers. De cette façon, tu t'en tireras. Tu n'as pas besoin de maison. Construis-toi une cabane, comme j'ai fait. Mon grand- papa m'a alors montré comment vivre en complicité avec la nature et comment utiliser les habiletés que le Créateur m'avait données.

C'était tout un homme. Je l'adorais. Lorsqu'il est mort, j'ai vraiment pleuré. C'était la sagesse que je perdais; je perdais mon prophète. Enfin, une partie de ma vie, voyez-vous. Ce n'était pas un homme riche. Il était pauvre mais il m'a laissé quelque chose à quoi je m'accroche encore. Vous aussi, auriez fait de même, avec vos grands-parents, peut-être ressentiriez-vous la même chose. Nous avons tous des sentiments. Il m'a toujours montré un tas de bonnes choses. Il m'a enseigné des choses que je n'étais pas censé savoir. Il était à la fois un peu comme un père et une mère. Lorsque je ne me sentais pas bien, j'accourais chez mon grand-père. Il disait : «Attendons, attendons. Nous ne sommes pas riches, nous ne pouvons pas décrocher la lune comme ça. Ça prend du temps, mon fils, le temps t'apportera ce que tu désires. Le moment viendra.» Et il est venu.

Je ne pouvais pas savoir que j'allais avoir une maison, un foyer, une femme. Mais je me disais : je crois en moi, je dois survivre. Nous ne sommes que des êtres humains. Mais les choses

ont commencé à mal tourner. C'était dans les années 30. Tout le monde se foutait des Indiens. Ensuite, la dépression s'est installée. À cette époque, beaucoup d'hommes blancs vagabondaient sur les trains. Ils avaient faim.

Tout ce que nous avons, mes amis, c'est du *losgenigen* [pain frit], un peu de thé, un peu de porc frit et des pommes de terre. Si vous en voulez, vous pouvez en prendre, ça vous permettra de survivre.

Mon Dieu, qu'ils ont mangé! Ils ont apprécié le geste et, quelques mois plus tard, j'ai vu, à mon grand étonnement, des hommes qui venaient vers nous, de gros sacs à la main. Ils apportaient de la nourriture :

- «Vous vous rappelez de nous?»
- «Oui, bien sûr.»
- «Voilà, nous vous apportons de la nourriture.»
- «Merci beaucoup.»
- «Si ces bottes vous font, elles sont à vous. Il y a aussi un réveil-matin que nous n'utilisons plus et des couvertures.»

Être humain, c'est ça, c'est partager. C'est une autre des leçons que mon grand-père m'a apprises. Ton ennemi est ton ami. Même un de tes ennemis peut, un jour ou l'autre, t'aider à sortir d'une impasse. Alors, n'oublie pas.

Franziska: De ce que j'ai pu apprendre des gens de Big Cove, le partage est l'essence même des Micmacs. Et c'est ce qui manque le plus aux gens de la communauté, aujourd'hui. Vous avez parlé du partage, de la façon dont votre grand-père et les autres chasseurs se partageaient la viande d'orignal après la chasse. Mais qu'avez-vous appris de votre grand-père, en ce qui a trait à la préservation de la nature?

Mike: Je prenais mon lance-pierres pour tirer sur les écureuils. Oh, mon grand-père m'a donné une bonne leçon. Il a pris mon lance-pierres et l'a jeté au feu, puis il m'a dit: «Si tu tues cet écureuil, un jour quelqu'un aura faim et ça fera ça en moins de nourriture disponible. Tue ce que tu veux manger, mais ne touche pas à ce que tu ne mangeras pas. Si tu as trop de nourriture, donne-la à ton voisin, ne gaspille pas.»

Il était enragé lorsque mon père m'a donné une carabine de calibre 22. Tous mes amis avaient une 22 mais moi, je n'en avais pas. Grand-père était hors de lui : «L'heure des écureuils

est arrivée maintenant, leur heure a sonné. Laisse-moi te dire une chose, mon fils... Il y a là des boîtes de conserve que tu peux utiliser comme cibles de tir, pratique-toi là-dessus, pas sur les animaux. Ne vise pas les mésanges, ni les écureuils.» C'est pourtant ce que que j'envie de faire mais grand-père aurait pu me jeter un mauvais sort. J'étais superstitieux dans le temps, voyez-vous. Il possédait des pouvoirs spéciaux, il aurait pu savoir que j'avais touché un oiseau.

Un jour, alors que nous traversions la forêt, j'ai cassé une petite branche d'un arbre. Mon grand-père m'a dit : «Pourquoi fais-tu ça? Cet arbre ne t'a rien fait. Laisse-le vivre, tout comme toi, cet arbre est en vie.» «Un jour, il deviendra grand», a-t-il dit, «et toi, tu auras besoin de cet arbre, ou tes enfants en auront besoin. Laisse-le grandir.»

*Franziska*: Mike, je sais que vous transmettez ces enseignements aux jeunes. Vous racontez des histoires, des légendes et les recréez dans vos tableaux. Comment vous sentez-vous face au travail que vous avez accompli?

Mike: Ce travail est important pour moi. Pour moi, la peinture est importante, ce n'est pas un jeu. C'est un défi pour moi, les couleurs sont un défi, les obstacles et tout le reste, les dimensions. Les hommes, tout comme les femmes, sont ainsi faits: ils tentent de gravir des montagnes, c'est un défi. Vous y consacrez toute votre vie et vous risquez de tomber du haut des escarpements. Je fais la même chose avec ma peinture, je peux tomber. Mais qu'importe, l'oeuvre demeure. Vous pourriez ne pas y être demain. Les tableaux de Rembrandt sont importants, mais lui pas, il est mort. Vous comprenez? C'est un juif qui m'a dit ça. Vous apprenez en vieillissant. Vous apprenez des autres, vous apprenez des rivières, des arbres, des oiseaux et des animaux, de la nature. Regardez-vous, vous êtes un animal, vous avez un instinct de survie. J'apprends d'eux aussi. Franziska: Avez-vous déjà pensé à utiliser vos talents de peintre pour exprimer des positions politiques?

Mike: Non. Je n'y ai jamais pensé et je n'aime pas la politique. Ce n'est pas ma voie. Et si ce l'était, je pourrais être un enfant de pute. Mon travail comme peintre se fait avec la nature. Non, la politique est l'une des choses les plus déchirantes que l'homme et la femme aient créée. Regardez ce qui arrive aux femmes aujourd'hui. Elles se font tuer [allusion au massacre de la Polytechnique à Montréal]. Ce n'est pas ça la vie. Il faut vivre en harmonie avec tout ce qui nous entoure. Laisser les gens vivre leur propre vie. Je m'entends bien avec quiconque, avec les animaux, avec les gens. Ils doivent me prendre comme je suis, et s'ils ne le peuvent pas, ce sont eux qui y perdent. Je ne suis que ce que je suis, les gens ne sont que ce qu'ils sont. C'est comme

ça qu'on m'a élevé. J'aime qu'on me laisse tranquille. Laissons les autres s'occuper de politique. Franziska: Votre travail se concentre donc sur la nature, les histoires et les légendes. Quelle importance y accorde-t-on aujourd'hui?

Mike: Elles représentent mon patrimoine. Alors, je les transmets aux jeunes et aux moins jeunes. Cet héritage est toujours fort, nous aimons ce que nous sommes, nous aimons la nature et le Grand Esprit nous a donné un magnifique territoire sur lequel vivre. La langue que les enfants parlent est la même, elle est restée intacte. Voilà ce qu'est la fierté. Si l'on perd sa langue, son patrimoine, on perd sa fierté. Ces histoires revêtent, à nos yeux, une grande signification. Les archives ne nous apprennent rien; peut-être certaines le font elles, mais elles traitent de choses du passé. Il s'agit du passé alors que notre culture est toujours vivante et que nos enfants vivent toujours ici. Même si aujourd'hui notre terre est empoisonnée par l'air, par la technologie, nous l'aimons toujours, nous mourrons aussi avec elle. C'est la signification que revêtent, à nos yeux, les histoires et les légendes.

Il n'y a pas d'autre endroit où nous puissions aller. Notre pays, c'est celui-ci. Je ne peux pas aller en Angleterre, je ne m'identifie pas à ce peuple-là, je ne peux pas non plus partir pour l'Afrique ou la Chine. Notre terre, c'est ici, nous mourrons tous avec elle, et avec nous, notre culture. C'est ce que je crois et c'est pourquoi les légendes et les histoires font encore partie de nos vies. C'est ce que je ressens au fond de mon coeur.

J'adore ces histoires : la mer, l'eau, le clair de lune, le lever du soleil et le lever de la lune. Quand le soleil se couche et que tout devient d'un doré splendide, c'est comme si s'ouvraient les portes du paradis et que le soleil vous faisait signe en vous invitant : «Viens, suis-moi». Avez-vous déjà ressenti ça? Allez, mes enfants, je m'incline. Nous nous inclinons et, de l'autre côté, le soleil levant — *oapanagi*. *Oapanagi* signifie les gens du soleil levant. Voyez-vous, les jeunes de notre génération ne pensent pas à ces choses-là. Ils cherchent à obtenir leur force par l'argent et la technologie, c'est bien, c'est bien pour eux, mais ils oublient leur culture, l'histoire. Il ne faut pas oublier son passé car c'est par lui que l'on se définit.

Tous les peuples ont des légendes. Elles sont toutes différentes et à la fois si semblables. Aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les prêtres ne savaient pas que nous vénérions tous le même Dieu. Ils étaient cupides, ils voulaient s'emparer de toutes les âmes. Regardez les Pentecôtistes aujourd'hui, ils pénètrent dans la réserve et l'envahissent. Ils mettent la main sur quelques âmes mais ne pourront toutes les conquérir. Le Grand Esprit est parmi nous, même si personne ne le

voit. Mais il veillera sur vous si vous le lui demandez. Vous lui obéissez, vous obéissez à la nature. Notre Dieu n'est jamais mort, il existe encore et existera tant et aussi longtemps que l'univers existera. Quand l'univers disparaîtra, le Grand Esprit disparaîtra. Il n'y aura plus de vie, plus rien ne bougera.

Les anciens de la bande me disent qu'il faut trouver soi-même la vérité. Je ne peux la trouver pour vous, vous ne pouvez la trouver pour moi. Il faut suivre les lois de la nature. La mort est naturelle, il faut l'accepter, c'est une chose formidable à affronter. Certains disent qu'elle est horrifiante. Il n'y a rien d'horrifiant, la mort est comme un repos, comme un long sommeil dont la nature assure la fin. Comme un fermier avec son potager. Chaque année, il reprend le travail là où il l'avait laissé. Recommencer à labourer. Comme l'automne, l'hiver, le printemps et l'été. L'hiver est parti maintenant, tout comme la mort, mais il reviendra achever le cycle. Le roi de l'Hiver doit revenir, la reine de l'Été doit revenir, les marées doivent monter et la lune se lever. Elle doit bercer, bercer la terre encore et encore, pour que revienne l'hiver et que revienne l'été et que tout recommence à changer. Mais si vous vous opposez à la nature, la nature se vengera. Et c'est ce qu'elle fait maintenant.

Je ne vais donc pas à l'église. Mais je crois en moi, je crois au grand air, je crois au ciel et je crois au lever du soleil. Si, un beau matin, le soleil ne se levait pas, je mourrais. Il n'a rien de plus beau au réveil que le lever du soleil. C'est le paradis pour vous comme pour moi.

## Conversations avec Luke Simon

## Introduction

La première fois que j'ai rencontré Luke Simon, c'était lors d'une réunion de famille chez Mike et Ada Francis. Nous étions réunis pour célébrer la première communion de Daemus Simon, le neveu de Luke (et le petit-fils d'Ada). Nous étions aussi réunis pour assister à l'avant-première du vidéo portant sur Mike, intitulé *Le Conteur micmac : la rivière de feu*, dont je préparais le montage.

J'ai aimé regarder le film en famille. Nous paraissions partager le même monde : là où il gardaient sérieux, je ressentais la gravité de la scène; ils riaient là où l'humour était de la partie et semblaient prendre un plaisir évident à regarder les prises où apparaissaient des enfants et celles qui représentaient la nature. Le vidéo n'a fait l'objet d'aucune critique. «Le vidéo est vraiment bon tel qu'il est.» Luke m'a dit qu'il avait aimé que le vidéo tienne compte à la fois des réalités

traditionnelles et modernesvii.

Depuis ce jour, Luke m'a clairement démontré qu'il faisait partie de ces deux mondes. En tant qu'artiste dans le domaine des arts visuels, en tant qu'éducateur et en tant qu'être humain qui tente de trouver sa propre voie, il crée, tout au long de son parcours, ses propres croyances. Sa voie en est une d'ouverture, de curiosité, de reconnaissance. Il ouvre de nouvelles avenues et provoque des choix. Il s'agit pour lui de rassembler des connaissances et d'acquérir une vue toujours plus large du monde, pour enfin retourner chez soi et apporter une contribution concrète au sein de sa société.

J'ai vraiment beaucoup aimé les conversations que nous avons eues car elles ont abordé un champ très vaste : des sujets intimes aux sujets tout à fait abstraits, des difficultés des relations interpersonnelles à la philosophie grecque. Je ne crois pas que le magnétophone nous ait intimidés puisque nous avions convenu que Luke allait conserver le contrôle éditorial. Par conséquent, nous avons parlé avec aisance. Certains sujets ont été largement abordés : les changements d'une génération à l'autre, les différences culturelles en ce qui concerne l'éducation, la façon dont ont décrit le «succès», faire carrière pour certains ou acquérir des connaissances pour d'autres, la littérature micmaque, le lien entre la langue et le mode de vie et enfin, l'inévitable assimilation et l'importance pour les Premières nations de savoir qu'elles contrôlent le rythme de ce processus. Nous avons aussi fait allusion à d'autres sujets sans les approfondir. Les histoires à caractère privé, celles qui ne se racontent qu'entre bons amis et qui ne sont pas destinées à être couchées sur papier, sont absentes du présent texte.

Luke est le cinquième d'une famille de 17 enfants. Il est le fils de Sarah Francis, la soeur de Michael W. Francis et de feu William John Simon.

# Grandir à Big Cove

Luke: J'ai toujours senti que je faisais partie d'une grande famille, même auparavant, lorsque la famille n'avait pas encore atteint sa taille définitive. Je l'ai toujours perçue comme une grande famille. Ça m'a toujours frappé qu'il y ait des différences de générations entre les membres d'une même famille, du plus jeune au plus vieux. Je devais sûrement m'apercevoir que la façon de penser des plus âgés que moi, par exemple, était différente. Et peut-être que mes frères et soeurs cadets avaient-ils une autre façon de penser. Je crois que j'ai perçu ces différences.

Franziska: Où se situent, à ton avis, les démarcations entre les générations?

Luke: Jesse, puis Junior, Dolores et Brenda et puis moi. Déjà, au moment de ma naissance, mon frère aîné devait bien avoir cinq ans. Donc, quand j'avais trois ou quatre ans, mon frère aîné lui, devait avoir huit ou neuf ans. C'était déjà un écart mental important. Et ça remonte ainsi jusqu'aux parents.

Franziska: Ça veut donc dire que vous voyez les générations qui vous succèdent comme une référence par rapport à votre avenir et les jeunes générations, une référence par rapport au chemin déjà parcouru?

Luke : Si on veut, mais la communauté change, elle-même aussi. Mais dans ce contexte, plus vous vieillissez, plus votre état mental s'approche de la maturité physique. Il y a, en quelque sorte, une stabilité qui prend place pour un temps. Mais cela semble se produire plutôt vers le milieu ou les dernières années de l'adolescence. C'est à ce moment que j'ai saisi le sens de la communauté de Big Cove, la communauté au sens large. Lorsque vous êtes enfant, votre société se limite, par exemple, aux amis de l'école que vous rencontrez tous les jours. Mais de façon étrange, j'ai senti, à un moment donné, que je faisais partie de quelque chose de différent, en plein essor. Peut-être votre génération traverse-t-elle des épisodes que vos parents n'ont pas connus? Le monde changeait, c'est ce que les années 60 ont été pour moi un temps de changement. J'ai commencé à aller à l'école peut-être en 58 ou 59, mais en grande partie, cette situation s'est poursuivie tout au long des années 60. On pouvait aussi deviner que les personnes âgées assistaient à quelque chose de nouveau. On sentait qu'on n'était pas les seuls à vivre des événements uniques, à passer par des voies inexplorées ou sur un territoire nouveau. Tout le monde traversait cette période et chacun l'affrontait selon ce qu'il était. Mais j'ai toujours pressenti que le monde de mon père était complètement différent. J'ai toujours essayé d'imaginer mon père comme un enfant de mon âge, en train de grandir. Il disait toujours : «Quand j'étais petit garçon, mon père faisait ceci, faisait cela.» Donc, mon père influençait beaucoup ma façon de le percevoir. Il me racontait ses souvenirs. Je me faisais donc une image de lui petit garçon, pour ensuite me rendre compte, en vieillissant, qu'il était peut-être déphasé. Sa jeunesse a sans contredit été différente de la mienne.

Franziska: Avais-tu l'impression qu'il était incapable de te guider comme il le fallait?

Luke: Oh non, aucun doute là-dessus, il a su me guider.

Franziska: Mais selon des paramètres complètement différentes de ton monde à toi.

Luke : Disons que cette différence s'est manifestée surtout à l'adolescence car, naturellement, c'est un moment de révolte contre l'autorité, ou du moins sa remise en question. C'est alors que vous vous apercevez de l'écart considérable qui existe entre la vision du monde de votre père et votre propre vision du monde naissante.

*Franziska* : C'est intéressant. Lorsque Mike parle de son père, il ne fait aucune allusion à un écart entre eux.

Luke: C'est vrai? Alors cet écart n'a probablement jamais existé.

Franziska: Le monde de son père et de son grand-père, la forêt, la confection de manches de haches et de paniers pour survivre, voilà ce qui semble aussi avoir été le monde de Mike. Même si le pensionnat a imposé d'autres balises, il a pu rétablir un contact avec ce monde. Par contre, entre le monde de ton père, son enfance et ton monde et ton enfance à toi, il semble y avoir eu un virage important.

Luke: Mon père aimait chasser quand bon lui semblait. Il aimait pêcher. Il aimait camper avec toute sa famille. C'était le bon temps, un temps mémorable qu'il a vraiment partagé avec sa famille. Il avait réellement l'esprit de famille; la famille était pour lui source de joie. Mais les temps ont changé pour tout le monde. J'aurais aimé être petit garçon au temps de mon père ou de mon oncle Mike.

Franziska: Ils nous en dessinent un joli portrait.

Luke: Oui. Ils nous le présentent sous un beau jour, n'est-ce pas?

Franziska: Et pourtant...

Luke: Ils n'ont pas eu la vie facile. Mon père se souvient des temps durs. Mais je crois que l'écart s'est forgé parce que, d'une part votre père vous racontait des choses et d'autre part, il fallait aller à l'école et apprendre un tas de choses qui semblaient vous distancer de ce que votre père racontait, de ce que lui, chérissait.

Franziska: En quoi ces années se étaient-elles différentes? Qu'est-ce qui changeait?

*Luke :* Dans un premier temps, vous voyez ces changements prendre place. Vous vous souvenez de cette petite maison. À mesure que l'on vieillit, on voit cette maison s'agrandir. Et tout d'un coup, on ne se sert plus du poêle à bois. On voit ces changements prendre place. Le poêle en est un simple exemple.

Comme le font les petits garçons, vous êtes là à aider votre mère, votre père et tous les autres à ramasser du bois, à le couper, à le fendre et à l'empiler. Il faut bien s'approvisionner pour

l'hiver qui viendra. Les années passent et c'est un poêle à mazout qui remplace bientôt l'ancien poêle à bois. Il n'est plus nécessaire d'aller fendre le bois dehors. C'était une corvée familiale habituelle. Il fallait faire les provisions hivernales avant l'automne, avant qu'il ne fasse trop froid. Et puis, en l'espace de huit ans à peine, vous voyez toutes ces choses changer.

*Franziska*: Je m'interroge sur les conséquences. Si vous n'aviez pas eu de bois, la famille aurait eu froid. Certaines tâches étaient directement reliées à la survie de la famille.

Luke: C'est tout à fait juste. On entendait toujours parler des conséquences. Il y avait des gens qui racontaient des histoires, des histoires personnelles. Les parents racontaient des choses survenues dans leur temps, leurs enfants assis autour d'eux, écoutant l'histoire, prêtant l'oreille au moindre détail, des images plein la tête. Vous savez, une bonne histoire, c'est une bonne histoire. Franziska: Mais l'enfant voit le poêle à mazout, sent sa chaleur et écoute cette histoire du bois de chauffage. Il ne sera pas affecté par les mêmes conséquences. Ou si on lui raconte des histoires de pêche ou de chasse, ou des histoires de sécheresse et de récoltes perdues, il sait qu'il y a une épicerie au coin de la rue et un chèque dans la boîte aux lettres. L'enfant écoutera ces histoires de famine et de faim d'une façon bien différente sachant qu'il ne vivra jamais de telles expériences.

Luke: Vous êtes donc témoin de beaucoup de changements. Vos parents sont aussi témoins de ces changements et c'est peut-être pour cette raison qu'ils vous racontent ces histoires, simplement pour souligner les contrastes qu'ils voient. Raconter ces histoires c'est en quelque sorte reconnaître à quel point le monde de leurs enfants est différent de ce qu'était le leur. Franziska: Tu as parlé de l'esprit de famille de ton père. Que représente la famille pour toi? Luke: Le sens des responsabilités était très développé au sein de notre famille, ce qui faisait en sorte que les frères et soeurs étaient très près les uns des autres. Comme un clan. Ce sentiment existait, je pense, au sein de la majorité des familles de Big Cove. Les gens s'appellent réellement par leurs noms de famille. On pourrait diviser Big Cove de cette façon.

Franziska: Qui fait partie du clan? Jusqu'où les relations d'appartenance peuvent-elles s'étendre? Luke: J'imagine que dans certaines familles, ces relations sont très larges. Dans notre famille, ça se limitait aux cousins germains, aux neveux et nièces de mon père et de ma mère. Nous étions tous cousins germains alors, en général, nous avons grandi ensemble, joué ensemble et nous nous réunissions et passions beaucoup de temps ensemble.

Franziska: En somme, ce n'était que des cousins germains qui vivaient à Big Cove?

*Luke* : Je n'y avais jamais pensé. Je crois que c'est de cette façon que ça fonctionnait. D'après moi, ce sont ces liens qui traçaient des frontière naturelles.

Franziska: Ce que je veux dire, c'est que la plupart des gens aujourd'hui ne connaissent pas leurs cousins germains aussi bien qu'ils connaissent leurs voisins...

Luke: Leurs voisins...

Franziska: Vois-tu, j'entends souvent les gens utiliser le mot «voisin». Il me semble, en fait, que les «voisins» soient tous parents entre eux; comme tu le disais, la communauté se divise en clans. C'est une façon de grandir qui diffère beaucoup des situations où l'on grandit parmi des inconnus.

#### Les études

Luke : J'ai fréquenté l'école de Big Cove jusqu'en septième année. Ensuite, j'ai été à Little Aldouana pendant deux ans. Tous les élèves de Big Cove aboutissaient là-bas. Le système scolaire prévoyait qu'à partir de la huitième année, les élèves indiens fréquentaient les mêmes écoles que les non-Indiens.

Franziska: De quelle façon as-tu vécu cette transition?

Luke: J'ai réussi à me rendre jusqu'au bout. Il y avait beaucoup d'incompréhension de chaque côté ainsi que de la part des professeurs: beaucoup de préjugés, beaucoup de stupidité. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je crois pouvoir affirmer que les élèves autochtones étaient habitués à vivre beaucoup plus librement. Ça ne veut pas dire que nos parents nous laissaient faire ce que nous voulions. Seulement, si l'on compare les deux modes de vie, il est évident qu'au moment où ils commencent à étudier ensemble, les élèves autochtones sont habitués à vivre de façon beaucoup plus libre que les élèves non autochtones. Les enfants non autochtones semblaient avoir moins de problèmes de discipline parce qu'on leur avait appris à se soumettre à l'autorité. Seulement, cette différence culturelle fondamentale n'était pas vraiment perçue à l'époque. Je crois qu'aux yeux des professeurs non autochtones, les élèves autochtones devaient sembler bruyants, perturbateurs et indisciplinés. Ils devaient vraiment faire mauvaise impression. Franziska: La fausse hypothèse selon laquelle les autochtones apprennent lentement ne viendrait-elle pas de là?

*Luke*: Tout à fait. On prenait un autochtone habitué à vivre beaucoup plus librement, habitué à une plus grande autonomie et on le plaçait dans une classe ou dans une école qui ne lui laissait pas de liberté ni d'autonomie; c'était évidemment voué à l'échec. Cet autochtone ne pouvait pas

fonctionner dans ce système et c'est normal qu'il ait pu déranger. Je crois d'ailleurs que les élèves non autochtones étaient eux aussi intimidés. Les élèves autochtones étaient beaucoup plus indépendants et ça se manifestait par des affrontements avec la direction. Les élèves autochtones étaient plus rebelles, moins sages.

J'ai perdu beaucoup de camarades de classe à cause d'échecs ou d'abandons ou parce qu'ils ont été renvoyés par la direction. Tous pour les mêmes raisons. Au moment de ta vie où tu veux plus de liberté, on te place dans un système qui te demande de la sacrifier. Alors, tu abandonnes; en tout cas, c'est de cette façon que réagissaient les enfants autochtones.

C'est le défaut du système scolaire; d'ailleurs, certains professeurs en sont conscients. Ce qui se passe à Richibucto ne correspond tout simplement pas à la réalité de Big Cove et vice-versa. Les professeurs ne facilitent pas ton intégration à la société; ils n'établissent pas de liens avec le monde extérieur. C'est encore aujourd'hui un problème majeur.

Franziska: À l'époque où tu fréquentais l'école de Big Cove, y avait-il un système de récompense? Est-ce qu'on donnait aux enfants des récompenses quelconques afin de les motiver, de les inciter à continuer d'étudier?

Luke: Il n'y avait aucun système de récompense, pas d'économie symbolique ni rien de la sorte. La seule récompense possible était la réussite de tes cours si tu avais travaillé fort. Je me souviens que nous avions un directeur très sévère. Les élèves en avaient peur et la majorité des parents le laissait agir comme bon lui semblait. S'il jugeait qu'un élève méritait des coups de courroie de cuir, jamais, aussi loin que je me souvienne, ses parents n'allaient s'en plaindre. Franziska: Où donc alors pouvait-on trouver cette liberté dont nous parlions plus tôt?

Luke: La liberté vient de la société elle-même. J'ai reçu une éducation sévère mais j'ai remarqué que ce n'était pas le cas pour plusieurs de mes camarades de classe. Dans leur famille, la discipline n'était peut-être pas aussi rigoureuse. En ce sens, les enfants ne sont que le reflet de la société. Les comportements étaient tellement différents. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que les enfants autochtones que j'ai côtoyés à l'école primaire avaient peut-être, eux aussi, des parents sévères; peut-être avaient-ils seulement assez de caractère pour l'assumer et demeurer des enfants turbulents. En tout cas, ils avaient l'air d'avoir beaucoup de caractère...

Les enfants autochtones s'entendaient mieux avec les plus pauvres des enfants francophones et anglophones; peut-être parce qu'ils avaient le même genre d'antécédents familiaux. D'une certaine façon, ils pouvaient se trouver des points communs. Les autres, ceux

qu'ils appelaient les élèves modèles, étaient des cibles faciles. C'est ce qui était à la source de tous les problèmes. Les Indiens devenaient vraiment arrogants. Je me souviens que plusieurs d'entre eux en ont profité. Ils obtenaient toujours ce qu'ils voulaient en intimidant les enfants non indiens et ils n'avaient peur de rien.

Franziska: En discutant avec les autres ici, je crois avoir compris qu'une bonne partie des jeunes dirigent leur colère les uns contre les autres alors que la cause de leur frustration se trouve plutôt dans les conditions de vie qui prévalent à la maison. Plutôt que de discuter avec leurs parents, ils expriment leur colère en se défoulant sur les autres ou sur eux-mêmes, ou en commettant des actes de vandalisme.

Luke: Je crois que ce qu'on vous a raconté est vrai. Ça n'a peut-être pas été le cas chez moi mais je crois que ça l'était dans de nombreuses familles. Je crois que mes parents ont fait de grands efforts pour être de bons parents. Les gars de Big Cove avec lesquels je me querellais étaient souvent des gars qui avaient ce genre de problèmes. Les parents boivent, les enfants sont négligés; ça se résume souvent à ça. Je me retrouvais donc face à ce genre d'élève que : un enfant qui ne mange pas à sa faim, à qui l'on inflige probablement des mauvais traitements, à qui l'on inculque une discipline incohérente, bref, un enfant qui reçoit toutes sortes de messages contradictoires. Au même moment, son père ou sa mère reçoit peut-être la visite de mon père, qui est policier et qui est peut-être même en train de l'arrêter. Les enfants comprennent ça aussi et dirigent spontanément leur colère vers leurs parents, vers l'école et aussi vers la famille Simon. C'est là que la mentalité de clan entre en ligne de compte, parce qu'elle était la source de nombreuses divisions au sein de la communauté et l'est encore aujourd'hui. Il ne me semble pas qu'on se soit attaqué à ce problème, même sur le plan politique.

Il y avait des bandes à Big Cove à l'époque où j'y ai grandi. J'appartenais moi-même à une bande formée de mes amis et de mes cousins. Il n'y avait pas vraiment de chef; nous étions seulement un groupe de jeunes qui se fréquentaient et qui se payaient du bon temps. Si par hasard nous rencontrions sur notre chemin une autre bande de gars qui venaient d'un autre coin de Big Cove, c'était l'affrontement. C'est comme ça que ça fonctionnait.

Franziska : J'aimerais revenir à la discussion sur l'école; je voudrais savoir comment tu as fait pour réussir à l'intérieur de ce système.

Luke : Mon frère aîné, Jesse, est allé à l'université et Junior s'est rendu jusqu'en douzième année. Dolorès s'est mariée et a fondé une famille avant d'aller à l'université, où elle a obtenu son

baccalauréat en éducation. Je crois qu'elle a reçu les plus grands honneurs à l'Université du Nouveau-Brunswick : le prix du Gouverneur général.

J'ai quand même failli abandonner en dixième année. Je sentais que mon professeur était raciste. J'ai échoué un cours cette année-là et j'ai été obligé de tout recommencer. À cette époque, Jesse travaillait comme conseiller en orientation; il m'a trouvé une place dans une école de Moncton et c'est de cette façon que j'ai pu continuer.

Franziska: Tu disais que les professeurs à Richibucto dispensaient des enseignements qui n'étaient pas pertinents pour les élèves de Big Cove et que leurs enseignements ne correspondaient pas à l'avenir que les jeunes envisageaient ou à celui qui leur était réservé. Pendant que tu cheminais là-dedans, quel genre d'avenir étais-tu en mesure d'imaginer pour toi? Luke: Il n'y avait pas d'orientation professionnelle. On ne t'expliquait pas de quelle façon ce que tu apprenais pouvait t'aider dans le futur. Tout ce que tu savais, c'est que tu devais réussir ta dixième année avant de pouvoir aller apprendre un métier ou avant de passer à l'école secondaire puis à l'université. Nous étions tous très peu informés. Je n'avais qu'une idée très floue de ce que j'avais envie de faire. Tout ce que je savais, c'était que j'étais assez doué pour les arts et que le droit pouvait peut-être m'intéresser. Si je devais aller à l'université, ce serait pour étudier le droit ou l'éducation.

Franziska: Pourquoi ces deux domaines?

Luke: Je ne sais pas. Étant donné que j'étais toujours entouré de professeurs, l'éducation était la seule carrière que je voyais, la seule profession que je pouvais observer autour de moi. Quant au droit, eh bien, mon père travaillait dans ce domaine, n'est-ce pas? Le droit autochtone m'intéressait aussi. Quand tu grandis, tu entends de plus en plus parler de ces choses-là. Les droits des autochtones, les causes qui sont devant les tribunaux, les avocats, l'éducation, tout ça me semblait lié de toute façon. Je me disais que c'était dans l'un ou l'autre de ces domaines que je pourrais réussir.

Franziska: Tu sentais que tu pouvais réussir?

Luke: Oh oui, dans ces deux domaines. Dans n'importe quelle autre discipline, sûrement pas. Que je pense à l'architecture, à la physique, à la biologie ou à n'importe quelle autre science, j'arrive à la même conclusion. Même l'écriture, je sentais que je n'étais pas doué pour ça. Ça me demandait un trop gros effort. Seulement, quand tu as 18 ans et que tu viens tout juste de terminer tes études secondaires, ça t'apparaît long, quatre ans. Si tu veux devenir avocat, c'est

encore plus long : six ans. Ça te semble beaucoup trop long. Tu fais le calcul et tu te rends compte que tu vas sortir de l'école à 22 ou 23 ans; tu te dis que ça n'a pas de sens, que c'est beaucoup trop vieux (rires).

Vivre, c'est être libre et l'école empêchait de vivre librement. L'éducation te prépare à quelque chose, peu importe à quoi, mais tu ne peux pas te convaincre que tu devrais t'asseoir sur un banc d'université pendant quatre ans. C'est pourquoi j'ai arrêté pendant trois ans. Je me suis marié et j'ai eu trois enfants. J'avais alors 19 ans. Je suis resté trois ans mais ça ne fonctionnait pas. Je suis donc parti.

Je suis parti passer l'été à Toronto. Mon frère Roger y était déjà installé. Un jour, une annonce dans le journal a attiré notre attention. Le George Brown College of Applied Arts recrutait de nouveaux étudiants et sous l'impulsion du moment, nous avons décidé de répondre à l'annonce. Nous avons tous les deux été acceptés. Nous nous sommes alors dits que nous allions devenir des artistes. C'était un pur hasard, une décision qui relevait du coup de tête.

J'avais vraiment l'impression d'apprendre beaucoup de choses dans ce cours de techniques d'arts graphiques. On y apprenait à simplifier les formes, on étudiait le stylisme, l'illustration, le stylisme industriel, la théorie des couleurs et l'histoire de l'art. Ça m'a donné accès à un tout autre monde, un monde dont j'ignorais même l'existence. Plus tard, nous avons tous deux réalisé que nous aurions mieux fait d'aller à une école de Beaux-Arts parce que c'est cet aspect-là de la chose qui nous fascinait.

*Franziska*: Je me demandais comment ta curiosité avait pu être aussi éveillée, comment tu avais fait pour voir toutes ces possibilités pour toi.

*Luke* : Je crois que c'est en grande partie grâce aux arts visuels. Si j'avais choisi la menuiserie, cette curiosité-là aurait pu ne jamais être éveillée.

Franziska: Il me semble que ça a éveillé ta curiosité envers beaucoup de choses autres que le dessin. Ça t'a rendu curieux intellectuellement. Certains chemins semblent tout simplement mener à un monde qui n'arrête pas de s'élargir alors que d'autres semblent conduire à une impasse.

Luke: J'ai failli vivre ça à quelques reprises dans ma vie car l'art peut aussi te mener à une impasse. Tu dois inévitablement décider si tu vas devenir un artiste ou un historien de l'art ou encore un conservateur de musée. À quelques reprises, j'ai réduit mon champs d'activité à la pratique même de l'art. D'ailleurs, c'est le critère ultime qui permet de déterminer si quelqu'un est

un véritable artiste; le véritable artiste, c'est celui qui crée la pièce ou l'objet d'art. Le tout ou le néant, c'est ça l'essentiel, finalement. Seulement, la pratique de l'art doit aussi te permettre de gagner ta vie parce que tu sacrifies tout le reste : tu ne fais plus rien d'autre. Tu peux supporter ça pendant deux ou trois ans mais après, ça devient très frustrant parce que la dimension économique de la chose compromet tout le reste. Ce sentiment te fait alors envisager de nouveau toutes ces autres options.

Je ne veux pas que mon identité se résume à ce que je fais. Je ne veux pas réduire ma vie à mon art. J'ai tenté de le faire à quelques reprises et chaque fois, ça m'a frustré et mené à une profonde remise en question. Il faut prendre le temps d'élargir ses horizons. C'est la même chose en ce qui concerne la décision de rester ou non à Big Cove. Lorque j'ai pu partir, je l'ai fait. Je suis de retour. Ça ne me cause pas de problèmes parce que je sais que je peux repartir. C'est la même chose pour les arts. Je me suis démené pour ça. J'ai connu un certain succès. Puis j'ai pris un certain recul. Je sais que je peux y revenir parce que je l'ai déjà fait. Ce sont les connaissances qui importent, le fait de savoir que tu as fait quelque chose, que tu peux y revenir, que tu peux encore prendre du recul pour voir les choses de façon détachée. Et qu'une fois que tu as fait ça, tu peux te replonger dans un autre aspect de cette même activité. C'est comme ça que fonctionne le cycle, vous savez. Je crois que c'est essentiellement ce que j'ai fait toute ma vie.

Quand je parle d'élargir ses horizons, je fais allusion à l'accumulation de savoir et à l'apport d'éclairages nouveaux. Tu en sais plus au sujet de n'importe quoi. Tu élargis tes horizons. C'est comme ça que je le vois. C'est une récompense en soi, c'est une grande liberté.

Franziska: Seulement, ça prend du courage et de la confiance en soi pour être en mesure de faire ces choses. Nombreux sont ceux, autochtones ou non, qui n'ont tout simplement pas assez de confiance en eux pour se mesurer à eux-mêmes de cette façon. Je me demande d'où te vient cette confiance en toi.

Luke : Au début, c'est de confiance en soi dont il s'agit. C'est une aventure dans l'inconnu. Tu sais que de bonnes choses vont t'arriver parce que tu en es encore à tes premières armes. C'est là la motivation qui se cache derrière tout ça. Par la suite, la société ou une quelconque expérience te suggère de te concentrer sur quelque chose en particulier, d'arrêter de t'éparpiller, et d'en faire quelque chose.

Quand tu en fais quelque chose, que tu te concentres sur quelque chose de plus précis, que tu te bâtis une carrière ou une réputation, tu deviens confiant. Tu reçois de bons conseils, tu

travailles en en tenant compte et tu réussis quelque chose. Tu sens la confiance en toi. Pour ma part, je crois qu'après un certain temps, j'essaierai d'aller jeter un coup d'oeil ailleurs; je crois que je reviendrai sur mes pas pour voir ce qui peut bien se cacher derrière la porte que je n'ai pas ouverte. Car cette porte s'ouvre sur de nouveaux horizons et permet de voir les choses dans une perspective plus large, qui permet d'en voir plus.

### Le travail et les études

Luke: Quand je suis revenu de Toronto au mois de juillet 1978, je me suis concentré sur la peinture; j'ai expérimenté différents styles mais en utilisant toujours le folklore micmac comme thème. L'été suivant, quand le Parc national de Kouchibouguac a décidé de présenter les trois cultures locales, c'est-à-dire la culture anglaise, la culture française et la culture micmaque, j'avais accumulé un bon nombre d'oeuvres représentant la culture micmaque. Je leur ai montré mon porte-folio et ils ont jugé que je pouvais être très utile à ce projet en intervenant soit en tant qu'artiste commercial ou en tant que peintre, ou tout simplement par le biais des histoires que mes peintures évoquaient.

J'ai occupé cet emploi pendant cinq mois : de mai à septembre. Ça a vraiment bien fonctionné. Quatre ou cinq autres personnes de Big Cove avaient aussi été engagées pour faire différentes choses comme par exemple parler des plantes médicinales utilisées par les Micmacs ou fabriquer des paniers. Je présentais des expositions d'art et des diaporamas qui présentaient mon oeuvre et celle d'autres artistes tels que Roger et mon oncle Mike.

Tout de suite après, j'ai obtenu un autre emploi. Cette fois, c'était pour enseigner l'art dans un centre de réadaptation pour alcooliques et toxicomanes de la réserve d'Eel Ground.

J'enseignais à un groupe d'à peu près 16 personnes. Parmi eux, il y avait de jeunes enfants qui n'avaient pas de problèmes de consommation d'alcool ou de drogues, des personnes très âgées qui n'avaient pas non plus de problèmes de ce type, puis un groupe de gens dont l'âge se rapprochait du mien et qui, pour leur part, avaient des problèmes de surconsommation d'alcool ou de drogues. Le but était tout simplement de leur donner quelque chose à faire, juste pour voir ce qu'ils pouvaient faire.

Franziska: Comment as-tu obtenu l'emploi?

Luke : Je ne cherchais pas désespérément un emploi. J'imagine que c'était seulement le résultat de cette démarche entreprise plus tôt; j'avais créé des liens et je suivais les voies qu'ils m'avaient

permis d'ouvrir. Essentiellement, c'est comme ça que ça a fonctionné.

Au mois d'août suivant, je suis parti en voiture et j'ai roulé jusqu'à Santa Fe où se trouve l'Institute of American Indian Arts. Une expérience complètement différente m'attendait là-bas. *Franziska*: Ta vie semble s'être bien déroulée.

Luke: En effet, je progressais tout le temps. Chaque chose me menait toujours à une autre. La seule chose que je définissais moi-même était la direction que je prenais et le moment où je voulais le faire. J'avais une assez bonne idée de la direction que je prenais. Je ne parle pas nécessairement des arts visuels; je fais plutôt allusion à l'endroit physique où je me dirigeais et à ce que j'allais faire pour gagner ma vie.

*Franziska :* Tu as dit plus tôt que ton intérêt pour le Sud-Ouest n'était pas dû qu'aux arts, qu'il s'agissait également d'une quête personnelle.

Luke : De plusieurs façons. Ma curiosité ne se limitait pas qu'à l'art; elle portait aussi sur les autochtones et leur spiritualité. J'avais l'impression qu'il manquait quelque chose au monde autochtone de la côte Est et c'est ce quelque chose qui m'intriguait. J'avais l'impression qu'il manquait quelque chose aux Micmacs...

Pour moi qui venais de la côte est, le désert semblait si mystérieux. Il fallait que j'aille voir le désert. De plus, nous souhaitons tous découvrir par soi-même les gens qui l'habitent.

Quand je suis arrivé là-bas, je n'avais jamais rencontré autant de tribus différentes provenant de tous les coins des États-Unis et du Canada; certains venaient même du Mexique. C'était intéressant. Plusieurs d'entre eux étaient des Indiens urbains. Un grand nombre d'entre eux étaient originaires du Sud-Ouest. C'était donc à la fois très excitant, très instructif et très plaisant. *Franziska*: Tu étais capable de demeurer concentré sur ton oeuvre?

Luke: Tout le monde là-bas essayait de devenir artiste. La ville de Santa Fe était comme une immense galerie d'art. C'était tout simplement incroyable. Il y avait tellement de galeries qui vivaient du commerce d'oeuvres d'arts ou de l'artisanat que c'était impossible de ne pas être stimulé. Tu te dis que c'est possible que ça fonctionne et que s'il y a un endroit où ça peut fonctionner, c'est ici même.

Nous étions tous très ambitieux et les galeries semblaient intéressées par tout ce que les autochtones créaient.

Franziska: Pensaient-ils alors que tu allais peindre en t'inspirant de thèmes autochtones? Luke: Tout à fait. De toute évidence, le marché favorisait les oeuvres stéréotypées. Franziska: On faisait la mise en marché de l'identité autochtone?

Luke: De l'art autochtone du Sud-Ouest seulement. Il n'y avait pas de marché pour l'art autochtone de la côte Ouest ou de la côte Est, pas plus que pour celui des peuples de la Floride. Il n'y en avait que pour l'art autochtone du Sud-Ouest. C'était comme ça. On pouvait trouver certaines oeuvres des Indiens des Prairies mais très peu provenant de la côte Ouest ou d'autres régions. On y trouvait aussi de nombreuses oeuvres d'art des Indiens du Mexique; c'était des importations. Seulement, la mode était aux peuples du Sud-Ouest: les Hopis, les Navajos et les Indiens Pueblo. On trouvait leur art partout. Les touristes venaient dans le Sud-Ouest pour voir et acheter de l'art autochtone du Sud-Ouest. C'était vrai pour tous les touristes; ceux qui venaient de New-York comme ceux qui venaient de la Californie, du Canada, de l'Europe ou de n'importe quel coin du monde.

Heureusement, d'autres artistes qui faisaient autre chose, peut-être des oeuvres ou des objets propres à leur culture, parvenaient à vendre leurs oeuvres. Tout ce qui était vraiment traditionnel, qui était créé à partir de matériaux traditionnels, pouvait trouver preneur. Ils s'en tiraient très bien.

Ça m'a ouvert les yeux. De toute ma vie, je n'avais jamais vu autant de choses autochtones et connu autant de peuples qui les fabriquaient. Des couvertures, neuves ou anciennes, de vieux pots, des boucliers, des gourdins... Même des objets supposément sacrés aboutissaient dans ces galeries. On vendait ces artéfacts. De nombreuses poteries *anassasi* qui avaient été volées de ruines anciennes, aboutissaient dans les mains de collectionneurs.

Puis, au beau milieu de tout ça, il y avait l'art cow-boy qui était aussi populaire que l'art autochtone; l'art western avec son lot de cow-boys et de troupeaux de bétail, de représentations de la cavalerie et d'Indiens tirant dessus. Puis est arrivé l'art autochtone moderne ou contemporain. C'est là que l'art d'inspiration pop a pris naissance. Est ensuite apparu l'expressionnisme abstrait. Certains noms sont devenus célèbres, comme celui de Fritz Sholder : il était vraiment populaire. D'autres artistes autochtones se sont inspirés de la façon dont certains artistes européens tels Gauguin et Van Gogh représentaient les autochtones. On se retrouvait donc avec des autochtones qui représentaient d'autres autochtones en s'inspirant de ce style : fini le réalisme ancien hyper-romantique.

Celui-ci n'avait toutefois pas complètement disparu. Il se passait donc pas mal de choses. Il y avait tellement de possibilités, laquelle choisir? Tu veux explorer ceci et essayer cela parce que tout est nouveau. Ça m'a donné envie de continuer d'expérimenter. En même temps, ça m'a permis de comprendre que pour avoir du succès, tu dois établir ton propre style. C'est ce que je voyais. Pour plusieurs raisons, avoir un style était ce qu'il y avait de plus important et même si ce style était en fait quelque chose de bien superficiel, ça ne faisait aucune différence parce que l'important, pour l'artiste, était que ses oeuvres soient rapidement reconnaissables. Et elles l'étaient si le style était cohérent, si les oeuvres se ressemblaient entre elles.

C'était la clé du succès. Par contre, je sentais que je n'avais pas envie de faire ça. C'est pourquoi j'ai continué d'explorer. J'ai continué d'explorer et, d'une certaine façon, ma carrière en a souffert. Par contre, je n'en ai jamais souffert en tant qu'artiste.

Franziska: Pour toi, succès rime avec argent et reconnaissance...

*Luke :* Exactement, car lorsque tu es reconnu par la galerie, tes oeuvres peuvent être commercialisées. Tu deviens commercialisable parce que tu as décidé que ton oeuvre devenait homogène. Tu établis un style qui, d'une certaine façon, se marie bien à ce qui se fait dans le milieu à un moment donné. Je me suis toujours battu contre ça parce que je ne voulais pas être confiné à ça. D'ailleurs, je ne l'ai jamais été et j'ai toujours continué à expérimenter.

Franziska: En ayant en tête que ce n'était qu'une étape et que tu établirais ton style plus tard?

Luke: En un sens, j'avais cette idée préconçue, cette idée fausse qui me faisait croire qu'un jour, j'aurais usé de toute ma curiosité et que j'établirais alors mon propre style. Je ferai ça plus tard, voilà ce que je me disais. Et je l'ai fait quand j'ai eu à le faire. En ce sens, je suis devenu un artiste autochtone qui a réussi. Et je l'ai fait en travaillant rien de moins que la pierre, parmi tous les médiums. J'ai créé mon propre style mais malgré tout, j'ai continué à faire, de temps à autre, des choses tout à fait différentes, qui n'avaient rien à voir avec le reste. À ce moment, j'avais une idée assez précise du marché.

Franziska: Mais tu es alors retourné à Big Cove.

Luke : J'en ai eu assez de tout ça. Je suis revenu il y a deux ans et je me suis en fait installé à nouveau.

Franziska: Quand tu es revenu, as-tu remarqué quelque chose de différent à Big Cove?

Luke: À mon retour, j'ai constaté qu'il y avait ici un renouveau des religions traditionnelles autochtones; c'est ce qui m'a frappé. Quand je suis parti, ce renouveau-là n'avait pas encore pris son envol; en tout cas, s'il avait débuté, il ne faisait vraiment que commencer et je ne m'en étais pas aperçu. Entre le moment de mon départ et celui de mon retour, en 88, des gens étaient

retournés à des pratiques traditionnelles telles que la suerie, la cérémonie de l'Aigle et la cérémonie de la Plume. Ils tentaient de faire revivre ces coutumes ou de les réintégrer à leurs vies. Ça a suscité de la controverse à Big Cove; d'ailleurs, je crois que ça en suscite encore.

Quant à moi, pendant mon séjour dans le Sud-Ouest, je me suis posé de nombreuses questions et je suis arrivé à certaines conclusions qui m'ont permis de mettre toute cette question de côté. C'est une question à laquelle j'ai trouvé réponse en cours de route.

Pour en revenir à la communauté de Big Cove, je crois que le renouveau de la spiritualité autochtone est une bonne chose. Mais encore là, il n'y pas qu'une seule façon de le vivre. Je crois d'ailleurs que les gens en sont conscients. La personnalité de chacun a aussi son importance. C'est comme si l'on préférait un ministre du culte plutôt qu'un autre, ou un prêtre plutôt qu'un autre. C'est tout à fait naturel.

Je me suis donc concentré sur l'éducation et je me suis retrouvé éducateur avant même d'avoir obtenu ce titre. J'ai accepté un emploi ici, à Big Cove. J'enseigne aux décrocheurs les habiletés nécessaires à leur vie quotidienne. C'est donc dans cette direction que je dirige mes énergies. C'est là où j'en suis. J'étudie en éducation à l'Université du Nouveau-Brunswick et ça m'ouvre sur un tout autre monde. Je sens quand même, intuitivement, où ça va me mener. L'art est aujourd'hui davantage un intérêt qu'une passion pour moi. Ma vie ne tourne désormais plus autour de ça; l'art n'est plus le centre de mon univers. J'étudie en éducation et j'enseigne l'art parce que c'est le seul domaine dans lequel je pouvais enseigner.

Je vais probablement finir par être professeur en enseignement des arts. C'est quelque chose que j'aimerais faire si l'occasion se présentait. Si elle ne se présente jamais, quelque chose d'autre se produira. Beaucoup de choses sont encore à venir, peut-être une occasion qui n'a rien à voir avec l'art se présentera-t-elle, peut-être une carrière dans la fonction publique. C'est difficile à prévoir avec exactitude; je peux seulement dire qu'il existe de nouvelles possibilités. Ce sera sûrement quelque chose dont peut bénéficier la société, une contribution plus concrète.

Franziska: C'est intéressant de voir où les arts t'ont mené, ton cheminement.

Luke: Oui, mais ça a toujours été présent en moi. Cette recherche d'identité, cette relation avec soi-même, sa communauté, sa race, sa culture ou son histoire; on porte cette préoccupation en soi. Et avec ça en toi, tu vis différentes expériences. L'art fait aussi partie de ça, d'une certaine façon. Il y a longtemps que je n'ai pas abordé ces deux questions de façon explicite. Je n'ai vraiment jamais tenté de combiner ces deux questions.

*Franziska :* Mais je t'ai entendu parler de la nécessité de prendre du recul, de temps en temps, afin de voir les choses de façon détachée. Il me semble que ton travail artistique te permet de prendre de temps en temps le recul nécessaire à l'acquisition d'une nouvelle vision des choses. Et qui sera peut-être aussi une vision plus large.

*Luke*: C'est difficile à dire. Tu sens par contre qu'il y a un nouveau monde qui s'offre à toi et tu sais que ça va fonctionner pour toi.

Franziska: Je ne peux m'empêcher de penser à Mike, à ce qu'il répète sans cesse lorsqu'il parle des expériences qui ont marqué sa vie: essentiellement, il dit qu'il ne cherche pas à provoquer ces choses, qu'elles viennent d'elles-mêmes vers lui. En fait, il semble dire qu'il n'est pas bon de chercher activement à provoquer les choses, dans la vie. Les enseignements de Mike nous suggèrent de garder les yeux ouverts et de réagir de façon appropriée aux occasions qui se présentent sur notre chemin. Quelle est ta philosophie sur ce point?

*Luke*: Je crois bien que c'est comme ça que ça a fonctionné. Je n'ai pas eu à provoquer les choses; elles se sont produites d'elles-mêmes. Quand l'occasion se présente, tu sais que c'est ce que tu veux et tu ne te poses pas de questions : tu fonces.

S'il y a des obstacles sur ta route, peut-être les as tu toi-mêmes placés là. Si tu désires venir à bout de ces obstacles qui se dressent sur ta route et qui t'empêchent d'atteindre le but que tu t'es fixé, tu dois trouver un chemin qui te permet de les contourner ou de les faire tomber. Parce que c'est là-dessus que tu as choisi de te concentrer.

Une fois revenu de mon séjour dans le Sud-Ouest, je savais que je voulais suivre ce cours en enseignement des arts. S'il est vrai que les événements suivent une suite logique, c'était le moment opportun. Je suis ici, au Nouveau-Brunswick et il est temps pour moi de connaître cet endroit. Devenu adulte, je veux fréquenter l'université ici, me familiariser avec les autochtones et les non-autochtones, qui sont mes pairs, comprendre ce coin du monde. C'est d'ici que je viens et peut-être que le temps est venu d'apporter une contribution. Je voulais connaître la province, je voulais connaître ce tout autre niveau de vie ici : la bureaucratie, le système d'éducation et la place que les autochtones occupent dans ce milieu.

Ce n'est qu'en en faisant l'expérience en tant qu'étudiant que je peux y arriver. En traînant avec moi ma propre expérience en tant qu'artiste, en tant qu'autochtone, en tant que personne, en tant qu'individu qui revient dans la communauté après une absence de 10 ans. C'est ça l'idée. Tirer profit de tout ça.

Langue, lecture et écriture

*Franziska :* Disons maintenant que tu es professeur à Big Cove, tu es conscient qu'il ne s'agit pas d'une société fondée sur la discipline, puisque tu y as toi-même grandi. Comment travaillerais-tu avec les étudiants?

Luke: Ça dépend. Il faudrait que je sois dans cette situation. Tout cela ne serait qu'une abstraction d'une possibilité et je ne sais pas exactement comment je procéderais, sauf que je ferais de mon mieux, sachant que l'enfant doit être au centre de nos préoccupations. Il est la priorité numéro un, pas vous. Pas la façon dont vous vous sentez. Vous êtes secondaire.

Je veux dire, en regardant de plus près ma propre éducation primaire, le professeur avait la priorité. L'important, c'était comment le professeur se sentait et il y avait des professeurs qui étaient vraiment méchants. Pour eux, ce n'était qu'un emploi. Il vous flanquaient un coup de règle sur les jointures si vous n'êtiez pas attentif. On parle beaucoup du fait que ce n'était pas approprié pour les enfants autochtones, mais c'était la même chose partout : dans la société, dans la réserve, hors réserve, c'était la même chose pour les enfants blancs.

Mais il y avait aussi la différence linguistique. C'était une différence très importante pour moi à cette époque. Nous étions en processus d'apprentissage et tout était écrit en anglais. Il aurait été bien qu'on puisse apprendre certaines choses en micmac. Parce que ça aurait été possible, vous savez. La mère de ma mère lisait et écrivait le micmac, les gens l'apprenaient, simplement comme une forme de communication. C'était très pratique. Ils n'apprenaient pas les adjectifs, les noms, les pronoms. Ils n'apprenaient pas la mécanique, la structure de la langue. Ils apprenaient à écrire leur langue comme ils la parlaient. C'était une façon très naturelle d'apprendre. Il y avait un objectif pratique derrière l'apprentissage du micmac. C'est que les gens écrivaient des lettres. C'était une véritable forme de communication. La Bible chrétienne et les hymnes avaient aussi été traduits en micmac; nos anciens étaient donc familiers avec la lecture et l'écriture du micmac.

L'erreur consiste à tenter d'enseigner aux enfants autochtones à écrire leur langue alors qu'ils ne la parlent même pas, parce qu'il ne l'entendent pas assez. De nombreux enfants ne la comprennent même pas. Alors pour eux, c'est comme apprendre une nouvelle langue et non pas leur propre langue. Leur lamgue c'est l'anglais. La seule façon de faire fonctionner ce genre de choses, ce n'est pas en leur enseignant la grammaire, pas en leur disant : «regardez ça» et dites

«tasse» en micmac. Ce n'est pas comme ça qu'on apprend une langue parlée. Il n'y pas d'objectif pratique de cette façon. On n'apprend pas à communiquer.

À mon avis, afin de promouvoir la lecture et l'écriture des langues autochtones, il faut promouvoir leur usage courant. La meilleure façon de promouvoir l'usage courant c'est à la maison, quand les enfants apprennent encore à parler. Afin de promouvoir la lecture et l'écriture de la langue autochtone à la maison, les parents doivent être conscients de l'importance de commencer tôt à enseigner la lecture à leurs enfants.

On doit éduquer les parents eux-mêmes à l'écriture et à la lecture, en anglais et en langue autochtone, tout en les encourageant à faire la lecture à leurs enfants. De cette façon, l'enfant associera des sentiments positifs avec l'action de lire et développera ainsi un goût pour la lecture. Il devrait y avoir des cours aux adultes et des groupes d'appui à cette fin.

Le matériel de lecture devrait être disponible dans les langues autochtones. Les livres doivent être attrayants pour l'enfant, sur le plan visuel et sur le plan du contenu. Ils doivent être adaptés à son âge et pertinents sur le plan culturel.

La façon dont l'apprentissage de la lecture et de l'écriture du micmac pourrait fonctionner dans le cas des enfants est en mettant sur pied un petit projet de bulletin de liaison à l'école, sans se soucier de l'ortographe. Simplement les laisser s'écrire de petites notes l'un à l'autre. Rendre la langue vivante, c'est la meilleure façon d'apprendre. Ça rendrait l'apprentissage de la lecture et de l'écriture de la langue micmaque amusant et pratique pour les enfants.

J'ai appris l'anglais de façon automatique. J'ai appris le micmac de façon automatique. À Terre-Neuve, je crois que les Micmacs ne parlent plus micmac. Dans une communauté en particulier, du moins. Ils l'enseignent à l'école, seulement en pointant des objets du doigt et en les nommant. Les enfants autochtones parlent couramment l'anglais et ils n'aiment pas le cours de micmac. C'est une exigence, mais ce cours n'est aucunement relié à l'expérience des enfants. Alors, je veux dire, ça soulève certaines questions, une fois qu'une langue a disparu, peut-on réellement la faire revivre dans une communauté? Je pense que c'est possible, mais il faudrait déployer beaucoup d'efforts.

Franziska: Il faudrait presque inviter d'autres générations en classe.

*Luke :* C'est exact. Si l'adulte ne sait pas parler sa langue ou s'il ne la parle pas et, en deuxième lieu, ne l'écrit pas... l'adulte aura à la lire à l'enfant. Je veux dire, combien d'adultes prennent le temps de faire la lecture à leurs enfants?

Franziska: Est-ce qu'on t'a fait la lecture?

*Luke :* Je ne crois pas. Je ne me souviens pas. Mais néanmoins, j'aurai probablement lu davantage si j'avais commencé plus tôt.

Franziska: Mais tu t'asseyais et écoutais les histoires que tes oncles racontaient. L'enseignement était oral. Il semble que certains anciens sont encore en train de s'adapter, fonctionnent toujours et, dans un sens, prennent encore leurs responsabilités, comme ils la perçoivent, c'est-à-dire de raconter des histoires. Mais le livre n'a pas encore remplacé la transmission d'histoires oralement. Je veux dire, lorsque j'étais enfant, on m'a lu des histoires et je lis des histoires à mes enfants. Luke: C'est approprié pour vous, pour votre société. Mais ce n'est pas le cas dans la société autochtone, seulement parce que quelque part en cours de route, il y a eu une brisure, parce que comme je l'ai mentionné plus tôt, les adultes s'écrivaient en micmac. Ils écrivaient des lettres. Franziska: C'est intéressant. C'est la première fois que j'entends ça.

Luke: Eh bien, c'est vrai. La mère de ma mère écrivait toujours à sa mère. Ma mère avait toutes sortes de lettres, que lui avaient écrites sa mère en micmac. C'était la façon de communiquer. Et c'était pour des raisons pratiques. Les anciens n'étaient donc pas illétrés en micmac. Ce sont ceux qui sont allés à Shubenacadie, c'est cette génération qui est illétrée en micmac. Ils savent lire l'anglais, parce que l'on les y a obligés et ils ont même été forcés d'abandonner leur langue. Mais leurs parents n'étaient pas illétrés. Ils communiquaient en micmac. C'est la génération de mes parents qui a perdu cette faculté. J'imagine que ma mère doit avoir appris à lire le micmac, puisque sa mère lui écrivait en micmac.

Par contre ma mère ne m'écrivait jamais en micmac, jamais. Mon père ne m'a jamais écrit en micmac. Ils me parlaient en micmac. Mais ironiquement, la lecture et l'écriture ne leur étaient pas étrangères. Et c'est là que ça aurait pu continuer; ce que Mike disait au sujet des histoires aurait pu être écrit. Il y a eu une coupure. Jusque-là, le micmac était une langue en plein essor. *Franziska*: Tu disais donc que le système scolaire non autochtone a fait obstacle à cette pratique et, dans un sens, a créé l'analphabétisme là où il n'y en avait pas avant.

*Luke :* Exactement, c'est ce qu'il a fait. Je veux dire, tous ceux qui vous disent qu'ils sont allés à Shubie vous diront que quiconque parlait micmac était puni. Alors comment pourrait-on savoir l'écrire, si on ne sait même pas le parler?

Franziska: C'est un commentaire très intéressant parce que la croyance générale veut que la société micmaque était à toutes fins pratiques illettrée.

Luke: Qu'on ne peut savoir lire et écrire que si on l'apprend à l'école. Mais c'est prouvé qu'on peut l'apprendre rapidement. Les anciens en sont eux-mêmes la preuve. On apprenait rapidement, facilement à écrire. Dites-nous seulement comment ces lettres se prononcent et nous l'écrirons tel que nous le parlons. C'est tout.

Si ce processus n'avait pas été interrompu, l'écriture et la lecture de la langue autochtone serait très, très solides aujourd'hui. Dans notre culture, faire la lecture à ses enfants n'aurait pas été considéré comme quelque chose d'idiot ou d'étranger. C'est peut-être même là la raison pour laquelle toutes ces légendes ont survécu si longtemps. Malgré toute l'acculturation qui est survenue depuis si longtemps, de nombreuses histoires parmi celles qui datent d'il y a très longtemps ont survécu. Peut-être est-ce de cette façon qu'elles ont survécu.

# La langue en tant que reflet d'un mode de vie

Franziska: L'un des principaux enseignements que je retiens de Mike concerne la façon de survivre dans un environnement particulier. Il parle de la vie dans les bois et de pouvoir lire les arbres; il connaît la façon dont pousse la mousse; il connaît les habitudes des oiseaux et il sait lesquels peuvent nous aider à sortir des bois et lesquels nous ferons s'enfoncer davantage. Mike comprend les cycles et les saisons de la nature. Il sait que certaines tâches doivent se faire à un moment précis pour que l'on puisse survivre tout au long de l'année. Il porte attention à son environnement et peut le lire comme un livre. C'est sa lecture et son écriture à lui. Alors je me demande comment certains de ces enseignements se transposent dans d'autres situations dans la vie.

Luke: Il s'agit là d'une question intéressante, qui se rattache à la langue. La langue est si étroitement liée à la terre dans l'enfance d'oncle Mike, dans l'enfance de mon père. Les grands-parents étaient encore plus étroitement liés à ce monde: la mer, la terre, les récoltes, ce qui est mûr, ce qui est bon et à quelle époque de l'année, L'aspect pratique de savoir qu'est-ce qui est prêt quand et comment on peut vivre en harmonie avec la nature de façon à en tirer le meilleur profit possible. Ça n'existe plus aujourd'hui.

Alors encore une fois, en ce qui a trait la question de la langue, en supposant que nous réussissions à la faire revivre à Big Cove. Notre société micmaque d'aujourd'hui est très différente de celle de l'époque de nos pères, ou de nos grands-pères, alors qu'ils étaient si étroitement liés aux saisons, aux plantes, aux animaux, ainsi qu'aux changements subtils et aux

relations. Toute l'affaire. Cette langue était vivante de cette façon. Il y avait un mot pour «cette récolte est prête pour cette période de l'année». Les Micmacs avaient un mot pour une plante particulière, à un moment particulier. Si quelqu'un essayait de me parler de telle activité et que celle-ci ne se pratique plus aujourd'hui, eh bien, cette partie de la langue n'a plus de fonction utile, n'est-ce pas? C'est une bonne affaire de la préserver. C'est bien de documenter toutes ces choses. Mais nous n'utiliserons sûrement pas ce vocabulaire tous les jours.

Franziska: S'il n'est pas pertinent, dans le cadre de ce mode de vie.

Luke: C'est exact. Alors c'est utile à des fins documentaires, historiques. C'est bien que les personnes âgées parlent de ces choses. Mais est-ce là notre mode de vie? Si l'on voulait m'enseigner le micmac aujourd'hui, on pourrait sauvegarder tous ces vieux mots, mais combien de la langue micmaque serait oubliée? Regardez combien nous avons probablement déjà perdu parce que la langue était si étroitement liée au mode de vie.

Franziska: Je me rappelle maintenant une conversation que j'ai eue avec Steven Augustine il y a quelques jours. Il me disait comment sa grand-mère avait des mots particuliers pour chaque section d'une feuille et la façon dont elles sont reliées ensemble. Imagine la richesse du monde conceptuel dans lequel on vit lorsqu'on possède ce type de capacité de nommer les choses. Mais regarde maintenant comment il s'appauvrit lorsque le mode de vie et la langue ne se rejoignent plus.

Luke: C'est juste, parce qu'il n'y a pas de renforcement du verbal, de la toponymie. On n'interagit pas avec le monde, de façon concrète. La langue micmaque est très axée sur l'environnement. Et nous, nous sommes tous là, croupissant dans la réserve à regarder la télévision, à regarder les nouvelles, à regarder les événements mondiaux, à parler de lecture et d'écriture en langue autochtone, de mathématiques, de sciences, d'écologie. Toutes ces choses. C'est si abstrait. Tout est si détaché. Je pense que la langue micmaque peut être conservée dans ce contexte. Les gens peuvent de toute évidence encore communiquer en micmac, mais regardez la vitesse avec lequel il se perd. La vision du monde, les connaissances.

Franziska: Mais t'est-il possible d'introduire le micmac dans ton monde conceptuel et disposer de l'espace créatif nécessaire pour décrire et être capable de vivre dans un contexte micmac? Peut-on modifier une langue qui, depuis des milliers d'années, était si étroitement liée à un certain mode de vie et soudainement la projeter dans un environnement différent, d'une façon qui sauvegarde sa signification pour ceux qui la parlent? D'une façon qui conserve un certain lien à

l'ancien monde? Il ne s'agit pas du même processus de changement graduel et d'adaptation que connaissent toutes les langues au fil du temps.

Luke: Vous savez, c'est une question intéressante. Et je pense que oui, c'est possible. Mais ce ne sera évidemment pas la même langue que celle de nos ancêtres. Ce sera la langue micmaque adaptée aux réalités contemporaines, aux réalités sociales et économiques contemporaines. Toute langue survit si elle est capable de s'adapter. Donc, si les choses sont dépassées, elles sont dépassées.

Il y a une partie de la langue qu'on oublie. La seule façon de sauvegarder ces choses, c'est de les écrire et de les conserver pour la postérité. Comme le latin, par exemple, qui est écrit. Les gens pourraient le faire revivre s'ils le voulaient vraiment. Ce qui est triste, c'est qu'une grande partie du micmac, de l'existence micmaque d'il y a 100 ans n'a pas été conservée.

Nous sommes différents des Micmacs d'il y a 100 ans, ou des Micmacs d'il y a 50 ans. Notre monde social est différent, notre langue est différente. Il est micmac, mais les choses dont nous parlons ne sont pas les mêmes que celles dont on parlait il y a 50 ou 100 ans. Ma génération ne fabrique pas de paniers, ne prépare pas de plantes médicinales. Cela est disparu avec nos ancêtres, en grande partie. Mais la langue et le mode de pensée fondamental, nous les avons toujours. Malgré le fait qu'il disparaissent rapidement, eux aussi.

*Franziska*: Mais si le mode de vie change radicalement, si le monde est perçu de façon objective plutôt que relationnelle, il semble donc que la structure fondamentale de la langue devrait elle aussi changer.

*Luke :* Nous percevrions le monde de la façon dont la société nord-américaine dans son ensemble le perçoit et non pas d'une façon unique aux Micmacs. C'est comme ça. L'ancienne langue serait sauvegardée, mais essentiellement, elle ne serait pas utilisée. La langue change seulement parce que tout le reste change. La langue change en fonction de son milieu.

*Franziska*: Pourtant, tu sais qu'il y a des théories qui soutiennent que la langue façonne l'expérience.

Luke: Vous savez, je pense qu'il est probable que dans le vieil anglais, on trouverait quelque chose qui soit équivalent au micmac. Le vieil anglais avait probablement un mot précis pour chaque situation. Ça pourrait être un oiseau planant au beau milieu d'une tempête, tentant réellement de garder le cap dans les airs, pendant une averse de pluie. Peut-être pourrait-on trouver des mots dans la langue anglaise qui soient l'équivalent de ce qu'un Micmac aurait dit

dans la même situation.

*Franziska*: Probablement, comme tu le disais plus tôt, que ça dépendait des besoins et de s'il s'agissait de quelque chose sur laquelle il fallait attirer l'attention.

Luke : La langue anglaise elle-même est en voie de devenir une langue appauvrie si l'on la compare au vieil anglais. Le micmac lui-même est en voie de devenir une version appauvrie de cette nouvelle langue, decet anglais contemporain. Peut-être se dirige-t-on dans cette voie.

Franziska: L'anglais tel qu'on le connaît aujourd'hui est une langue qui met l'accent sur les frontières.

*Luke* : C'est une langue détachée de son contexte et c'est ce que le micmac deviendra lui aussi parce que nous ne vivons pas la même vie que notre peuple vivait il y a 50 ans. La parole vient de la description de l'expérience.

*Franziska*: Alors, à mesure que l'on parle et que l'expérience s'accumule, la langue continue de se renouveller et d'être créée.

Luke: C'est exact. Par exemple, comme le disait un jour le professeur Robert Leavitt, lorsque des enfants veulent dire «utilisez le crayon rouge», ils disent: «red one eyo». La grammaire est micmaque: le rouge utilise. Quelque chose qui ne faisait pas partie de la culture micmaque se trouve par le fait même intégré à la culture micmaque, comme un crayon rouge. C'est inclusif. Il s,agit d'un change et cela change le monde micmac jusqu'à un certain point. Mais n'est-ce pas ça, la vie? Cela ne veut-il pas dire que la culture est vivante? C'est un organisme qui s'adapte.

*Franziska* : La même chose s'applique également aux autres aspects de la culture. On peut parler de perte ou on peut parler d'adaptation pratique.

Luke: C'est vrai, elle s'appauvrit de par le processus d'adaptation à sa nouvelle situation. Elle s'adapte de façon médiocre, je dirais. Mais dans le cas d'autres notions, peut-être s'adapte-t-elle de la façon la plus pratique. Peut-être le moment est-il venu, peut-être est-ce inévitable, au moins dans la mesure où c'est la culture elle-même qui décide, qui définit les priorités. Quel est le point de vue des parents, qu'est-ce qui est important pour leurs enfants, que devraient-ils transmettre? De façon générale, peut-être les adultes considèrent-ils qu'on fait faire survivre une bonne partie de tout ça. On peut adapter un grand nombre d'autres cultures autochtones à notre mode de pensée actuel. Nous pouvons également adapter une grande partie de ce que nous avons de micmac. Mais il faut que ce soit pratique. Mais peut-être que ce qui est le plus pratique pour le peuple micmac c'est d'apprendre l'anglais. Les gens ont fait ces choix au fil du temps et ils

continuent de faire ces choix. Nous vivvons dans un monde fondamentalement anglophone. L'anglais est la langue de communication.

Franziska: C'est la langue de la survie, ici. Pour trouver un emploi, pour faire des affaires.

Luke: C'est la langue du XX<sup>e</sup> siècle. Ici, au Nouveau-Brunswick, nous avons le bilinguisme officiel. Et ici, les écoles francophones peuvent légalement bannir les étudiants anglophones, mais les étudiants francophones peuvent aller à l'école anglophone. Et lorsqu'ils fréquentent l'école anglaise, ils ont droit à une éducation en français s'ils sont assez nombreux. Par contre, les étudiants anglais, s'ils vont à l'école française, doivent parler français. C'est la loi. C'est la protection de la langue. Si les francophones, dont la langue est écrite et qui vivent dans des communautés francophones nécessitent ce type de protection légale et l'obtiennent de la part des gouvernements fédéral et provincial...

Franziska: Alors pourquoi pas le micmac?

Luke: C'est exact. Je veux dire que les Micmacs devraient probablement être aussi radicaux. Et les Micmacs sont-ils prêts à être aussi radicaux? Je ne le crois pas. Je ne crois pas que les Micmacs soient à ce point déterminés. Les enfants ne sont pas très préoccupés par cette question. Ce sont les parents qui protègent leurs intérêts en langue française par l'entremise de l'enfant. Les adultes autochtones micmacs font-ils preuve d'autant de véhémence, sont-ils aussi fanatiques quand il s'agit de la langue micmaque? Non. Est-ce pratique, voilà une autre question sérieuse.

Vous obtiendrez probablement une réponse *politically correct*. Oui, je suis micmac, nous devons sauvegarder notre langue. Mais dans nos coeurs, individuellement, lorsque nous ne sommes pas ensemble pour discuter de cette question, qu'est-ce que j'en pense vraiment? Le vit-on? Nous ne faisons pas pression en ce sens. On n'enseigne pas le micmac à Big Cove. Il y avait un cours de micmac qui se donnait à Rexton, imaginez-vous. Rendu là, il est déjà trop tard. Les enfants autochtones le voient seulement comme un autre cours de langue.

En fin de compte, je pense que ce n'est qu'une question de pouvoir, de pouvoir décisionnel en ce qui a trait au rythme de l'assimilation. Il est possible que l'assimilation soit la meilleure chose, il est possible que ce soit la pire. Je ne sais pas. Mais il est possible que ce soit la pire chose qui puisse arriver. Alors avec le gouvernement autonome, nous pourrions au moins décider de la vitesse à laquelle nous allons nous engager dans l'une ou l'autre voie.

### Introduction

À ce stade-ci de sa vie, Forrest est un «homme au foyer.» Il a temporairement abandonné sa carrière dans le domaine de la chimie pour élever son fils de deux ans, Marcus. Sa femme, Bernadette Simon, la soeur de Luke Simon, est présentement directrice des services de santé mentale dans la réserve de Big Cove. Elle a deux enfants plus vieux, nés d'un père micmac. La famille vit possède sa propre maison, hors réserve, où elle habite.

Forrest est né à Blue Hill, dans le Maine, le 2 septembre 1964. Il est le fils d'Albert Carter et d'Ada Francis (alors Carter). Il est le plus jeune de six enfants qui sont tous déménagés à Big Cove trois ans après le divorce d'Ada et son mariage subséquent à Michael Francis. Leur père, Albert Carter, un non-autochtone originaire du Maine, est travailleur saisonnier : il travaille dans les bois au cours de l'hiver, comme chauffeur de camions l'été et dans les champs de bleuets à la fin de l'été.

Au cours de nos conversations, Forrest a parlé des difficultés que lui a causées leur déménagement dans la réserve; il a également parlé des différences entre «Big Cove City» et le Maine rural. Big Cove n'est jamais devenu son chez-soi parce que, comme il le dit, il n'a pas de statut là-bas; en tant qu'homme non autochtone, on s'attendait à ce qu'il parte à l'âge de 18 ans. La stratégie de Forrest pour survivre a été de «suivre le courant» et d'éviter les confrontations.

Au cours de ces conversations, Forrest m'a fait part de ses bons moments : les expériences qu'il a partagées avec ses nouveaux «cousins», l'appui formidable que lui a prodigué sa mère, la facilité avec laquelle il a réussi ses études et a pu trouver un emploi. Il m'a aussi raconté les mauvais moments : le sentiment d'aliénation ressenti au sein des deux cultures qui se résume, pour l'essentiel, à l'impression de ne pas avoir de chez-soi, le problème que signifie le fait d'être «assis entre deux chaises», lorsqu'il s'agit d'obtenir du financement pour ses études, tout comme le fait de ne pas avoir le droit de travailler dans la réserve. À la fin, Forrest parle également de la génération future et des difficultés auxquelles elle pourrait devoir faire face.

Lorsque Forrest s'exprime, il est très direct et ses paroles viennent du coeur. Malgré le fait qu'il me connaisse depuis au moins cinq ans, nos contacts avaient toujours eu lieu dans le cadre du travail que j'étais à réaliser avec son beau-père. Le fait que je lui pose des questions sur sa vie était donc nouveau pour lui. Il a pris cette responsabilité très au sérieux et a travaillé avec beaucoup de soin, apprêtant les transcriptions de nos conversations. Il voulait s'assurer que j'avais bien compris.

# Les premieres années

Forrest: J'ai connu Mike avant qu'il marie ma mère. Mon père et lui étaient de très bons amis. Ils travaillaient ensemble dans les champs de bleuets ou dans les bois. Mike avait l'habitude de le ramener à la maison, après quoi ils buvaient ensemble. Nous avions toujours hâte de voir Mike parce qu'il racontait toujours des histoires et il nous gâtait toujours. Il a toujours été bon comme ça, c'est dans sa nature.

Comme vous le savez, les autochtones venaient toujours dans le Maine pour la cueillette des bleuets et lorsque Mike était là, ils venaient parfois à la maison ou nous nous rendions à leur campement, jouer de la guitare et chanter. Toutefois, je ne me suis jamais arrêté à penser au fait qu'ils venaient d'une réserve. Lorsqu'ils étaient dans le Maine, c'était le Maine. Nous n'étions que des enfants qui jouaient; nous n'avons jamais pensé au fait qu'ils étaient des autochtones ou des Indiens. Ça ne voulait pas dire grand-chose pour moi.

Franziska: Quel type de relation entretenais-tu avec ton père biologique?

Forrest: Il sera toujours mon père; je ne lui tiens donc pas rancune, mais il nous infligeait de mauvais traitements, physiquement et mentalement. À ma mère encore plus qu'à nous, les enfants. À certains moments, lorsqu'il tentait de nous malmener, ma mère s'interposait toujours. Elle était toujours là. Mais je n'avais que cinq ans lorsque nous sommes partis, je n'ai donc pas beaucoup de souvenirs.

Ensuite, en octobre 72, peu de temps après que ma mère eut marié Mike, nous sommes déménagés à Big Cove. J'avais huit ans et j'étais en troisième année. Ça a été toute une expérience pour nous. J'étais vraiment jeune, ça ne m'a donc pas affecté autant que mes frères aînés ou ma soeur. Mais quand j'y pense aujourd'hui, je me rends compte que ça m'a affecté. C'était tout un changement. Je ne savais pas jusqu'à quel point cela allait altérer ma vie.

Dès que nous sommes déménagés du Maine à Big Cove, nous sommes devenus la minorité. Auparavant, nous étions la majorité. Dans le Maine, tout le monde cueillait des bleuets, tout le monde était pareil. C'est en déménageant à Big Cove que je me suis rendu compte qu'il y avait une différence.

Au début, c'était très excitant parce que Mike nous avait toujours dit : «ça va être beaucoup mieux» et «vous allez avoir une belle maison» et tout. Mais ça a pris un bout de temps. Nous sommes restés chez la tante de Mike pendant un bout de temps : c'était une très petite

maison où s'entassaient beaucoup de gens. On y buvait beaucoup; c'était très décourageant. Nous sommes ensuite déménagés chez sa belle-soeur, où la situation était semblable : les gens buvaient beaucoup. Même les adolescents, y compris mon frère aîné, buvaient.

Dans le Maine, seuls avec maman, nous vivions en paix, il n'y avait pas beaucoup de monde autour. À Big Cove, tout est situé à proximité : une maison ici, une autre là et là et là.. Si vous organisez une fête, tout le monde peut y participer, ce qui signifie qu'il y a beaucoup de monde dans la maison.

Big Cove s'apparente presqu'à une ville en milieu rural. En fait, beaucoup de gens l'appellent Big Cove City; les conditions, à plusieurs égards, ressemblent à celles d'une ville. Par contre, c'est à la fois une collectivité tricotée serré. C'était peut-être le plus grand changement. Nous avions plus de liberté dans le Maine. Je me rappelle que lorsque nous étions enfants, nous avions l'habitude de courir nus sous la pluie, puis de prendre un pain de savon et de nous laver. À Big Cove, lorsqu'une petite fille de quatre ans est sortie sans chemise, les autres enfants lui ont lancé des pierres pour qu'elle retourne à l'intérieur parce qu'elle ne portait pas de chemise. *Franziska*: Comment t'en es-tu tiré, en tant qu'enfant de huit ans qui arrivait dans cette communauté?

Forrest: Pas très bien, parce que je n'ai jamais été du genre à m'affirmer. Je laissais les autres me bousculer et me dominer. On ne me harcelait pas, mais je savais que j'étais différent. J'étais la minorité dans ma classe et parfois, on me flanquait des coups de poing dans l'estomac simplement parce j'étais différent. Je suis devenu très bon coureur. J'étais l'un des coureurs les plus rapides de ma classe. J'avais du talent, j'y ai donc travaillé. Je me suis sauvé de pas mal de monde. Quand tu arrives dans cet endroit, les gens commencent par te mettre à l'épreuve, en tant que nouvel enfant blanc, un peu différent des autres. Je ne me suis jamais affirmé, je n'ai jamais répliqué aux attaques, sauf peut-être une fois ou deux, mais ça n'a pas aidé, parce que je n'ai jamais, jamais été un bagarreur. J'ai toutefois fait des alliances. Quand j'avais 10 ou 12 ans, je me suis lié d'amitié avec l'un des plus gars les plus costauds. J'étais pas mal en sécurité après. Mais je me suis fait beaucoup plus d'amis que d'ennemis, je crois. Alors maintenant, nombreux sont ceux, au sein de la communauté, que j'appelle mes amis. De plus, ma mère a toujours été là, peu importe ce qui arrivait et ce, depuis le premier jour. Encore aujourd'hui, elle est toujours là pour moi.

J'ai toutefois vu beaucoup de violence. Pas tant envers les jeunes enfants qu'entre les

hommes et les adolescents à l'extérieur. Il y avait en fait des bandes de rue à Big Cove quand nous nous y sommes installés. Il n'y en a plus maintenant. Mais à cette époque, je pouvais voir de la fenêtre de ma chambre des batailles de rues entre bandes rivales. Ils se battaient parfois avec des bâtons, parfois avec des chaînes. Mes frères y participaient peut-être un peu plus, mais je n'ai jamais eu connaissance qu'ils aient été dans une situation où leur vie était menacée.

Ces gars ne m'ont toutefois jamais importuné; de plus, ils étaient de meilleurs amis à l'école secondaire. J'ai en grande partie perdu contact avec la réserve quand je suis allé à l'université, parce que de nombreux jeunes de mon âge décrochaient après la neuvième ou dixième année. Mais c'était très différent pour moi. J'ai toujours su qu'il fallait que j'étudie. Vas-y. Ne manque pas ta chance. Tu as une chance. Et comme je l'ai dit plus tôt, c'était la grande différence entre le Maine et ici. Dans le Maine, je ne crois pas que j'aurais eu la chance d'étudier. *Franziska*: Qu'est-ce qui t'a permis d'avoir cette chance ici?

Forrest: En fait, c'est le gouvernement. Les programmes de prêts étudiants sont si facilement accessibles ici. Le coût est beaucoup moins élevé ici qu'aux États-Unis. J'ai entendu des histoires d'horreur aux États-Unis, selon lesquelles les frais de scolarité s'élèvent à 10 000 \$ par année, tandis qu'au Canada, ils sont de 3 000 \$. Au cours de ma première année à l'université, le gouvernement m'en a payé plus de la moitié. J'ai obtenu une bourse. Ils vous donnent un prêt et une bourse. J'ai obtenu un prêt de 1 500 \$ et une bourse de 3 500 \$, que je n'ai même pas à rembourser. C'était très accessible. Alors pour moi, c'était toute une affaire.

Franziska: Quand ta mère a marié Mike, elle a obtenu un statut d'autochtone. Et toi?

Forrest: Nous n'avons jamais eu de statut, ni d'éducation gratuite. Nous aurions pu si Mike nous avait adoptés lorsque nous étions plus jeunes, mais il ne l'a jamais fait. Il y avait un genre de règle non écrite: je ne sais pas si c'est un règlement ici à Big Cove, mais dès qu'un homme blanc vivant dans la réserve avec sa mère et son père atteint les 18 ans, il doit quitter la réserve.

Quand j'ai eu 18 ans, j'ai choisi de partir. Je suis allé à l'université. Et lorsque tous mes frères ont eu 18 ans, ils ont eux aussi choisi de partir. Il n'y avait rien pour eux dans la réserve de toutes façons. Une fois, mon frère a décroché un emploi d'étudiant dans la réserve. Il avait 15 ou 16 ans. Il travaillait aux côtés des autres gars à Big Cove, à tailler des buissons près du terrain de base-ball ou quelque chose du genre. Deux ou trois jours plus tard, un gars a dit : «hé, regardez, il y a un Blanc qui travaille et mon fils, lui, n'a pas de travail. Qu'est-ce qui se passe?» Comme de raison, le lendemain, ils lui ont dit : «désolé, nous devons te mettre à pied. Tu ne peux pas

travailler ici.» Je ne suis pas totalement en désaccord avec ça, parce que le financement obtenu était destiné aux étudiants autochtones. Il n'était pas autochtone et il n'était pas sur la liste de la bande.

Mais le Maine a toujours été mon chez-moi. Big Cove est un endroit où j'ai passé une bonne partie de ma vie pendant 18 ans, mais je savais qu'à l'âge de 18 ans, je ne serais plus là. Je serais probablement parti pour le Maine si je n'étais pas allé à l'université. Tous mes frères sont partis dans le Maine et ils étaient ma famille. Ma mère et Mike sont aussi ma famille. Mais j'avais aussi un père, des grands-parents, des oncles et des tantes, à peu près 100 membres de ma parenté dans un rayon de 50 milles. C'était donc ma famille, mon chez-moi.

Mais notre vie s'est beaucoup améliorée en déménageant du Maine à Big Cove. Nous avons finalement déniché une maison, la plus belle maison dans laquelle nous ayons jamais vécu : eau courante, salle de bains intérieure et téléviseur couleur. Nous avions de meilleurs revenus et mangions mieux.

De plus, nous passions de bons moments l'été. Nous avions l'habitude d'aller passer l'été à la plage. C'était toute une nouvelle expérience pour nous. En arrivant là, nous retrouvions notre intimité. Je pense que c'est comme ça. Nous avions notre chalet et il y en avait quelques autres, mais ils étaient vacants. Les deux ou trois premières années, dès que l'école finissait et ce, jusqu'à ce que l'école recommence, nous étions à la plage. C'était comme un grand bac de sable dans lequel les enfants pouvaient jouer : quatre milles de long et deux ou trois cents verges de large. On pouvait courir de long en large, ramassant tous les coquillages et les fleurs de sable qu'on puisse imaginer. C'était une véritable chasse aux trésors, on y trouvait toujours des choses fantastiques. Nous y avons construit notre propre chalet à l'aide de matériaux ramassés çà et là. Nous n'avons apporté aucun autre matériau, à l'exception du polyéthylène pour les fenêtres et du papier goudronné pour le toit.

Franziska: D'après ce qu'on m'a dit, Mike avait l'habitude de raconter des histoires là-bas.

Forrest: Raconter des histoires? Je suis sûr qu'il racontait des histoires, mais nous... Je crois que je ne me souviens plus de ces histoires en ce moment, de toutes les histoires. Glosgap, il y avait

beaucoup d'histoires de Glosgap.

Franziska: Et les visiteurs?

Forrest : Une année, mes cousins y ont passé presque tout l'été (la famille de Sarah). J'avais alors 15 ou 16 ans. Probablement le dernier été que j'ai passé là-bas. Nous nous sommes bien amusés.

C'était aussi le moment où l'on racontait beaucoup d'histoires, pas tellement Mike, mais seulement les jeunes, qui racontaient leurs propres histoires. À marée basse, nous allions au bord de l'océan et faisions un grand feu de joie, seulement les jeunes, autour duquel nous nous regroupions. Voyez-vous, c'est ce qui était génial, nous pouvions rester là et personne ne venait nous déranger. Seulement l'obscurité.

À Big Cove, c'était toujours plaisant d'aller chez eux, (chez les Simon), parce qu'il y avait toujours du monde et qu'il s'y passait toujours quelque chose un match de *rumoli* ou de poker, ou encore des jeux d'argent. Nous y avons passé beaucoup de temps, probablement plus que chez toute autre famille de Big Cove.

Franziska: Alors, d'une certaine façon, tu faisais partie du clan Simon, n'est-il pas vrai?

Forrest: Nos familles étaient très près l'une de l'autre, mais je ne crois pas que j'irais jusqu'à dire que j'en suis venu à faire partie de leur clan. Nous avons toujours su qu'ils étaient des membres de la famille et j'imagine que c'était ça l'important: nous avions des cousins. Ma soeur l'appréciais beaucoup parce qu'elle éprouvait souvent des difficultés avec les autres filles et ses cousines lui donnaient un bon coup de main. Quand nous sommes arrivés à Big Cove, c'était très utile d'avoir des cousins. Nous pouvions en fait les appeler nos cousins. Ils étaient d'accord. Nous avions des liens très étroits.

## La petite école et les études

Forrest : Lorsque j'ai commencé à fréquenter l'école fédérale de Big Cove, la seule véritable différence était que nous devions suivre des cours de religion. Ma mère et Mike n'ont jamais été des personnes dévotes. Nous n'étions pas pratiquants, mais nous réussissions bien ces cours puisqu'ils faisaient partie de notre cursus scolaire.

Une autre chose qui me frappait, c'était l'influence du français à l'école. Des professeurs francophones enseignaient à des autochtones en anglais. Il me semblait que tous les enfants autochtones parlaient anglais avec un accent français. Le cursus ne contenait pas la moindre matière reliée à la culture micmac. J'ai appris à parler micmac en jouant avec les enfants à l'école; j'ai beaucoup appris. Je ne le parle pas couramment; je le comprends mieux que je le parle. Maintenant, à la maison avec mes enfants, je ne le parle pas autant que je l'aurais souhaité.

Toutefois, aucune notion substantielle de la culture micmaque ne nous était enseignée, seulement les notions élémentaires : la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la catéchèse. De plus,

le directeur, à cette époque, était un type très sévère. Il entrait dans les classes et ne cherchait qu'à vous effrayer. Si vous criiez, on vous flanquait une volée par la tête; il arrivait avec sa courroie en main. Pour ma part, je n'ai jamais eu de professeur autochtone à Big Cove. Pas même une seule fois. Peu après, je suis allé à l'école secondaire, où il y avait plusieurs professeurs autochtones; la soeur de Bernadette a commencé à y enseigner, puis sa belle-soeur.

Franziska: L'école a-t-elle été une bonne expérience pour toi?

Forrest : Ça allait. Sur le plan scolaire, je n'ai jamais eu de problème. Peut-être plus pour me faire des amis, car comme je l'ai mentionné, j'étais nouveau. Je me suis fait des amis, mais j'étais différent. Et lorsque vous êtes différent, on vous le rappelle constamment. On m'a passé à tabac à quelques reprises.

On me demandait souvent de faire des petits achats. «Va m'acheter des cigarettes et dis que c'est pour ton père.» Tout le monde savait que Mike fumait. Je répondais alors : «Bien sûr, avec plaisir.» Voyez-vous, on ne vendait pas de cigarettes aux enfants à moins que ce n'eût été pour leur père. Qui plus est, je parie que parce que nous étions des Blancs, les marchands nous faisaient plus confiance.

Fumer était toute une affaire; si vous fumiez, vous étiez un dur de dur, quelqu'un de *cool*. Il fallait essayer de se procurer des cigarettes en les volant, par exemple, à nos parents ou à nos frères. Ou bien les enfants économisaient leur argent de poche et me disaient : «Va au magasin et achète-moi des cigarettes en disant qu'elles sont pour ton père.» À Big Cove, on vendait des cigarettes à l'unité car les gens n'avaient pas beaucoup d'argent. Cinq sous la cigarette : pour les enfants c'était parfait.

Franziska: Comment réussissais-tu à te faire passer pour un cool?

Forrest: Je crois que je n'ai jamais essayé; il n'y a jamais eu d'occasion où j'aurais pu croire que je pouvais être *cool*, alors je n'ai jamais été *cool*. Il y avait tant d'autres personnes qui étaient *cool*, alors à quoi bon essayer? J'ai déjà fumé mais pas par goût; j'essayais plutôt de faire comme les autres.

Franziska: Tu m'as dit que Big Cove était différent à ton arrivée ici.

Forrest: C'était très différent. Il n'y avait pratiquement qu'une entrée principale; il y avait deux routes, séparées par un boisé, qui n'aboutissaient nulle part. C'était un endroit formidable pour jouer aux voleurs et à la police mais pas pour jouer aux cow-boys et aux Indiens, car il manquait vraiement de cow-boys.

Mais dans les bois, où nous jouions, il y avait de vieux sacs de colle éparpillés un peu partout. Je ne savais pas à quoi ils pouvaient bien servir. Je n'y portais aucune attention, je n'ai jamais pensé à les ramasser : cela faisait, en quelque sorte, partie du décor. On ne faisait pas un pas sans en apercevoir un. Mais je ne me rappelle toutefois pas avoir fréquenté qui que ce soit de Big Cove qui ait envisagé de se suicider comme ils le font maintenant. J'imagine qu'à l'époque, nous étions plus naïfs. C'est peut-être une explication. Il y a 15 ans, je crois que le climat qui régnait dans la réserve était beaucoup plus à l'optimisme. Ce n'était pas, à mon avis, aussi déprimant et lugubre.

Et puis, à cette époque, nous ne dépendions pas que des choses matérielles. Il nous fallait miser sur nous-même, sur nos parents, sur nos amis et sur tout le reste pour nous divertir. Donc, je crois qu'il y avait beaucoup à faire. Nous jouions au hockey dans la rue jusqu'à minuit et avions d'autres activités de ce genre. La vie était davantage axée sur la communauté : l'extérieur avait moins d'importance dans nos vies.

Nous recevions des gens à souper le dimanche : tout le monde était bienvenu. Les gens le savaient et venaient. Certains d'entre eux venaient parce qu'ils passaient un mauvais moment et n'avaient pas d'autre endroit où aller. Ils ne se faisaient pas prier. De plus, nombreux étaient les enfants qui mangeaient chez nous. Des enfants qui peut-être ne mangeaient pas à leur faim chez eux. Ils savaient à quelle porte frapper. Comme ma mère avait toujours quelque chose de prêt au four, elle ne refusait personne. Il y avait moins de cupidité, je crois. On ne pensait pas qu'à accumuler. Il y avait toujours moyen de partager.

Aujourd'hui, les gens s'intéressent au profit plus qu'à tout autre chose. Au lieu de s'engager à apporter de l'aide à ceux qui en ont besoin, ils les dirigent vers des gens qui sont payés pour le faire. Auparavant, peu de soins professionnels étaient disponibles; la communauté se sentait donc obligée de se prendre en main, d'une façon ou d'une autre. Il nous incombait à tous de s'occuper de quelqu'un qui était déprimé ou mal foutu. Tandis qu'aujourd'hui, on a recours à l'aide par téléphone. On vous réfère à un type qu'on paie et puis on s'en lave les mains. *Franziska :* Il semble que ce soit la façon de procéder dans presque toutes les communautés aujourd'hui, non seulement chez les autochtones.

Forrest : C'est peut-être un phénomène plus récent chez les autochtones. Peut-être parce que c'est la façon de penser de l'homme blanc. Voilà peut-être pourquoi. Ne touchez pas à ce qui ne génère pas de profit. Je crois que c'est cette attitude maintenant qui s'installe dans la réserve.

Franziska: Pour en revenir à l'école, qu'est-ce qui a changé lorsque tu es arrivé à l'école secondaire Bonar Law à Rexton?

Forrest: Eh bien, tous mes amis étaient encore à Big Cove. Je me suis retrouvé à fréquenter des autochtones même si j'étais Blanc. Cependant, le problème le plus grave que j'ai éprouvé a été le fait que beaucoup de gars de Big Cove, après avoir terminé leur 11e ou 12e année, se tenaient à l'écart. Au terme de ma 11e ou 12e année, j'avais plus d'amis blancs et très peu de connaissances autochtones. Ils formaient, en quelque sorte, un groupe de pression. Si vous étiez intelligent et réussissiez, on vous trouvait ridicule ou vous percevait comme un pauvre con. Ils semblaient ne pas vouloir viser plus haut que la 9e année. La direction a dû former une classe de 9e année supplémentaire juste pour les accommoder. Un de mes amis est aujourd'hui à l'université, il est intelligent. C'est avec lui que je me rendais, à pied, à l'école de Big Cove. Il se méritait toujours des prix à l'école de Big Cove. Pour sa part, il ne voulait pas se mêler aux autres gars. Il ne s'intégrait pas à leur groupe et restait à l'écart.

Franziska: À Rexton tu faisais donc partie de la majorité. Mais, si en neuvième année tu es parmi les tiens et que tu envisages de continuer à étudier sans voir aucun Micmac qui réussisse à le faire, peut-être ne te sens-tu pas très encouragé à continuer?

Forrest: Non. Ils ne reçoivent pas assez d'appui. C'est vrai. L'école Richibucto Junior High a été ma première école au Nouveau-Brunswick à l'extérieur de la réserve. Nombreux sont ceux qui disent que la transition entre Rexton et Big Cove est difficile. On s'attend à ce que vous vous intégriez mais dans le cas contraire, personne ne vous offre un coup de main pour y parvenir. Il m'a semblé qu'à Big Cove, beaucoup d'efforts étaient déployés pour que les enfants ne se sentent jamais marginalisés et qu'ils ne perdent pas confiance en eux. Par conséquent, cela se reflètait dans la capacité des enfants autochtones à réussir hors réserve, dans des écoles plus exigeantes, chose à laquelle, d'ailleurs, ils ne parvenaient pas.

Franziska: Tu t'es senti préparé pour affronter cela?

Forrest: Oui. Seul le système était différent. Nous devions travailler plus fort mais les tâches n'étaient pas plus difficiles. On vous faisait faire des dissertations et c'était là, peut-être, le seul problème. Je ne me rappelle pas avoir fait beaucoup de dissertations à Big Cove, enfin, de vrais écrits ou documents. Tandis qu'à Rexton, il fallait écrire des rapports et des dissertations. On vous montrait comment le faire, on vous expliquait ce qu'on attendait de vous, mais il vous fallait produire quelque chose que vous n'aviez jamais fait auparavant.

Je ne crois pas non plus avoir été mal préparé. Encore là, l'aide de Mike a été précieuse. Lorsque je revenais de l'école, il me faisait faire mes travaux. Je crois avoir été un bon élève parce que je faisais ce que j'avais à faire de la façon dont on me demandait de le faire. J'étais docile. Je ne tentais pas d'esquiver le boulot. Si on m'interdisait de faire quelque chose, je laissais tomber, je n'insistais pas. Oui, peut-être que pour les autochtones, en raison de leur contexte et de leur point de vue, c'était différent. Rendus à un certain point, ils devaient se dire : «C'est assez de se faire dire quoi faire ou ne pas faire par ces gens-là.» Pour moi, ce n'était pas un problème.

Et puis, je ne sortais pas souvent. De temps en temps, j'allais marcher avec un ami. Le soir venu, je restais à la maison. On ne savait pas toujours à quoi s'attendre. Je ne dis pas qu'il fallait se méfier de tout le monde, mais il suffisait qu'un ou deux gars ne vous aiment pas ou n'aiment pas votre façon d'être, pour qu'il soit nécessaire d'être prudent. Mes frères n'avaient pas la vie aussi dure parce qu'ils étaient quatre et qu'il n'y avait qu'un an de différence entre l'un et l'autre. Ils se serraient donc les coudes lorsqu'un problème surgissait. Mais ma soeur et moi ne pouvions compter que sur nous-mêmes. Je ne peux dire qu'on nous interdisait de sortir; si nous en avions envie, nous sortions. Mais on ne nous encourageait pas à le faire non plus. J'ai passé presque le plus clair de mes 11e et 12e années à la maison. Je sortais le jour, pas le soir. Je n'avais pas une vie sociale très active. J'assistais à très peu d'événements sportifs à Rexton et à Richibucto. De plus, nous n'avions pas de voiture, nous étions limités dans nos déplacements.

J'aimais beaucoup les épreuves d'athlétisme, mais je n'aimais pas pratiquer des sports d'équipe, car si je me rappelle bien, j'avais l'impression de ne pas être le maître à bord. J'aurais même peut-être eu à marcher pour me rendre à Rexton. Cela aurait été difficile.

Franziska: En quoi cela t'affectait-il?

Forrest: Je crois que je me sentais isolé. Pour palier à cette réalité, j'occupais mon temps à toutes sortes d'activités. Je collectionnais des pièces de monnaie; je les classais par catégories et j'en tenais un compte méticuleux. J'écoutais toujours de la musique et j'apprenais les paroles des chansons. Encore aujourd'hui, lorsque je me mets à chanter, les enfants me disent : «Eh bien, tu connais toutes les chansons!». Et c'est vrai.

Pour en revenir à l'école, je pense que, des deux mondes auxquels j'appartenais, je n'ai retiré que des désavantages. Certaines personnes de Big Cove avaient des préjugés défavorables à mon égard tandis que les jeunes des environs, sachant que je venais de Big Cove, m'évitaient

un peu. Je ne peux pas dire que cela ait été si difficile car en bout de ligne, j'étais spontanément porté vers ceux pour qui la différence n'importait guère, ceux qui m'appréciaient pour ce que j'étais.

Sur le plan scolaire, j'ai bien réussi et j'étais sûrement dans les cinq meilleurs. Il n'existait aucune pression pour me faire échouer parce que je n'appartenais pas tout à fait à Big Cove, ce qu'ils comprenaient d'ailleurs. Mon meilleur ami de Big Cove s'est rendu jusqu'en 12e année sans broncher. On exerçait sur lui beaucoup de pression et je le sentais. Il suivait lui aussi le rythme de cette vie sociale active : les filles, l'équipe de hockey et tout le reste. Il n'a pas réussi son cours d'anglais de 12e et n'a donc pas pu obtenir son diplôme d'études secondaires. Il est toutefois retourné à l'école pour l'obtenir l'année suivante. Je crois qu'il a échoué la première fois parce qu'il n'aurait pas su quoi faire après... de nombreux jeunes ne terminent pas leurs études car ils ne savent vers quoi se diriger après l'obtention de leur diplôme. Si vous envisagiez de travailler dans la réserve, il n'était pas nécessaire d'avoir une 12e année pour la plupart des emplois.

Aujourd'hui, de nombreux jeunes obtiennent leur diplôme au terme de leurs études secondaires et poursuivent à l'université. C'est ce que nous disions hier soir. Jesse Simon a été l'un des premiers de Big Cove à faire des études universitaires. Tandis qu'aujourd'hui, nombreux sont les diplômés. *Franziska*: J'imagine qu'à cette époque, c'était toute une réussite.

Forrest : Oh oui, c'était incroyable ! Lorsque vous reveniez à la réserve, vous aviez le choix pour vous trouver un emploi.

Franziska: Alors, après tes études secondaires, tu es allé étudier en sciences à l'Université du Nouveau-Brunswick?

Forrest : Si j'ai choisi la chimie, en deuxième année, c'est seulement parce que c'était en chimie que j'avais obtenu, la première année, mes meilleures notes. Je me suis dit que c'était sans doute mon point fort et que si j'étais bon en chimie, voilà ce que je devais faire. Je me disais que, même si je préférais la géologie à la chimie, je ne pouvais aller à l'encontre de mes aptitudes naturelles.

Mais une fois à l'université, je me suis rendu compte que la réalité était toute autre : je ne comptais plus parmi les étudiants exceptionnels, je n'étais plus parmi les cinq meilleurs; déjà, le seul fait d'obtenir des résultats semblables à la moyenne n'était pas de tout repos. J'ai alors commencé à avoir une vie sociale. C'était la première fois que je vivais à l'extérieur de chez nous, j'avais 18 ans, presque l'âge légal pour consommer de l'alcool et fréquenter les bars. Je buvais parce que les gens autour de moi buvaient. Mais si j'étais en compagnie de personnes qui

ne buvaient pas, je ne buvais pas. Je me laissais aller, je suivais le courant et les circonstances. On peut dire que les deux premières années, j'étais comme un alcoolique puisque je buvais chaque fin de semaine, un moment que j'attendais avec impatience.

En 1987, je savais que j'allais obtenir mon diplôme et j'ai suivi tous mes cours. Je n'avais pas encore reçu mon diplôme, mais j'allais bel et bien récolter un baccalauréat en chimie. Qu'est-ce que j'allais faire dorénavant? J'y avais beaucoup réfléchi mais rien ne me venait à l'esprit. J'ai fait une demande pour recevoir des prestations d'assurance-chômage dès le dernier jour de mes examens. Mais j'ai ensuite entendu parler d'un emploi d'été à l'université; il s'agissait de couper des étoiles de mer et des méduses, puis de les passer au mélangeur. Ça rapportait deux fois plus que l'assurance-chômage et ça me permettait également d'acquérir de l'expérience additionnelle en chimie. J'ai obtenu l'emploi. C'était très facile. Je regrette qu'il en ait été ainsi car j'ai obtenu beaucoup de choses trop facilement dans ma vie. J'ai sans doute eu d'autres mauvais moments à cette époque, mais...

Alors que pour ma soeur, ça a été infernal. Aux bureaux des prêts étudiants, on lui a demandé si elle allait recevoir une aide financière quelconque de Big Cove puisqu'elle venait de là. À Big Cove, on lui a dit : «Bien sûr, nous pouvons t'accorder des prêts. Va parler à telle personne des Affaires indiennes à Fredericton.» Le type du département des Affaires indiennes lui a posé quelques questions et, la regardant droit dans les yeux, lui a demandé : «Es-tu Indienne?» Elle a répondu : «Non, je ne suis pas Indienne.» «Dans ce cas, je ne peux rien faire pour toi», a-t-il répondu. Elle n'a pas pu aller à l'université cette année-là.

Je crois qu'à Big Cove, ils pensaient pouvoir faire passer son dossier parmi la paperasserie administrative. À Big Cove, elle n'était qu'un nom de plus sur un bout de papier qui rapporte des sous. Bon, d'accord. Mais à Fredericton, qu'est-ce qu'ils en savent? Si on donne le feu vert, ici, à Big Cove, qu'est-ce qu'ils en savent? Un peu plus et il m'arrivait la même chose, à moi aussi.

Franziska: Si je comprends bien ce que tu me racontes, c'est que si tu es un Blanc et que tu as grandi dans une réserve, tu te retrouves dans ce gouffre qui existe entre la bureaucratie et les cultures?

Forrest : Ouais, on peut dire ça, en ce qui a trait à la bureaucratie, à l'argent et à tout ce qui s'y rattache. C'était là un problème majeur. En fait, j'imagine que c'est Big Cove qui a payé la facture de nos études secondaires. Nous faisions partie de cette liste de personnes devant recevoir des

subventions. Plutôt que de provenir du gouvernement provincial, l'argent versé pour ma soeur et moi, ainsi que pour tous mes autres frères, provenait du gouvernement fédéral. Nous n'étions que des numéros de plus inscrits sur la liste fédérale, sans toutefois apparaître vraiment sur la liste des membres de la bande. Voilà la démarcation subtile à laquelle je faisais allusion. Une fois que vous avez 18 ans, on ne vous considère plus comme une personne à la charge de vos parents et vous perdez donc toute possibilité d'aide. Vous n'existez plus. Il n'y a plus de numéro qui correspond à votre nom. On vous donne un numéro d'assurance-sociale et vous devez travailler. Débrouillez-vous comme vous le pouvez, sans aucune aide.

Par la suite, après cet emploi d'été, j'ai à nouveau fait une demande pour recevoir des prestations d'assurance-chômage. C'est un mode de vie ici. Vous demandez à recevoir des prestations d'assurance-chômage, peu importe ce qui arrive. Je suis alors retourné vivre à Big Cove, chez mes parents, sans penser vraiment m'y installer pour de bon. J'étais allé là pour faire le point et penser à ce que j'allais faire de ma vie. Avoir 23 ans et attendre. Je recevais des prestations de l'assurance-chômage et je voulais en profiter pour relaxer. Je venais de terminer cinq années d'université. Je croyais mériter un repos.

En novembre, j'ai commencé à travailler à Fredericton, au Conseil de la recherche et de la productivité (RPC), sous la direction de Colleen Northcott, une femme que j'avais rencontrée environ un mois plus tôt. J'avais beaucoup de tuyaux, alors il m'était donc facile de trouver du boulot. Pour un jeune chimiste sortant à peine de l'université, c'était intéressant de commencer là. Nous avons fait beaucoup de recherche, presque entièrement consacrée au programme de larves de vers. J'ai fait beaucoup de travail de second plan. Nous avons aussi fait des travaux portant sur les bassins de goudron de Sidney, en Nouvelle-Écosse.

## *Marié et père de famille*

Nous nous sommes mariés au mois de juillet 88. J'ai dû aller voir le père de Bernadette (Willie-John Simon) et lui demander la main de sa fille. Nous ne pouvions nous marier sans son consentement. Il m'a répondu : «Bon, si c'est ce que vous souhaitez tous les deux, je ne m'y oppose pas.» Il m'aimait vraiment. Était-il d'accord ou pas que je marie sa fille, ça je ne le sais pas. Il n'a jamais manifesté verbalement son désaccord. Mais il m'aimait beaucoup car nous montions à cheval tous les deux, nous faisions des promenades et nous arrêtions prendre une bière. Nous parlions de tout et de rien. Il me parlait beaucoup des choses qu'il avait l'habitude de

faire. Je respecte cet homme. Il a été bon pour moi.

Bern avait déjà deux enfants lorsque nous nous sommes mariés : Starlit, quatre ans, et Daemus, cinq ans. Je suis leur beau-père.

J'ai continué à travailler pour le RPC jusqu'en octobre. J'ai donné ma démission car je ne pouvais supporter de vivre loin de ma famille et Bern ne voulait pas déménager à Fredericton. Je ne gagnais pas beaucoup d'argent au RPC, nous n'étions donc pas en mesure de défrayer les coûts du déménagement et de louer un appartement. Bern et moi avons alors décidé qu'il était mieux que je quitte mon emploi et qu'elle cherche du travail. Elle a alors fait de menus travaux ici et là : ceux-ci nous rapportaient plus que ce que mon salaire antérieur nous donnait. Elle possédait un diplôme en éducation et elle était professeur suppléant dans la réserve.

Nous avons donc vécu à Big Cove. S'il y a une chose que je me disais, lorsque je grandissais à Big Cove, c'est que jamais je n'habiterais Big Cove. Lorsque j'aurai 18 ans, me disais-je, j'irai à l'université et jamais je n'habiterai Big Cove. J'ai dit à Bern que ce n'était que temporaire parce que jamais je ne vivrais là. Au mois d'octobre dernier, nous avons aménagé dans cette maison; c'est une belle maison, si l'on tient compte du prix que nous l'avons payée. Elle a besoin de réparations mais ce sont des travaux qui peuvent se faire peu à peu. C'est d'ailleurs ce que je fais.

Franziska: En mariant Bern, son statut, ou le tien, a-t-il changé?

Forrest : Juste avant notre mariage, la loi a changé. Elle n'a pas perdu son statut. Si le mariage lui avait fait perdre son statut, je ne crois pas que nous nous serions mariés si vite.

Franziska: Maintenant que tu es marié à une femme micmaque, pourrais-tu vivre à Big Cove? Forrest: Je le pourrais, mais je ne serais toujours pas inscrit sur la liste de la bande. Elle ne pourrait pas recevoir de prestations d'aide sociale ou quoi que ce soit à cause de moi. Je n'en retirerais aucun avantage.

Franziska: As-tu trouvé d'autres emplois par la suite?

Forrest :Le dernier emploi que j'ai occupé était pour le département de foresterie de l'université. J'y ai travaillé pour le compte d'un professeur qui voulait déterminer les conditions et la formule chimique optimales pour faire pousser des arbres. Je réalisais là aussi un travail de second plan, en particulier beaucoup d'expériences. Nous prélèvions des échantillons sur des arbres en pleine croissance au printemps, et en détachions l'écorce, qu'il nous fallait gratter pour obtenir le cambium. Une fois l'échantillon trouvé, il fallait le congeler immédiatement pour tout garder à

l'état pur. Nous analysions le cambium pour découvrir exactement ce qu'il contenait et ce qui faisait croître l'arbre. À partir de quoi nous essayions d'optimaliser les substances chimiques qu'il contenait. Réussir à faire grandir un arbre plus vite, un arbre plus riche en bois, pour servir l'industrie du bois, c'était là le seul objectif de ce professeur. Et ce boulot, je l'ai aussi laissé tombé car Bern avait trouvé du travail ailleurs.

Sur le plan financier, tout ce qui m'importait c'était de travailler suffisamment pour avoir droit aux prestations d'assurance-chômage. L'argent ne cessait de rentrer et c'était ainsi plus facile économiquement.

Franziska: Et ta carrière? Tes rêves professionnels?

Forrest: Je crois qu'ils seront mis de côté un certain temps jusqu'à ce que Marcus soit plus âgé. Voyez-vous, lorsque nous nous sommes mariés, Bern et moi étions d'accord pour ne plus avoir d'enfants. Elle avait ses deux enfants et n'en voulait pas plus. Après un an environ, j'ai commencé à désirer avoir un enfant, un fils ou une fille dont j'allais être le vrai père. Nous avons alors fait un compromis. J'ai dit que j'allais rester à la maison et m'occuper de l'enfant. À ce moment-là, elle gagnait un bon salaire. Me voici donc à la maison avec Marcus.

J'espère pouvoir poursuivre ma carrière plus tard. Je ne sais si je devrai me réorienter vers une autre carrière parce que par ici, il n'y a pas beaucoup de possibilités d'embauche pour un chimiste ou un technicien en chimie.

Franziska: Je voulais savoir si c'était diffcile de se trouver du travail par ici. Cory me disait que son expérience lui laissait croire que c'était vraiment difficile pour un Micmac de trouver un boulot ici dans la réserve.

Forrest : La compagnie Irving, de Rexton, a embauché récemment; des autochtones ont aussi trouvé du travail dans une coopérative à Richibucto. Mais on ne va pas loin par ici si l'on ne parle pas français.

Franziska: Cela te pénalise aussi, n'est-ce pas?

Forrest: Oui, plus particulièrement à Richibucto. À Rexton, c'est différent. Mais là aussi les gens ont des préjugés défavorables. Les gens de la région ne veulent pas toujours être servis par des autochtones. C'est triste à dire mais c'est comme ça. Un commerce peut peut-être perdre des clients lorsque des Blancs refusent d'y entrer, mais il peut toutefois gagner un nombre supérieur de nouveaux clients, des habitants de Big Cove. Je crois que c'est ce qui est arrivé à la coopérative, parce qu'ils ont engagé trois ou quatre autochtones.

Franziska: Certains anciens de Big Cove doivent préférer être servis par l'un des leurs.

Forrest: En effet, ils peuvent leur parler et parler indien avec eux. Il y a des gens à Big Cove qui ne parlent pas anglais et qui ne parlent que micmac. Parfois, lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, ils sont incapables de le trouver et se sentiraient bien plus à l'aise s'ils pouvaient s'adresser à un autochtone pour lui expliquer ce qu'ils cherchent.

Franziska: Penses-tu qu'il serait plus facile pour toi de trouver un emploi dans ce secteur?

Forrest: Un travail dans le secteur de Rexton ou de Richibucto? Dans le secteur de Richibucto, j'aurais des problèmes car je ne parle pas français. Je viens de postuler pour un emploi comme inspecteur de santé publique. J'ai été convoqué à une entrevue et tout s'est bien passé. Par la suite, j'ai téléphoné et on m'a dit que je n'avais pas décroché l'emploi. Il est impossible d'obtenir un emploi au sein de la fonction publique si l'on n'est pas bilingue.

Pour ma part, j'accepterais volontiers un emploi dans un poste d'essence ou dans une épicerie si j'en avais besoin. Mais il arrive que l'on refuse d'embaucher quelqu'un qui est trop qualifié pour le type de travail qu'on offre. On cherche des gens qui voudront conserver leur emploi.

Un père à la maison

Franziska: Alors, quel genre de vie mènes-tu?

Forrest: En fait, je suis un homme au foyer. Je m'occupe de voir à ce que la maison soit propre et dans un ordre fonctionnel. Je m'occupe de Marcus. Je fais presque toute la cuisine et toutes les courses. Je veille aussi à l'éducation des enfants; je dois résoudre les problèmes lorsqu'ils se présentent.

Et de temps en temps, je vais chez ma mère. C'est à peu près tout. Je n'ai pas tellement d'amis chez qui aller faire un tour. Les mardis soirs, je joue aux quilles avec des amis. Je participe à certains événements, à des fêtes par exemple, lorsqu'il y en a, mais mes amis sont presque tous à Fredericton. Je me sens très isolé mais je me tiens occupé en faisant de petits travaux de menuiserie dans la maison.

Franziska: Dans trois ans Marcus ira à l'école. L'enverras-tu à la maternelle de Big Cove?

Forrest: S'il n'y a pas de maternelle dans le secteur de Rexton, car il n'en a jamais eu jusqu'à présent, je l'enverrai à Big Cove.

Franziska: Tu as vécu dans la réserve. Sachant que Marcus a l'air d'un «Blanc», qu'il a une mère

micmaque et que toute sa parenté est micmaque, quels sont tes plans pour lui?

Forrest: Je ne retournerai pas vivre dans la réserve. Alors je ne crois pas qu'il vivra dans la réserve non plus. Mais il y passera beaucoup de temps parce que toute sa parenté y vit. Nous n'allons pas l'exclure de la réserve. Il ira aux pow-wows et aux pique-niques de Big Cove. Ce sont de grands événements. Il ira probablement à l'église de Big Cove car Bern s'y rend encore. Il fera lui aussi partie de la communauté et il aura probablement beaucoup d'amis à Big Cove.

Je crois que, dans un premier temps, nous l'inscrirons probablement à l'école de Rexton, car nous vivons dans ce secteur. Il n'aura pas à faire la transition de Big Cove à l'école de Rexton. Même maintenant, beaucoup d'élèves de Big Cove étudient à Rexton; il aura des contacts avec des autochtones. Mais Bern veut absolument commencer, à la maison, à montrer des choses à nos enfants, selon leur propre rythme et en dehors du cadre du système scolaire.

Au fur et à mesure qu'il apprendra à parler et à faire des choses, nous lui enseignerons tout ce qu'il voudra apprendre. Nous lui parlons tous en micmac.

Franziska: Quelle langue parlez-vous à la maison?

Forrest: L'anglais, mais dans lequel on retrouve aussi un peu de micmac. Il me semble que nos deux anciens sont presque mal à l'aise de parler micmac et de l'entendre parler. J'imagine qu'ils sont aussi mal à l'aise car ils ne savent pas le parler. Ils n'ont pas l'air de vouloir l'apprendre non plus. Daemus, qui a vraiment l'air Indien avec sa peau foncé, semble gêné par son apparence. Je crois l'avoir entendu dire qu'il aurait souhaité ne pas être Indien, ce qui est terrible. Je ne sais pas où, de qui il a pris ça. Après tous les problèmes qu'ils ont eu avec les Blancs, on peut comprendre que des Indiens pensent de cette façon. Et même si vous essayez de pensez différemment, nous sommes dans les années 90 et la discrimination existe toujours même si elle ne devrait pas...

Ma femme n'a pas du tout honte d'être Indienne et moi non plus je n'en ai pas honte. Je suis un Blanc et cela ne veut pas dire que nous ne formions pas une famille. Nous avons tous le droit d'être ce que nous sommes. Et nous parlons indien. Je leur parle en indien et je m'attends à ce qu'on me réponde en indien. Même s'ils répondent généralement en anglais. Surtout lorsque leurs amis d'à côté, des non-autochtones, sont ici.

Je n'entends pas beaucoup parler de ce qui se passe à Big Cove, car, d'ordinaire, Bern amène les enfants à l'église à Big Cove, puis ils se retrouvent entre amis là-bas.

*Franziska :* Bernadette m'a parlé de l'importance de revenir à un mode de vie traditionnel. En quoi cela pourrait-il t'affecter, toi, et qu'en penses-tu?

Forrest: Nous essayons de renouer avec certaines des traditions d'antan. Nous avons commencé à faire des tables rondes familiales où Bernadette, Starlit, Daemus et moi prenons place et discutons ouvertement de ce qui nous dérange. Cela peut toucher à tout, en passant de la télé aux travaux ménagers jusqu'à l'argent de poche, enfin, tout ce dont ils veulent discuter ou dont Bernadette et moi voulons discuter. Puis, nous passons à une table ronde où nous abordons d'autres sujets ou idées; nous pouvons même nous raconter des histoires. Il y a deux ou trois mois que nous avons entrepris cette démarche. Ça fonctionne bien. Nous cherchons à mieux nous connaître en tant que famille. Mais nous ne sommes pas retournés aux traditions autochtones, comme le veut le mouvement traditionaliste, si c'est ce à quoi vous faisiez référence.

Mais même si elle voulait renouer avec les traditions autochtones, je ne m'y opposerais pas. Bien sûr, il reste à voir jusqu'à quel point j'y prendrais part, car il y a certaines croyances auxquelles je n'adhérerais pas. Nous en parlerions. Je serais plus disposé à suivre ces traditions que je ne l'aurai été au début de mon mariage. J'ai appris des choses.

Pour en revenir à ma carrière, j'aurai 30 ans l'année prochaine. Je ne crois pas que ma vie soit terminée. Peut-être resterai-je à la maison jusqu'à la fin de mes jours, mais j'espère que j'aurai accompli quelque chose durant cette période. Je sais que Bernadette veut se lancer en affaires. Elle voudrait que nous nous acquittions de toutes nos dettes et que nous économisions un peu, pour ensuite laisser son travail et ouvrir un commerce. C'est ce qui nous attire.

Elle a le sens des affaires et n'a pas peur de relever des défis. Je ne me vois pas à la tête de ma propre petite entreprise. Il ne s'agirait que de quelques obstacles pour m'y faire renoncer tandis qu'elle, elle essuierait les revers d'un coup de main. Moi je ne pourrais pas.

Franziska: À quel type de commerce s'intéresse-t-elle?

Forrest: Aux livres. Elle pense à un magasin de livres usagés. Elle voudrait mettre une annonce pour ramasser les livres usagés de tout le monde. Ensuite, elles les mettrait sur des rayons et les gens pourraient les acheter, vendre les leurs ou les échanger. Le but n'est pas de faire de l'argent. C'est pourquoi nous aimerions avoir une petite réserve financière avant de commencer. Ainsi, elle pourrait le faire pour son plaisir.

Elle adore lire. Pour ma part, je ne déteste pas la lecture, mais je ne suis pas capable de lire plus d'une heure. Je peux m'asseoir devant la télé et regarder trois parties de hockey de suite, 9 heures de télé. Tant que je me lève entre les périodes pour prendre une bière, des croustilles ou toute autre chose.

Franziska: Discutez-vous de politique, ou évitez-vous plutôt d'en parler?

Forrest: Bon, nous en parlons, mais sans accuser personne. Elle ne pointe personne du doigt; elle n'accuse pas les Blancs et ne me voit pas comme un ennemi. Et quant à moi, je ne cherche pas maille à partir avec elle, pas plus que je n'accuserais les autochtones, par exemple, de revendiquer tout ce territoire. Nous évitons de nous engager de façon émotive dans ces discussions. Nous nous acceptons l'un et l'autre pour ce que nous sommes. Mais quand j'y pense, il me semble que c'est tellement injuste. C'est une injustice, mais on ne doit pas revenir sans cesse sur le passé. Nous devons continuer à avancer.

Mais quelquefois, les membres de ma belle-famille entrent dans le vif du sujet puis, ils posent un regard sur Bern ou sur moi et essaient alors de se calmer. Une fois par exemple, ma belle-mère lisait un article dans le journal. Bern était assise devant elle. Je n'y étais pas. Elle lisait le journal quand elle s'est exclamée : «Mais merde! Comme je voudrais que ces Blancs s'en aillent et nous laissent en paix.» Puis, elle a regardé en direction de Bern et s'est excusée : «Bien sûr, pas Forrest.» Un simple article dans le journal peut susciter tant de colère. Je ne leur en veux pas d'éprouver cette colère. Et encore moins quand le gouvernement prend pour acquis que les Indiens reconnaîtront des choses qu'on veut les voir accepter. Si à Big Cove je sens la colère ou la tension monter, je l'évite car je ne pourrais rien apporter pour l'apaiser.

Je n'ai jamais senti jusqu'à ce jour que je faisais partie de la communauté. J'ai toujours senti que la communauté n'était pas juste envers nous, en tant que famille blanche vivant dans la réserve. Il y avait des préjugés défavorables à notre égard. Pour ma part, je ne veux pas avoir de préjugés défavorables à l'endroit de qui que ce soit. J'essaie d'éviter les altercations.

Franziska: Est-ce que ta relation avec ta femme s'en trouve affectée?

Forrest : Nous essayons de ne pas accorder trop d'importance aux tensions, nous en rions. Quelques fois Bern dira : «Eh, bien! Nous vivons hors réserve, je dois payer des taxes. Peut-être

devrions-nous divorcer et peut-être devrais-je retourner dans la réserve et alors, tu m'y suivras ou bien tu resteras ici et nous nous verrons de temps en temps quelque part en ville. Tu pourras venir vivre avec moi une semaine et moi je viendrai l'autre semaine vivre avec toi. Mais ma maison sera située dans la réserve et nous ne paierons pas de taxes.» Nous en rions, sachant bien que cela n'arrivera jamais. Mais nous ne nous faisons pas à l'idée que nous devons payer des taxes simplement parce que nous vivons hors réserve.

Franziska: Parlons de quelque chose de différent, de ce en quoi tu crois ou ne crois pas, parlons

de spiritualité.

Forrest: Je ne suis pas une personne très religieuse. Je pense que j'ai la foi, mais je ne sens pas l'obligation d'aller à l'église. Je peux avoir la foi et prier cinq minutes au pied du lit. Je peux m'asseoir à table et rendre grâce à Dieu si je le veux. Si Dieu est présent partout, il sait donc où je suis. Pour moi, c'est plus important de mener une bonne vie, d'agir le mieux possible, de ne blesser personne et d'espérer que personne ne vous fasse du mal. Simplement vivre sa vie comme il se doit.

Franziska: Et la spiritualité au cours des années où tu as vécu avec Mike?

Forrest: Cette question n'a jamais vraiment été soulevée. Il ne nous a jamais forcés à faire quoi que ce soit. Il y avait des règles et un couvre-feu à respecter. Aller à l'église le samedi soir? Aller à l'église le dimanche matin? Non. Rien de ça. La vie spirituelle ne se trouvait pas là.

Un jour, une cérémonie de tambours a eu lieu chez nous. Je n'y ai pas participé. C'était durant l'été. J'étais de retour de l'université. Je devais avoir 19 ans. Je crois que c'était le groupe de William Nevin. Ils sont venus à la maison et les tambours se sont déchaînés comme une tempête. Je suis resté dans le sous-sol, dans ma chambre à coucher. Je ne me suis pas donné la peine de monter. J'écoutais sans me sentir concerné.

Mike était là. On le considère comme un ancien, un homme très respecté, qu'on désigne en indien sous le nom de *ginap*. Nombreux sont ceux qui perçoivent Mike de cette façon, presque comme un sorcier. Les gens s'approchaient de lui et lui parlaient. Ils savaient qu'il était un artiste et grand nombre de gens aimaient voir ses peintures et les choses qu'il faisait.

Je sais que Bern et sa famille, ses frères Rubin et Benjamin, aimaient beaucoup être en sa compagnie; ils pouvaient passer plus de temps chez nous que chez eux. Leur père leur disait : «Mais que se passe-t-il donc chez Mike? Pourquoi sa maison est-elle si courue?» Parce qu'il prenait le temps d'être là, de leur raconter des histoires.

Pour ma part, j'avais une meilleure relation avec leur père, oncle Bill, parce qu'il était plus sérieux. L'argent était très important pour lui et pour moi aussi c'est important. Nous passions beaucoup de temps à parler de voitures, de prix, d'acheter telle ou telle chose. C'était plutôt un homme d'aujourd'hui qu'un homme d'antan. Tandis que Bern et Rubin passaient des heures avec Mike à parler de l'ancien temps.

Franziska: Je voulais te demander quels étaient les buts que tu t'étais fixés?

Forrest : Je crois que je n'en suis pas très fier, mais je suis très attiré par les choses matérielles. Présentement, mon but principal est de m'acheter une nouvelle voiture. Cela me rendrait très heureux sûrement pour deux ou trois années consécutives. Si je pouvais choisir la voiture que je voulais sans avoir à tenir compte du prix, ce serait encore mieux.

Je n'ai pas vraiment de grands objectifs. Seulement de vivre heureux, en santé et en sécurité. C'est très important pour moi d'avoir une certaine sécurité financière. L'insécurité me préoccupe et me rend nerveux. Dès que Bern parle de laisser son travail, je ressens des papillons dans l'estomac. D'où tirerons-nous nos revenus si elle quitte son emploi? Parce qu'elle touche un bon salaire. Quant à mes aspirations personnelles, tout ce que je veux, c'est retourner sur le marché du travail. Je ne veux pas changer de carrière. Je suis très heureux d'être chimiste, d'être technicien.

Franziska: Pourquoi est-ce important pour toi de travailler à l'extérieur?

Forrest: Comment vous expliquer... Je ne m'ennuie pas tant que ça mais je pense que je ressens le besoin d'être valorisé pour ce que je fais. À la fin de la journée, je m'interroge sur ce que j'ai accompli. Bon, j'ai surveillé un enfant, je m'en suis occupé. Je l'ai fait dormir, j'ai fait des travaux domestiques, j'ai fait ceci, cela... Mais il faut qu'il y ait autre chose que ça, ce n'est pas assez. J'ai besoin de sentir que je fais un bon travail. Je crois faire un bon travail, mais j'ai besoin de me sentir indispensable. Il m'arrive de penser qu'une gardienne pourrait s'occuper aussi bien que moi de mon enfant et que pendant ce temps, je pourrais consacrer ma journée à mon travail à l'extérieur de la maison.

## La prochaine génération

*Franziska*: En ce qui concerne la vie de Daemus à Big Cove, crois-tu qu'il doive faire fasse aux mêmes difficultés que tu as connues?

Forrest : Je crois que je suis la source de nombre de ses difficultés. Il se fait souvent malmener. Je crois que c'est pour cette raison qu'il veut aller à l'école de Rexton.

Franziska : Il ne va donc pas à l'école de Big Cove?

Forrest: Non, il va à l'école de Rexton et la raison principale, selon moi, c'est parce qu'il a un beau-père blanc, chose qu'il doit justifier à Big Cove. Les autres enfants lui demandent : «Hé, qui est ton père?» Et il répond que je suis son père, qu'il a un père blanc. «Il ne peut pas être ton père, il est blanc.» Voilà ce à quoi Deamus doit répondre.

*Franziska*: Donc, il doit vivre ce que tu as vécu, mais en sens inverse : un garçon micmac qui tente de se tailler une place dans une école de «Blancs».

Forrest: Je ne crois pas. Il ne semble éprouver aucune difficulté à se tailler une place dans cette école de Blancs. Je ne crois pas que le fait d'avoir un beau-père blanc lui cause des problèmes dans ses relations avec ses amis. Il fait partie d'une équipe de base-ball et il semble être apprécié de tous. Il ne semble pas trop souffrir des conséquences de sa situation familiale. Peut-être que oui. Il est possible qu'il ne me raconte pas tout ce qu'il vit. Peut-être a-t-il l'impression que, de toutes façons, quoiqu'il me dise, j'aurai une attitude passive face aux conflits qu'il vit. Une attitude d'ailleurs que j'ai héritée de Mike et de ma mère. Mais il arrive qu'il se plaigne et en parle plutôt avec sa mère. Elle est davantage une personne d'action.

Franziska: Et Starlit, va-t-elle aussi à l'école de Rexton?

Forrest: Non, elle va à Big Cove. Elle est allée à Rexton durant un mois. Bern leur avait donné un ultimatum; en les plaçant tous deux à l'école de Rexton, elle leur avait dit: «Fin septembre, si vous ne vous y plaisez pas, vous irez à Big Cove.» Une fois le mois de septembre passé, Starlit a dit qu'elle n'aimait pas l'école de Rexton et Daemus, pour sa part, a dit qu'il voulait y rester. Il ne s'en plaint pas vraiment. Seulement de temps en temps, lorsqu'il reçoit ses relevés de notes: à ce moment, il dit qu'il voudrait retourner à Big Cove.

## Conversations avec Cory Augustine

#### Introduction

Peter «Cory», 19 ans, est le petit-fils de Mike et d'Ada. Ils en ont pris la charge alors qu'il avait quatre mois. Sa mère naturelle est originaire de Big Cove et son père, qui vit dans le Maine, est le fils aîné d'Ada. La première fois que j'ai rencontré Cory, c'était un beau petit garçon de 10 ans au sourire resplendissant et au grand coeur. Depuis, il n'a pas beaucoup changé mais il est maintenant père d'une petite fille de trois ans, Samantha. Il a de plus grandes responsabilités, mais il est toujours aussi chaleureux et respectueux. Lorsque je lui ai demandé de participer à ce projet d'histoires de vie, Cory traversait justement une période difficile de sa vie. Il venait de se séparer de la mère de sa fille. De plus, il venait de laisser le hockey pour suivre des cours d'appoint dans le but d'être admis au sein de la Gendarmerie royale. Le hockey a été le seul véritable amour de Cory. Il a abandonné l'école pour s'adonner à ce sport et était un joueur étoile au sein de l'équipe de Big Cove. Lorsque sa fille est née, il faisait partie de la ligue majeure triple

A, mais il a laissé le hockey pour passer plus de temps avec sa famille. En mai 1993, lorsque nous avons commencé ces conversations, il attendait avec impatience le début d'un emploi d'été à la réserve de Buctouche : prendre le saumon au filet et le marquer. «J'apprendrai ce que j'aurais dû apprendre enfant : j'apprendrai à faire des filets. Ce sera une bonne expérience et l'on me paiera 400 dollars par semaine.»

Même si Cory est à la fois micmac et non autochtone de naissance, il se dit micmac. Son grand-père a été sa principale source d'inspiration tout au long de sa vie. Comme son grand-père l'avait fait avant lui, Mike racontait des histoires et des légendes micmaques à Cory pour que Cory puisse à son tour perpétuer la tradition.

Mais Cory est aux prises avec son propre monde. Au cours de ces conversations, il parle de sa grand-mère et de son grand-père, ainsi que du foyer que ceux-ci lui ont donné. Il parle des bons côtés de la vie à Big Cove : «Nous formons tous une grande famille» dit-il. Mais il parle aussi de la colère, de la violence, du racisme, ainsi du phénomène de la dépression dans les réserves, qu'il compare à la dépression vécue dans des communautés locales «blanches». Il fait partie du même groupe d'âge auquel appartient un grand nombre de ces jeunes qui ont choisi de vivre à Big Cove. Cory parle franchement des frustrations qu'implique grandir dans la réserve, des difficultés de la vie de famille et de cette tendance à retourner la frustration et la colère contre ceux qu'on aime ou contre soi-même plutôt que de chercher à comprendre et à résoudre les problèmes en famille.

Il parle du système scolaire de Big Cove qui ne l'a pas préparé à affronter le monde des Blancs, le monde extérieur à la réserve. Les systèmes de récompenses faciles en vigueur dans la réserve apportent un faux sentiment de réussite. Le hockey tel que pratiqué dans la réserve ne prépare pas les jeunes à la compétition dans ce sport telle qu'elle se vit hors réserve.

Cory est tout à fait conscient d'être issu d'une famille inter-raciale. Jusqu'à un certain point, il se sent à la fois loin de la communauté autochtone et loin de la communauté non autochtone. Dans la réserve, il se sent exclu parce qu'il ne parle pas micmac, bien que ce soit encore la langue première de ses amis et de ses proches. Hors réserve, s'il se cherche un emploi, il se sent victime de discrimination car il est «Indien».

Lorsque j'ai parlé à Cory de ce projet d'histoires de vie, il n'était pas sûr d'être en mesure de s'exprimer suffisamment bien, prenant pour modèle son grand-père, un conteur reconnu et sachant très bien que celui-ci, Mike, aurait souhaité voir Cory, suive ses traces. Cependant, une

fois le magnétophone en marche, Cory n'a eu aucun problème : il parlait et parlait sans que je n'aie à poser beaucoup de questions. Il avait des choses en tête qu'il voulait exprimer; je suis restée assise, à l'écouter. Nous avons tous deux apprêté les transcriptions de ces conversations.

## *Grandir à Big Cove*

Cory: Ce sont ma grand-mère et mon grand-père qui m'ont élevé, qui ont pris soin de moi. Et ils m'ont bien élevé. Ils m'ont enseigné le respect des choses, le respect des gens. J'avais environ quatre mois lorsque j'ai commencé à vivre avec eux. Depuis lors, j'ai habité avec ma vraie mère de temps à autre. J'allais chez ma mère les fins de semaine et grand-père venait me chercher quelques jours plus tard parce qu'il s'ennuyait de moi. Il ne voulait pas que je reste là longtemps. J'étais son petit garçon. Quiconque levait le petit doigt sur moi se retrouvait en mauvaise posture. C'était comme ça avec mon grand-père. Durant tout ce temps où j'ai grandi à ses côtés, il n'a jamais levé la main sur moi, jamais de toute ma vie.

Franziska: Et ton père? Il vit dans le Maine, n'est-ce pas?

Cory: Ouais. Mais je ne le vois pas souvent. Je n'aime pas aller là-bas. Il boit. Je vais le voir de temps en temps mais je ne pourrais vivre avec lui. En un rien de temps, la querelle éclaterait. Je suis son fils, il est mon père. Ça s'arrête là. C'est la relation que nous avons depuis toujours.

Franziska: Raconte-moi ce que signifie grandir à Big Cove?

Cory: J'ai eu à me battre plus souvent qu'autrement. Chaque jour, je me battais. Parce que le petit voisin d'à côté, en compagnie d'un autre, disait: «Allons tabasser Cory». J'ai dû apprendre à me battre, à me protéger, à me surveiller lorsque je sortais de la maison. Chaque jour, j'étais pris dans une bagarre.

J'avais un ami qui vivait à côté de chez moi. Nous jouions beaucoup au hockey et aux cartes et nous faisions de la bicyclette ensemble. Ici, tous les enfants se connaissent. Les adultes connaissent aussi tous les enfants et savent qui sont vos parents. Chacun est au courant de la vie de tout le monde. Ce n'est donc pas comme dans une grande ville où vous devez rester dans votre cour. Ici, les enfants peuvent traîner un peu partout en toute liberté. Nous avions l'habitude, entre amis, de nous promener d'une maison à l'autre et si j'entrais chez des amis qui étaient en train de manger, je mangeais aussi. Mes amis venaient eux aussi à la maison et mangeaient avec nous. C'est très typique de Big Cove.

Franziska: Le fait que ton père ne soit pas autochtone a t-il changé quelque chose dans ta vie,

Cory: Dans un sens, oui et dans un autre, non. Personne ne connaît réellement mon passé, ici. Mais lorsque les gens me parlent, et je parle un bon anglais car mes grands-parents parlaient anglais tout le temps, ils le font en anglais, pas en micmac. J'aimerais beaucoup apprendre ma langue maternelle mais ils ne me parlent pas micmac. Le prix à payer pour cette langue seconde, l'anglais, est élevé. Parfois, les anciens me parlent en micmac et j'essaie de répondre mais je ne comprends pas toujours bien ce qu'ils me disent. Pour la plupart des gens ici, ce qui sort spontanément, c'est le micmac. Mais de plus en plus, ils parlent l'anglais.

Quand j'étais petit à Big Cove, les enfants de mon âge ne voulaient rien savoir de moi. Je passais donc la majeure partie de mon temps avec des plus vieux; ma présence ne leur importait guère. Je les faisais beaucoup rire. Même encore aujourd'hui, je blague beaucoup, je fais le pitre, un peu bêtement, pour les faire rire et gagner leur amitié.

Mais j'ai quand même eu du plaisir, petit, à Big Cove. C'est très difficile à expliquer car il faut le vivre pour comprendre. Il faut suivre le courant. J'ai eu aussi de bons moments, beaucoup de rires, des cascades de rires.

Je n'étais pas très riche et cela a été un gros problème. On m'appelait Cory le Chat car nous avions des tas de chats; une fois, nous en avons eu jusqu'à 25. Les filles ne m'aimaient pas car je ne portais pas de vêtements à la mode. Lorsqu'ils ont tous eu une moto, je n'en ai pas eu. Lorsqu'ils ont tous eu une nouvelle bicyclette, je gardais encore ma vieille. Mais mon grand-père m'a enseigné à en prendre soin. Et à économiser. Mais mes grands-parents m'ont beaucoup donné quand j'étais petit. Ils m'ont aimé, ils m'ont nourri et ils m'ont logé.

Franziska: Quels étaient les bons côtés de grandir dans cette communauté?

Cory: Lorsque vous vous réveilliez le matin, vous rencontriez toujours des gens que vous connaissiez. C'est bon de marcher dans la rue et de saluer des gens que vous connaissez. Ça rend heureux. Les gens sont très hospitaliers; vous entrez chez eux, vous y mangez, vous y restez si vous en avez envie. Les portes sont grandes ouvertes, on vous reçoit à bras ouverts car nous formons tous une grande famille. Une famille vous met à la porte, une autre vous recueillera.

Mais les meilleurs moments sont ceux passés à la plage avec mes grand-parents. Nous y allions parfois pour des périodes de deux ou trois mois. C'était vraiment les meilleurs moments car je n'aimais pas Big Cove, puisque je me faisais toujours tabasser. À la plage, je courais tous les jours; c'est pourquoi je suis devenu bon coureur. C'était l'endroit idéal pour mettre à l'épreuve

les souliers de course que vous achetiez en ville.

Il ne pouvait y avoir pour moi d'endroit plus sécuritaire. J'allais dormir et je savais que j'étais en sécurité parce que grand-père était là. À mon réveil, grand-père était là et s'il n'y était pas, je savais, en voyant le feu allumé, qu'il s'était déjà levé et qu'il allait bientôt être de retour de sa marche sur la plage. Il se réveillait toujours avant le lever du soleil. Parfois, j'allais sur la plage le voir marcher. Il marchait toujours sur la plage. Parfois, on pouvait le voir transporter une énorme bûche sur ses épaules. La nuit venue, assis près du feu, il nous racontait de belles histoires.

Grand-père était toujours là pour moi. Lorsque quelque chose se brisait, grand-père le réparait. Juste pour me faire plaisir. Il aimait toujours faire rire. Mon grand-père ne m'a jamais gêné. Peut-être ne s'habillait t-il pas comme les autres grands-pères de Big Cove mais mon grand-père n'était pas non plus comme les autres grands-pères.

Je me rappelle une fois lorsque je jouais au hockey, je venais tout juste de terminer une partie. Il y a de ça trois ans. Grand-père avait beaucoup bu. J'étais assis en train de me déshabiller. Eh bien, grand-père s'est glissé dans le vestiaire à mes côtés. Sans rien dire. Il s'est assis et a bu une bière tandis que je continuais à me déshabiller tout en lui parlant. Grand-père peut être difficile à comprendre parfois à cause de ce qui est arrivé à sa langue il y a longtemps. Il a commencé à faire rire les gars qui s'amusaient beaucoup en sa compagnie. Puis nous avons dû partir pour retourner à la maison. Nous avions quand même passé un bon moment. Il rendait aussi la vie plus facile à mes amis, d'une certaine façon. Lorsque j'ai rencontré Paulaviii la première fois, je ne lui ai parlé que de mon grand-père. S'il fallait que je le perde... Un jour, il m'a dit qu'un bon matin j'allais me réveiller et le trouver endormi mais, qu'en fait, il ne serait pas endormi mais bien mort. Je ne pourrais rester là sans broncher car je crains la mort, voyez-vous. Ce sera difficile pour moi car je ne saurai que faire. J'y ai pensé toute une nuit et je ne pouvais cesser de pleurer. Je sais que grand-père s'accroche à la vie. Si je le perds, ce sera l'être le plus précieux que j'aurai perdu de toute ma vie.

De temps en temps, tandis que je suis occupé avec mes amis, il m'arrive d'entendre une voix qui m'appelle : «Cory». Je regarde autour de moi, mais personne n'a prononcé mon nom. La même chose se produit, parfois, lorsque je suis seul. J'entends : «Cory». J'ai toujours interprété ça comme un signal m'indiquant que je devais rentrer à la maison. Depuis un certain temps, j'ai cessé de l'entendre, comme si le signe ne cherchait plus à me rejoindre. Mais durant mon

enfance, j'avais l'habitude d'entendre cette faible voix qui me disait «Cory». Il m'arrivait aussi de penser à quelque chose et je sentais alors que cette présence savait à quoi je pensais. Et lorsque je sens que quelque chose ne va pas, je retourne toujours à la maison. C'est ainsi que ça se passe.

Les gens m'appelaient toujours petit *Ginap*<sup>ix</sup>, car je savais quand ma mère était dans les environs. Personne ne m'appelait ni ne me disait qu'elle était là et pourtant, je savais toujours qu'elle venait d'arriver chez mes autres grands-parents. Alors, je me mettais n'importe quoi sur le dos et je sortais. Je disais que je voulais voir ma mère. Car je l'aimais vraiment. Je savais qu'elle était déjà là et je n'avais que deux ans.

Franziska: Nous avons parlé de ton grand-père. Et ta grand-mère? Quelle était ta relation avec elle?

Cory: Ma grand-mère était, en quelque sorte, celle qui imposait la discipline et les règles de la maison. C'était grand-mère qui devait, par exemple, me rappeler à l'ordre, avec une bonne fessée. Je m'en rappelle. Mais si j'avais un problème grave, je pouvais compter sur ma grand-mère. Et même aujourd'hui, si j'ai un problème d'argent ou tout autre problème, si j'ai besoin d'une gardienne, n'importe quoi, c'est vers ma grand-mère que je me tourne. Car grand-père était plutôt du genre à se tenir loin de tout ça. En fait, il était toujours là quand il le fallait, mais toujours à l'écart. Comme quelqu'un qui porte sur vous un regard protecteur.

Mon grand-père m'a appris la sagesse et ma grand-mère, pour sa part, m'a appris le respect, parce qu'elle était comme ça. Elle m'a enseigné certaines choses et mon grand-père, d'autres choses. Ils avaient chacun leur propre façon de m'élever.

Lorsque je pleurais ou que quelque chose m'arrivait, j'allais voir grand-maman parce qu'elle était plus affectueuse, totalement différente. Ma grand-mère a eu une grande influence sur la façon dont j'ai grandi. Lorsque je me battais, c'était elle qui venait me sortir du pétrin et me ramener à la maison. Mais mon grand-père devait sévir lorsqu'elle ne le faisait pas. Dès que mon grand-père mettait le pied dans la maison et élevait la voix, il n'y avait plus rien à faire, une autorité s'imposait.

*Franziska*: Des membres de ta famille, comme tes grands-parents, ont-ils tenté d'orienter ton avenir dans une voie particulière?

Cory : Non, ils m'ont toujours laissé faire ce que je voulais, toute ma vie. C'est pourquoi souvent je manque de volonté. Je n'ai pas de volonté pour arrêter de fumer ou pour terminer mes études. J'ai besoin que quelqu'un m'encourage.

Franziska: Tu dis que tu n'as pas de volonté. Y a-t-il une façon dont ils auraient pu t'aider à en avoir?

Cory: Pas vraiment. Probablement par la confiance qu'on témoigne envers quelqu'un. Ils m'ont permis d'avoir confiance en moi. J'aurais toutefois aimé que ma mère et mon père viennent me voir jouer au hockey, mais c'était mes grands-parents qui venaient. Si j'avais pu avoir mes parents auprès de moi, leur présence aurait fait toute une différence. Je suis content d'avoir pu compter sur mes grands-parents, mais j'aurais été encore mieux avec mes parents, parce que mon ami, lui, peut compter sur ses parents.

Franziska: Raconte-moi certaines des difficultés que tu as rencontrées lorsque tu étais plus jeune. Cory: Certaines choses me faisaient pleurer à l'occasion. Ma mère buvait énormément. Parfois elle partait pendant une semaine et ne revenait pas à la maison. Ça me donnait l'impression de ne pas compter pas beaucoup pour elle. C'est la raison pour laquelle je ne suis pas proche de ma mère. Je ne lui parle pas de mes problèmes.

*Franziska* : As-tu tout de même passé de bons moments avec ta mère?

Cory: Elle me laissait libre de faire ce que je voulais et de grandir comme je l'entendais. Elle ne me reprochait jamais que mes vêtements soient sales ou que mes souliers soient délacés. Elle ne m'embêtait jamais et je l'appréciais. Et puis c'était un endroit agréable où habiter. Il y avait une forêt et des arbres dans lesquels je pouvais grimper. Pendant l'hiver nous allions faire du ski et glisser sur la neige. J'aimais vivre à cet endroit mais Big Cove me manquait car tout mes amis y habitaient. Il fut un temps où je me souciais peu de Big Cove. Je préférais habiter chez ma mère avec mes frères et mes cousins. Je me suis rapproché des membres de la famille de ma mère une fois installé chez elle.

Franziska: Il semble qu'il y ait beaucoup de talents musicaux dans ta famille. Pour ta part, que crois-tu être ton plus grand talent?

Cory: Je suis le joueur de hockey qui se distingue le plus dans ma famille. Il m'arrive de chanter à l'occasion mais je ne sais pas si je chante bien. Parfois, quand je suis seul, je prends l'appareil *karioke* de ma fille, j'allume la radio et je chante. J'aime chanter. Ma mère chante très bien, elle est une des meilleures chanteuses à Big Cove. J'ai essayé d'apprendre à jouer de la guitare parce que ça me fascine de voir quelqu'un créer de la musique avec ses doigts. J'aime-rais pouvoir en jouer un jour, mais je n'ai pas la volonté de m'y mettre. Je ne l'ai pas.

Franziska: Lorsque tu étais un peu plus vieux, que trouvais-tu à faire à Big Cove?

Cory: Les jeunes d'aujourd'hui ont un centre d'accueil à leur disposition, mais ils ne peuvent pas y entrer s'ils ont consommé de la drogue ou s'ils veulent y boire de l'alcool. Ils peuvent y jouer au billard, aux jeux électroniques et quoi encore. Ils peuvent pratiquer certains sports dans la réserve, comme par exemple le base-ball et le hockey. Ils peuvent aussi faire des randonnées à bicyclette car ce n'est pas l'espace qui manque. Admettons que j'aie invité un nouvel ami venant d'une autre réserve : je peux l'amener voir le paysage, lui montrer où habite telle personne, lui faire voir des endroits où certaines choses sont arrivées. Il y a beaucoup d'histoires savoureuses qui circulent à Big Cove. En général, ce sont des histoires effrayantes. Les jeunes aiment raconter ce genre d'histoires.

Il y a longtemps, il y avait une salle de danse où se tenaient des soirées dansantes. À un certain moment pendant la soirée, les gens ont entendu un loup hurler. Je crois que ce loup ou ce chien n'avait pas de tête. Ce genre d'histoire fait peur. À un autre moment , une soirée dansante avait été organisée pour l'église parce que, si je me souviens bien, elle avait brûlé. Un homme blanc, portant un habit d'un blanc immaculé, est entré. Il rôdait autour des filles et les invitait à danser. Le curé leur a dit : «Ne dansez pas avec lui, ne vous en approchez pas; c'est un démon». Une fois la soirée terminée, l'homme en blanc a annoncé d'une voix puissante : «Vous êtes chanceuses de ne pas avoir dansé avec moi» puis il est passé à travers le plancher. Ce genre d'histoire vous donne des frissons.

Je me souviens d'une autre histoire qui est arrivée il y a très longtemps. Le père d'un de mes amis, qui était alors un jeune insolent qui abîmait et cassait tout, marchait dans la réserve quand tout à coup, il a aperçu quelque chose de rouge qui passait comme un éclair à sa droite. Il s'est retourné et a vu un démon. Son corps était mi-humain, mi-cheval. Il avait des sabots, des cornes et une queue. Il s'est fait poursuivre par le démon jusqu'à sa maison, ce qui représente une distance d'environ trois quarts de mille. Il n'a jamais couru aussi vite de sa vie. Parfois, en marchant dans cette rue, je repense à cette histoire. Ça m'effraie encore et ça me donne des frissons.

Franziska: À quel type de pression un jeune vivant dans la réserve est-il soumis?

Cory: J'ai commencé à boire à l'âge de 13 ans, influencé par mes camarades. Ici, j'avais des amis qui buvaient, d'autres qui fumaient. Ils me harcelaient constamment et me traitaient de froussard. Ils essayaient toujours de m'influencer. Alors j'ai commencé à boire à l'âge de 13 ans. Au début, c'était de façon occasionnelle; une fois par mois seulement. Puis je me suis mis à boire toutes les

fins de semaine : le vendredi soir, le samedi soir et le dimanche. Pendant l'été, j'ai commencé à boire considérablement et à consommer de la drogue. Tout ce dont tu as besoin, tu peux le trouver dans la réserve, que ce soit de l'alcool ou de la drogue. Ton frère ou ton ami peuvent t'en procurer.

Franziska: Où trouvais-tu l'argent?

Cory: Trouver l'argent n'était pas un problème. Je traînais avec des gars qui avaient toujours de l'argent et nous nous soûlions. J'ai remarqué une chose propre à mes amis de la réserve : quand un climat de fraternité s'est installé entre eux, l'argent ne compte plus. Un jour, ce que tu as donné te seras rendu. L'argent n'est pas important.

Franziska: Tu sais que nous n'avons pas encore abordé le sujet de l'école. Comment était-ce? Cory: Je suis allé à l'école à Big Cove jusqu'en troisième année. J'ai appris qu'il fallait se battre et j'ai commencé à gagner. Les autres s'en sont aperçus et m'ont laissé tranquille. J'étais calme. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'étais pas très populaire.

À partir de la troisième année, j'étudiais dans une école de Blancs à Rexton. Je détestais cela. Je n'étais pas fait pour l'école. Je n'aimais pas qu'on me dise quoi faire. Je suis comme ça. En plus, ils s'acharnaient sur moi. À cause du racisme, c'était encore plus dur d'être Indien et d'aller à l'école à l'extérieur de la réserve. Pour une même faute, ils réprimandaient un autochtone plus qu'un Blanc ou alors ils le punissaient plus sévèrement. Ce n'était pas juste et nous, les enfants autochtones, finissions par nous en rendre compte. Alors nous nous battions avec les Blancs. Finalement, c'était bien mieux à Big Cove.

À Big Cove, les professeurs n'étaient pas sévères. Ils ne nous assommaient pas avec des phrases du genre : «Allons les enfants, il faut s'atteler à la tâche car vous entrerez bientôt dans le monde de l'homme blanc» . C'est pourquoi plusieurs jeunes qui étudient à l'école secondaire Bonar Law à Rexton, une école de Blancs, éprouvent des difficultés et abandonnent bien souvent l'école. Je crois qu'ici, le système scolaire nous forme différemment. C'est beaucoup plus facile de réussir ici. On accorde plus d'importance à l'expression orale qu'à l'écrit et à l'étude des notes de cours. Beaucoup de jeunes n'aimaient pas apporter des devoirs à la maison. Personnellement, ça m'exaspérait. À Big Cove, je réussissais tous mes cours avec une moyenne de 80 %.

Franziska: Quand as-tu abandonné l'école?

Cory : J'ai abandonné au cours de ma huitième année à Big Cove. Je suis allé à l'école à Rexton jusqu'en sixième année puis à Bonar Law pour ma septième année. Après la construction d'une

école primaire plus spacieuse à Big Cove, ils ont voulu que je retourne étudier dans ma communauté pour ma huitième année. Je n'avais pas vraiment envie d'y retourner. Ça me rendait nerveux. Il fallait que je me réhabitue à ma culture car je commençais à m'intégrer à la culture blanche. Retourner à la culture autochtone est quelque chose de complètement différent. Il est beaucoup plus facile pour les autochtones de fonctionner dans une école autochtone. Les professeurs sont plus indulgents. À Big Cove, par exemple, ils te récompensaient d'une certaine façon. Ils te donnaient un dollar chaque jour si tu te conduisais bien. C'était de l'argent sans valeur réelle, une monnaie symbolique. En un an, tu pouvais gagner assez d'argent pour t'acheter un baladeur. Il y avait un petit magasin où, pour quatre dollars, tu pouvais t'acheter un sac de croustilles. Sans avertissement, ils ont cessé ce système. J'ignore pourquoi puisque de nombreuses personnes l'appréciaient.

Au début, je gagnais beaucoup d'argent mais après un certain temps, je me suis désintéressé. J'allais à l'école le matin avec mon bâton de hockey, mes gants, mes patins et ma rondelle dans mon sac de sport. Pendant l'heure du dîner, je sortais et allais jouer au hockey pendant trois ou quatre heures. Je faisais cela tout les jours. Mes études en ont souffert mais j'avais beaucoup de plaisir à patiner. J'ai abandonné l'école au début de la saison de hockey. Tout ce qui me motivait, c'était le hockey.

Le hockey est très populaire dans la réserve. Si tu es bon joueur de hockey, tu es reconnu. J'aime jouer au hockey. Je n'étais pas bon joueur lorsque j'ai débuté mais je me suis amélioré et aujourd'hui, je suis un meilleur joueur. Les gens ont commencé à me reconnaître : "Regarde! C'est Cory!"

Franziska: Ton équipe était plutôt forte, n'est-ce pas? J'ai souvent lu des choses sur vous dans le Micmac News.

Cory: Oui, bien sûr; ça c'était quand je jouais dans la ligue de hockey autochtone. Le hockey autochtone est probablement le plus facile qui soit. Pour jouer dans une ligue indienne, tu dois faire partie d'une bande. Il existe d'ailleurs un important tournoi. Un tas de gens viennent de différentes réserves pour y participer. C'est amusant mais si tu veux faire une carrière de joueur de hockey, laisse-moi te dire que la pire chose à faire est de commencer à jouer dans une ligue indienne.

Tu es jeune, tu joues pour l'équipe qui représente ta réserve et les gens te voient jouer. Ils te remarquent : «Hé! Tu es un bon joueur de hockey». Tu es reconnu. Tu joues de bonnes

parties. Il y aussi les trophées; c'est une chose qui incite grand nombre d'autochtones à revenir jouer dans une ligue indienne car on peut récolter beaucoup de trophées sans trop d'efforts.

Par contre, si tu joues à l'extérieur de la réserve, tu dois jouer une saison complète sans pour autant être certain de récolter un trophée à la fin de la saison. Que tu sois l'un des meilleurs joueurs de la ligue n'y change rien; ça ne compte pas. C'est pourquoi plusieurs joueurs reviennnent jouer ici. Ils veulent ce trophée. J'ai déjà dit à un jeune joueur : «Ne reviens pas jouer ici. Si tu reviens jouer dans une ligue indienne, tu ne pourras jamais plus en sortir. Même si ça te rend populaire auprès des gens de ta réserve.»

J'ai commencé à jouer dans une ligue de hockey indienne à l'âge de 12 ans. J'ai donc commencé au niveau pee-wee; c'est un peu tard. Après cette saison-là, je n'ai pas joué. Je me suis contenté d'améliorer mon coup de patin en pratiquant avec les gars plus vieux. Lors de ma dernière saison, dans la catégorie Bantam, je suis allé jouer dans le Maine. Ensuite, je me suis taillé un poste dans la ligue majeure AAA mais j'ai eu un différend avec l'entraîneur. Je me souviens d'une fois où il m'avait bousculé parce que je n'avais pas bien exécuté un jeu. Il s'était fâché et m'avait dit : «Fais-le de la bonne façon». Cette fois-là, j'ai failli abandonner.

Je n'aime pas me battre. Je ne m'étais jamais battu sur une patinoire auparavant. Mais il m'arrive de m'emporter et quand ça sort, ça sort. C'est ça mon problème. Parfois, j'ai vraiment peur de moi-même car je ressens tellement de haine et de colère. Il y a tellement de pulsions destructrices en moi, c'est incroyable.

Franziska: As-tu idée d'où peut venir cette haine, cette colère et ces pulsions destructrices?

Cory: Non; lorsqu'il s'agit de ma vie privée, je suis discret. Lorsqu'on creuse un peu plus, lorsqu'on en arrive à parler de ce qui me tracasse, je fais comme s'il n'y avait pas de problèmes.

Dès qu'on commence à vouloir connaître mes sentiments, je me tais. Je les refoule à l'intérieur. Si ma copine fais quelque chose qui me déplaît, je refoule mes émotions encore plus profondément. Un jour, je vais tout simplement éclater. Je vais devenir fou. Et ça, ça me fait peur. Il y a tellement de colère et de pulsions destructrices ici.

Enfant, j'allais souvent rendre visite à des amis; j'avais alors l'occasion de voir ce qui se passait chez eux. Plus souvent qu'autrement, les deux parents étaient ivres. Ça hurlait, ça criait. Les enfants n'étaient pas nourris; ils devaient préparer eux-mêmes leurs repas; d'ailleurs, ils faisaient beaucoup de choses par eux-mêmes. Ils ne demandaient jamais rien à leur parents car ceux-çi les battaient sans pitié. Alors, ces enfants se défoulaient en détruisant des choses. Ils ne

pouvaient pas posséder de belles choses. Dès qu'ils en avaient, ils les brisaient. À l'école, ils brisaient tout.

Quand ces enfants jouent au hockey, ils sentent le besoin de faire mal à quelqu'un. C'est pour cette raison que nombreux sont ceux qui n'aiment pas jouer au hockey avec les autochtones. De nombreux jeunes d'ici, des enfants âgés de 6 ou 7 ans qui me connaissent en tant que joueur de hockey, me disent : «Je veux jouer au hockey comme toi mais en plus, je veux me battre.» Je leur réponds alors : «Pourquoi se battre? Que préfèrerais-tu : être reconnu en tant que gars qui joue au hockey ou en tant que gars qui se bat?»

On me considère un joueur qui joue dur. C'est comme ça qu'on me voit. Mais je ne donne pas de coups vicieux. Malgré tout, je suis capable de m'asseoir sur la glace, mon équipement sur le dos, pour discuter avec les enfants. Ça les aide à se sentir plus à l'aise.

Dernièrement, j'ai vu beaucoup de gens, notamment des amis personnels, tout abandonner derrière eux. Ils n'ont pas seulement quitté Big Cove, ils ont quitté la région, point final.

Franziska: Selon toi, pourquoi veulent-ils partir?

Cory: Parce que lorsque tu vas en ville, les gens te regardent d'une drôle de façon parce que tu es Indien. Tu entres dans un magasin et à tout coup, les gens ne te quittent pas des yeux parce qu'ils croient que tu vas voler quelque chose. Ce sont ceux qui ne volent pas qui sont le plus affectés par cette attitude parce que ce sont eux qui la remarquent. Les autres, ceux qui volent, remarquent aussi cette attitude mais ça ne les affecte pas puisqu'ils volent de tout façon.

Je me souviens d'une aventure survenue lorsque j'avais 13 ou 14 ans. J'accompagnais un ami qui, pour sa part, devait être âgé de 14 ou 15 ans. Nous étions au Shopper's Drug Mart, une coopérative située à Richibucto. Mon ami avait besoin de liquide pour lentilles cornéennes et il avait un peu d'argent sur lui. Nous étions donc à l'intérieur du magasin et nous cherchions le produit. Quand nous l'avons enfin trouvé, mon ami a dit : «Finalement, je vais attendre que ma mère l'achète pour moi.» Il a donc remis le produit à sa place et nous sommes sortis du magasin. Nous avons fait quelques pas dans la rue mais bien vite, la dame du magasin arrivait à notre hauteur. Elle avait couru pour nous rattraper et elle criait : «Arrêtez!» Les gens ont alors commencé à nous examiner de la tête aux pieds. La femme du magasin est disparue après s'être rendu compte que nous n'avions pas le produit en notre possession. J'étais jeune mais on m'a dit que nous aurions pu porter plainte contre elle parce qu'elle avait envahi notre vie privée et qu'elle

nous avait causé des ennuis. Elle nous avait fait passer pour des voyous devant des gens.

C'est du racisme; j'ai vécu ça toute ma vie. Si tu vas jouer au hockey dans la région, tu entends des choses comme : «Incendiaire de wagons! Tu n'es qu'un Indien, un bon à rien! Retourne dans ta réserve!» C'est ce à quoi je devais faire face lorsque je jouais au hockey. Bien sûr, ça provient souvent de jeunes enfants mais tu entends aussi leurs parents tenir les mêmes propos.

C'est dur pour les jeunes autochtones. C'est pour ça qu'ils ne reviennent pas. Ils ne veulent pas vivre avec ça. Lorsque tu es sur la patinoire, tu patines, tu joues dur, tu cherches à satisfaire tes entraîneurs. Tu patines et c'est merveilleux. Et tout à coup, tu entends dans ton dos des choses comme : «Fiche le camp d'ici, maudit Indien!»

Franziska: Comment parvenais-tu à vivre avec ça, Cory?

Cory: Par exemple, si des spectateurs m'insultaient, je remarquais quel joueur ils préféraient et encourageaient tout au long de la partie. Alors, je frappais solidement ce joueur et après, on ne le voyait plus de la partie. Ça les enrageait encore plus que si j'avais grimpé dans les estrades pour leur balancer mon bâton sous le nez ou leur crier de se taire. Je me vengeais donc d'une autre façon.

L'année dernière, un gars a eu une commotion cérébrale après que je l'eût cloué durement au centre de la patinoire et il a dû passer la nuit à l'hôpital. Ils en parlent encore cette année, un an plus tard. Mais nous sommes de bons amis, lui et moi; nous nous rendons visite.

Je n'ai jamais voulu qu'on me considère comme un bagarreur. Mais à Big Cove, je devais toujours me battre. Si les autres gars sentent que tu es une menace pour eux, ils veulent se battre avec toi. Ça peut être parce que tu t'approches de leur copine ou parce que tu es un bon joueur de hockey. Ils se sentent menacés par toi si tu es plus populaire qu'eux auprès des gens. Ce n'est qu'en te battant qu'ils peuvent arriver à se sentir mieux. C'est toujours comme ça. Si tu fais ton chemin et que tu avances dans la vie, ils cherchent à te faire du mal et à t'arrêter parce qu'ils se sentent menacés par toi; ils ne se sentent pas menacés physiquement mais ça ne fait pas de différence : ils se sentent menacés. Je l'ai souvent remarqué.

*Franziska :* Ainsi, tu déverses habituellement ta colère sur des gens qui ont à peu près le même âge que toi. Mais j'essaie toujours de comprendre pourquoi les jeunes sont aussi haineux et se sentent aussi frustrés.

Cory : Je ne sais pas. Parce que j'accumule les frustrations et à un certain moment j'explose et

tout le reste suit. Telle chose arrive et tel gars dit quelque chose qui me déplaît. Je fais alors semblant de rire. Mais dans le fond, ce gars-là vient de me faire mal; il vient de me dire quelque chose qui me déplaît. Alors j'avale, je refoule tout ça.

Un gars peut craindre son père, c'est pourquoi il ne parle pas à cet autre jeune. Un autre ne veut rien dire à cet autre jeune à cause de ça, précisément. Mais ce gars, il n'en a rien à foutre. Il dirigera donc une grande partie de son énergie contre vous.

C'est pourquoi les jeunes d'aujourd'hui, ici à Big Cove, s'enlèvent la vie. Ils ont l'impression que tout ce qui est dirigé vers eux est négatif. Alors ils deviennent tendus et frustrés et ils disent «Au diable cette merde, je vais en finir avec ma vie.» Mais je connais beaucoup de gens qui se contentent d'avaler et qui refoulent cette frustration. C'est ce que faisait mon ami qui n'est plus de ce monde. Il avalait tout, il gardait tout à l'intérieur. Il avait accumulé tellement de douleur et de haine à l'intérieur de lui, c'est incroyable. Puis un jour, il a dit : «J'en ai assez» et il est mort. Parfois lorsque je joue au hockey contre l'équipe pour laquelle il jouait, ça me fait vraiment quelque chose parce que je réalise qu'il n'est plus là.

C'est comme ça. Fatigué de ne pas travailler, de dépendre de l'assistance publique, d'être obligé de quêter pour la prochaine cigarette, de voler parce qu'ils manquent de tout. Ils désirent des choses mais ils ne peuvent pas les obtenir parce qu'ils n'ont pas d'argent. Tu n'as pas d'emploi, tu ne travailles pas parce que, peut-être, tu ne possèdes pas, comme ton ami, une voiture ou une motocyclette. Tu n'en as pas et ça, ça te dérange.

C'est vraiment dur. De nos jours, si tu n'as pas fini ta douzième année, tu ne peux même pas occuper un emploi de plongeur. Et quand tu essaies de trouver un emploi à l'extérieur de la réserve, il faut vraiment que tu sois prêt à ramper devant les employeurs. De nombreux autochtones refusent de ramper; c'est pourquoi nombreux sont ceux qui se retrouvent sans emploi. Tu sais, Richibucto n'existerait pas sans les Indiens. Car les autochtones y dépensent de l'argent. Ils n'ont pas à planifier autant leurs dépenses que les Blancs. Alors, ils utilisent leurs petits surplus pour sortir, louer un film ou s'acheter des croustilles et du maïs soufflé. Ce sont les autochtones qui font vivre le club vidéo et tout le reste. Mais combien vois-tu d'employés indiens dans ces magasins?

Franziska: Très peu...

*Cory* : J'ai fait une demande d'emploi chez Irving's. Je n'ai pas été embauché; ils ont préféré des étudiants parce qu'ils étaient blancs. Ça m'enrage vraiment. Je n'ai pas terminé ma douzième

année mais je suis meilleur que plusieurs de mes amis de Big Cove. Disons simplement qu'ils sont des voyous éduqués qui vivent de l'aide sociale. Mon ami a obtenu son diplôme l'année dernière; il est malgré tout sans emploi et vit de l'aide sociale. Il essaie de joindre les rangs de la GRC et ça augure bien pour lui. Parce qu'il veut s'en sortir.

Dernièrement, ça a été vraiment dur. Plusieurs de mes amis sont morts dans un intervalle de six mois. J'ai été aux funérailles de ceux dont je me sentais le plus proche. Je ne voulais pas ressentir la tension; c'est pourquoi je suis parti. À Buctouche, par exemple, je ne sentais pas la tension.

Au moins une fois par année, je deviens déprimé; je n'ai alors envie de rien sauf rester assis et dire non à tout. Je finis alors par tout abandonner. Cette manie d'abandonner, c'est l'une de mes caractéristiques. Je ne sais pas pourquoi j'agis de cette façon.

Franziska: Par contre, quand il s'agit du hockey, tu sembles avoir beaucoup de volonté.

Cory: Je suis un joueur très combatif. Si quelqu'un était meilleur que moi, j'essayais par tous les moyens de le surpasser. Quand il s'agit du sport, je donne tout ce que j'ai. Je n'ai pas cette volonté lorsqu'il s'agit d'obtenir une plus haute note ou de plaire au professeur. Ça a à voir avec la popularité. Quand tu marques le but vainqueur ou que tu cours beaucoup plus vite que le gars d'à côté, les gens disent : «Oh! Il court vite!» ou «Oh! Il a fait gagner son équipe, c'est bon, ça!» J'aime quand on me porte ce genre d'attention. Ça me rend plus fier de moi.

Je n'ai jamais abandonné ma famille. J'avais 16 ans lorsque Polly a donné naissance à Samantha. Ça me faisait peur, d'une certaine façon, mais j'ai réussi à surmonter les épreuves; j'ai même continué à jouer au hockey pendant un certain temps. L'entraîneur disait même : «C'est incroyable que tu aies réussi à te rendre aussi loin; n'importe qui d'autre que toi aurait déjà abandonné.» J'en étais flatté, mais tout au long de ma vie, j'ai eu l'impression d'être un fardeau pour les autres. Lorsque je jouais dans la ligue majeure AAA, souvent je n'avais pas assez d'argent pour manger. L'aide sociale était ma seule source de revenu et ça, ça veut dire 86 dollars par semaine. C'est très peu et c'est très vite dépensé. Alors mon entraîneur me donnait de l'argent pour manger. Je n'aimais pas ça. Tous les joueurs étaient francophones; j'étais le seul autochtone au sein de l'équipe. J'avais toujours l'impression qu'ils me donnaient de l'argent que je ne pourrais jamais leur remettre. J'espère qu'un jour je le pourrai. Ce sont les autres qui paient mon logement et mon gaz. Or, je n'aime pas être un fardeau. Mais je ne peux pas faire grand chose sans argent. *Franziska*: Quelle est la meilleure facon pour toi de te débarasser de toute cette tension?

Cory: Jouer au hockey et pêcher. J'aime pêcher parce que c'est une activité de plein air. C'est fantastique. La pêche me transporte littéralement. Si je devais choisir entre les deux lorsque je suis tendu, je crois que je choisirais le hockey parce que quand tu pêches et que ça ne mord pas, tu te mets à réfléchir à toutes sortes de choses. Quand tu joues au hockey, tu n'as pas le temps de penser à ces choses. Tu te poses des questions comme : «Dans quelle direction dois-je aller?», «Où vais-je lancer?», «Où dois-je me placer pour recevoir une passe?», «À qui puis-je en faire une?»

Après quoi je retourne dans la chambre des joueurs, je parle et je plaisante un peu avec les gars. Au moment où je franchis la porte, les choses redeviennent comme avant, alors quelquefois, je voudrais que les parties ne cessent jamais.

Durant l'été, je peux toujours aller nager ou faire quoi que ce soit. Ce printemps-ci, j'ai traversé une mauvaise période. J'ai tout perdu. J'ai traversé une mauvaise période mais je ne m'en suis pas si mal tiré. Mais jamais je ne m'enlèverais la vie car je veux voir ma fille grandir et vivre. Je vais passer de bons moments. J'en suis persuadé car ma fille est une enfant farouche et libre et elle n'a que trois ans. Je dis que je vais passer de bons moments, mais ça ne sera pas forcément drôle; je suis peut-être mieux d'en rire aujourd'hui. Elle va avoir des problèmes et qui sait toutes les épreuves quelle aura à vivre.

Franziska: Il me semble que, d'une certaine façon, tu essaies d'être le père que tu n'as pas eu. Cory: C'est ce que je veux. C'est en grande partie notre fille qui nous unit, Paula et moi. Parce que sa mère a été absente de sa vie et que mon père a été absent de la mienne. Alors, elle veut être la mère qu'elle n'a jamais eue et moi, le père que je n'ai jamais eu.

La meilleure chose qui ait pu m'arriver dans ma vie c'est la naissance de ma fille. Cela a été le moment le plus heureux de ma vie. Mais c'était vraiment étrange pour moi car je ne savais pas réellement ce que je devais ressentir puisque j'étais très jeune. Mais maintenant je sais ce que c'est : votre enfant naît, il entre dans votre vie et fait partie de votre monde; c'est la plus belle chose qui me soit arrivée.

Nous avions tous deux 16 ans lorsque nous avons eu Samantha. Je suis resté à la maison, sans vraiment rien faire. Chaque été, je me trouvais du travail ici et là. L'année suivant sa naissance, je suis retourné à l'école mais je n'y suis resté que trois semaines. J'ai à nouveau abandonné. Aujourd'hui, je suis à nouveau retourné aux études. Je ne sais si je ferai long feu. Je ne me fixerai pas de but car ça ne porte pas les fruits attendus. Lorsque je me fixe un but et que

je ne l'atteins pas, ça me dégonfle. Alors je ne m'en fixe tout simplement pas. Si je persévère, tant mieux, sinon, tant pis. Ce serait un échec trop cuisant s'il fallait que je n'atteigne pas le but fixé. De nombreux membres de ma famille espèrent que je réussisse à terminer mes études. Je leur ai souvent dit que j'allais me présenter à la Gendarmerie royale du Canada. Chaque fois que je leur fais part de mes plans, quelque chose arrive.

Aujourd'hui, j'étais en ville et je parlais avec des amis qui avaient été choisis pour jouer dans la ligue majeure junior du Québec et d'autres à Ottawa, dans la ligue ontarienne de hockey. L'un des gars, un grand connaisseur de hockey, m'a dit que j'aurais pu, moi aussi, être repêché. Ça m'a fait un drôle d'effet qu'il me dise ça.

Franziska: Est-ce que ça t'aurait plus?

Cory : Je crois que oui, mais j'ai tout raté une fois, ça suffit. Ce n'est pas que j'aie manqué ma chance car je devais jouer encore un an au sein de l'équipe AAA, mais ce n'était plus la même chose.

Franziska: Tu sais Cory, tu pourrais facilement te faire passer pour un «Blanc». N'y as-tu jamais songé?

Cory: Ouais, j'aurais pu, mais j'aime mieux passer pour un Indien car ça ne m'embête pas du tout pas du de l'être; je n'ai pas honte de ma culture. J'aime mieux être Indien que Blanc. Nombreux sont ceux qui ont des préjugés défavorables envers les croyances et la culture des Indiens mais moi je n'ai jamais regretté un seul instant d'être Indien.

Franziska: Que penses-tu des cérémonies traditionnelles que les gens tiennent ici dans la communauté? Y participes-tu?

Cory: J'y ai participé quelques fois. Une fois, à la réserve de Buctouche, il y a eu une danse du Soleil. Je n'y connaissais rien. Je n'avais que 15 ans. Ils voulaient sacrifier un petit chien; pour eux, ce rituel est comme un moyen d'atténuer des souffrances car il y a très longtemps, un chien a sauvé la vie des Indiens. Je leur ai dit que j'allais leur trouver un chiot. Mon ami et moi ne connaissions rien à tout ça et nous ne faisions que suivre ce que d'autres nous disaient de faire.

Nous sommes alors allés voir ma tante et lui avons demandé : «As-tu encore ce petit chiot» Elle nous a répondu : «Je sais pourquoi vous voulez ce chiot». «Comment se fait-il que tu le saches?», «Je sais ce qui passe ces jours-ci». Et elle nous a dit d'aller d'abord demander à grand-père. J'y suis donc allé. Je suis monté dans la voiture et en chemin, j'ai rencontré, devinez qui? Grand-père qui marchait sur la route. Je me suis arrêté. Il n'a pas dit un mot. Et puis, il a

dit : «Non». C'est tout ce qu'il a dit. Il était furieux. Je ne lui avait encore rien demandé et il était furieux contre moi. J'avais une peur bleue. Je me sentais très mal. Je lui ai dit : «Bien, ce sont eux qui me l'ont demandé.» Et il a répondu : «Tu veux sacrifier un animal pour ça, il n'en est pas question. Ne sacrifie jamais un animal pour un homme car l'animal vaut plus qu'un homme.» Après quoi, j'ai pris, en quelque sorte, mes distances par rapport aux cérémonies. Mon grand-père en parle encore aujourd'hui.

Mon grand-père dit que si on veut prier, aider des gens, il faut aller dans les bois, s'asseoir et prier. Autrement, les gens savent que vous vous exaltez car ils vous voient, là et ils savent que vous priez; ils vous entendent. Mais si vous allez dans la forêt, vous priez et personne ne vous voit. Vous vous recueillez et vous adressez directement au Grand Esprit ou à Dieu.

Franziska: Y a-t-il d'autres leçons que tu as apprises de ton grand-père?

*Cory*: Aucun homme n'a le droit de blesser une femme. Je ne frappe jamais ma compagne. C'est pourquoi mes mains sont si abîmées. Quand je suis en colère, je donne des coups sur les portes.

Ses enseignements portaient aussi sur la nature. L'homme blanc est si avide de progrès, de nouveautés. On doit laisser la nature telle qu'elle est. Je ne peux me plaindre car j'aime les innovations de l'homme blanc. J'adore la télé. J'adore les magnétoscopes et la vidéo. J'adore les machines de ce genre. Elles rendent la vie plus facile, mais la terre en subit les conséquences. Ma grand-mère ne cesse de me dire : «Un jour, la terre se vengera. Sans avoir le temps de répliquer, un grand ouragan se lèvera ou un immense raz-de-marée emportera tout, sans aucune pitié.» C'est comme pour l'eau, j'adore l'eau et je la respecte. Si l'eau décide de vous emporter, elle vous emportera. Mon grand-père me dit ça aussi : «Ne fais jamais confiance à l'eau car lorsqu'elle voudra t'emporter, elle le fera.»

Dès l'âge de deux ans, je m'asseyais à l'arrière du bateau tandis que mon grand-père conduisait. Ils étaient toujours surpris que je ne tombe pas à l'eau. J'ai beaucoup de respect pour l'eau. Il est impossible de dominer la nature; elle est trop puissante. Je me sens littéralement pris d'assaut lorsque je sors en voiture en pleine tempête de neige l'hiver.

Franziska: Tu aimes affronter la nature?

*Cory :* Oui, c'est toute une victoire que de vaincre la nature. Une question de survie. C'est comme ça que m'est apparu l'*egtaanog*. Vous êtes là, dehors, au beau milieu de la tempête et il vous est impossible d'embarquer dans le bateau et de partir. Vous pouvez être immobilisé trois ou quatre jours. C'est pourquoi mon grand-père m'a toujours dit : «Lorsque tu t'y rends pour une journée,

apporte des provisions pour deux jours.

Franziska: Et le bois, Cory, t'y sens-tu en sécurité?

Cory : Je ne fais pas confiance à la forêt. Dans un sens, la nature et la forêt peuvent vous jouer des tours. On ne sait jamais, vous pouvez tomber sur une maman ours et son petit et elle peut vous déchirer en morceaux. Ou vous pouvez tomber sur des orignaux. Un jour, mes grands-parents étaient en voiture sur la route. Mon grand-père a arrêté car il y avait deux orignaux sur la voie; il y en avait un qui ne voulait pas bouger. Mon grand-père a crié : «Enlève-toi». Alors, mon grand-père est descendu de la voiture et a commencé à parler en Indien à l'orignal et lui a dit quelque chose comme : «Enlève-toi de la route car sinon une voiture te frappera. Tu ne devrais pas être sur la route, c'est dangereux.» D'ordinaire, un orignal aurait attaqué. Mais celui-ci a regardé mon grand-père et mon grand-père a fait une drôle de mimique, il a allongé le visage comme il le fait toujours, les orignaux ont d'ailleurs de longues faces, et l'orignal a quitté la route et a continué son chemin. Mon grand-père avait su remettre cet orignal sur le bon chemin sans inquiéter les deux orignaux qui se tenaient dans les fossés. Toute sa vie, mon grand-père a été comme ça. Par exemple, nombreux sont ceux qui ont peur des frelons. Mais mon grand-père est capable de les retenir et les frelons se glissent dans sa main. Il reste tout à fait calme. Il est capable d'attraper une souris et les souris restent tranquilles. Les animaux ne deviennent pas fébriles en sa présence. Je l'ai vu une fois caresser des libellules. La libellule se posait, tandis qu'il caressait la queue de l'insecte. Il est vraiment étonnant avec les animaux. On dirait qu'il sait leur parler.

Il m'arrive d'être cruel envers les animaux. Quand j'étais enfant, j'ai voulu essayer un fusil B.B. et tirer sur les oiseaux. Grand-père n'aime pas ça et il s'est violemment emporté contre moi quelques fois. Mais je le regrette maintenant. Si je vois des enfants qui tirent sur les oiseaux, je leur dis de ne pas faire ça.

*Franziska*: Tu sais, ton grand-père a parlé de Chapel Point, cet endroit près de chez ta mère, comme d'un endroit très spécial. Il l'appelle Little People's Point.

Cory: Lorsque, petit, j'allais passer des moments là, je gardais tous mes animaux, comme mon hamster et ma tortue, dans la maison. De façon étrangem, tandis que je réajustais les fils de fer de la cage, les petits chenapans arrivaient à se sauver. Tous mes animaux, sans exception, réussissaient à se sauver. Je ne sais combien de hamsters ont couru librement dans la maison. Et je demandais à mon grand-père comment ils pouvaient s'enfuir. Il me répondait ainsi : «Les

lutins n'aiment pas être captifs et en cage tout le temps, alors ils libèrent les animaux.» Ça me revient toujours à l'esprit et j'y crois de plus en plus. Parce que lorsque vous êtes jeune, vous êtes quelque peu borné et vous ne voulez pas croire à ce genre de choses. Mais j'y crois davantage aujourd'hui et beaucoup de gens méconnaissent les lutins. Ils croient qu'ils incarnent le diable mais ce n'est pas le cas. Les lutins sont libres, leurs âmes sont libres et leurs esprits sont libres. Chapel Point est un endroit magnifique où grandir.

Franziska: Y a-t-il d'autres endroits que tu considères spéciaux?

Cory: Oui, juste en face de notre île où est situé egtaanog, c'est aussi un endroit très spécial d'où émanent des pouvoirs. Le lieu de mes ancêtres, des ancêtres de mon grand-père, l'endroit où il allait chasser et pêcher, où il passait tout l'hiver. Les lieux de son grand-père et du grand-père de son père. Son grand-père, son père avaient l'habitude d'aller là quand ils étaient enfants. Cette tradition s'est perpétuée et un jour, je transmettrai moi aussi cette tradition à mes enfants. Mais nous vivons dans un monde si confus aujourd'hui. Depuis que je suis petit que je sens cette confusion. La télé, je ne peux m'en plaindre, j'aime moi-même regarder la télé. Mais quand je suis là-bas, j'oublie toutes ces choses-là. Ça ne me manque pas car il y a tant à faire. Sur la plage, tout change chaque jour. Les marées montent, se meuvent et apportent sur le rivage des choses différentes chaque jour.

*Franziska*: Est-ce que tu aimerais ajouter quelque chose, quelque chose que nous aurions oublié d'aborder et que tu crois qu'il serait bon pour moi de savoir?

Cory: Eh bien, je laisse mon coeur parler. J'espère qu'un jour nous ne formerons qu'un seul tout et que nous nous aiderons mutuellement. Nous devons y parvenir car sinon, nous allons tous crever. La terre ne peut plus supporter la pollution, ne peut plus supporter qu'on lui rase ses arbres. Elle ne peut plus supporter d'être saignée à blanc. Un jour, elle va éclater et elle emportera tout avec elle. Mon grand-père m'a dit que la terre avait amorcé sa vengeance. On entend parler de pluies diluviennes, de tremblements de terre, d'ouragans. J'ai peur pour ma fille car je ne sais pas dans quelles conditions elle devra vivre. Je sens la haine partout.

Je vis au jour le jour et je ne sais jamais si je verrai le soleil se lever le lendemain. Je peux mourir demain, peut-être ce soir. Je n'ai pas peur de la mort mais j'ai peur de laisser ma famille. Je ne serai plus là pour guider ma fille. Et c'est ce qui me fait peur. J'ai peur en pensant à la vie qu'elle mènera.

## Trois générations : réflexions

Dans ce dernier chapitre, je ferai part de mes réflexions sur certaines des choses que j'ai apprises de Mike, Luke, Forrest et Cory, tout en les résumant. Mes mots reflètent mes perceptions concernant ce que l'on m'a enseigné et ce que j'ai pu apprendre des gens de Big Cove. Ils sont tempérés par l'amour et le respect que je ressens pour Mike et sa famille élargie; ils sont également définis par le cadre du projet de recherche en histoires de vie tel que conçu par la Commission royale sur les peuples autochtones (CRPA).

La discussion porte sur quatre thèmes particuliers : les concepts relatifs aux relations, aux lieux, à l'identité et à la survie. Ces quatre thèmes sont inter-reliés, comme ils sont également reliés à d'autres thèmes tels la spiritualité, la tradition et la culture. La discussion de ces quatre thèmes ne reflète toutefois pas l'ensemble de la richesse des expériences et des connaissances comprises dans les histoires de vie et les dialogues. Espérons qu'elle marque plutôt le début d'un dialogue, d'une interprétation et d'un apprentissage plus approfondis.

# Réflexions sur les relations

C'est principalement dans le contexte familial que les légendes, histoires orales et récits personnels continuent de se transmettre. Au cours des années 20 et 30, Mike, Phillip et leur soeur Sarah ont écouté leur grand-père raconter des histoires tandis qu'ils étaient allongés à ses côtés dans le tipi, au plus profond des bois. Dans les années 50 et 60, Luke et certains de ses frères et soeurs plus âgés s'asseyaient autour du poêle à bois, les soirs de tempête et écoutaient leurs oncles, dont Mike, faire part de leurs expériences. Dans les années 70 et 80, les soirs d'été sur la plage à *wta'nuk*, les membres de la famille s'asseyaient autour du feu pour écouter Mike raconter des histoires. Mike espère que Cory suivra ses traces et qu'il perpétuera la tradition orale.

Certaines de ces histoires portent sur des personnages micmacs légendaires : *Toneel*, *Miigemoesso*, *Poglatemootj* et *Glosgap*. D'autres ont un caractère plus historique et font part d'interactions entre les Micmacs et les Mohawks, entre les Micmacs et les Vikings, ou les Micmacs, les Anglais et les Français. Pour Mike, Luke et Cory, ainsi que pour de nombreux membres de la famille, ces récits représentent une partie de leur histoire orale. Forrest, le beau-fils non autochtone de Mike, reconnaît pour sa part que ces récits ne font pas partie de son histoire. Il se rappelle plus clairement les histoires de fantômes que les enfants se racontaient autour de leur propre feu. La famille représente la plus importante unité d'appui pour l'individu.

La famille offre une «patrie», un endroit où obtenir des encouragements et une certaine reconnaissance. Là où il n'y a pas d'appui familial fort, les jeunes de Big Cove semblent plus enclins à perdre confiance en eux et à perdre leur volonté de survivre. Cory aborde cette question et ajoute que les jeunes, au lieu de parler avec leurs parents, dirigent leur frustration et leur colère l'un contre l'autre ou même contre eux-mêmes. Il considère qu'il s'agit de l'une des raisons pour lesquelles il y a eu tant de suicides à Big Cove au cours des dernières années.

Chaque individu ayant participé à ce projet d'histoires de vie bénéficiait d'un certain appui familial. Dans la vie de Mike, c'est son grand-père, plus que tout autre, qui lui apporté cet appui. Ayant grandi sans sa mère, il parle de son grand-père comme de son guide et de son maître, son inspiration, sa source d'amour et de réconfort. Cory, qui a été élevé par ses grands-parents, se tourne lui aussi vers son grand-père pour les mêmes raisons. Par ailleurs, il compte également sur l'appui plein de tendresse de sa grand-mère, ainsi que sur les conseils empreints de fermeté que lui prodigue celle-ci. Mais Cory parle aussi du fait qu'il n'ait pas bénéficié de l'appui de son père au cours de son enfance et explique comment il en a souffert.

Son père (le frère aîné de Forrest) vit dans le Maine. En écoutant l'histoire de Cory, j'ai un peu mieux compris les difficultés qu'a dû expérimenter son frère en tentant de faire de Big Cove son chez-soi. En mettant l'accent sur les identités et les histoires culturelles, on encourage les barrières sociales et politiques qui divisent les familles et qui laissent certains individus aux prises avec un vide culturel.

Luke, le neveu de Mike, le cinquième d'une famille de 17 enfants et né dans la réserve, parle du fait qu'il a eu l'avantage d'avoir une mère sévère et d'étudier dans un système scolaire lui aussi sévère, ce qui a, selon lui, favorisé le développement de ses talents artistiques et l'a poussé à s'instruire. Sarah, la mère de Luke, avait apprécié l'éducation qu'elle avait reçue au pensionnat. Elle percevait clairement les avantages que comporte l'instruction et a poussé tous ses enfants dans cette direction. Chacun d'eux mentionne sa mère comme étant la grande motivation derrière eux. Les plus vieux, comme Luke, parlent également des oncles (comme Mike), dont les histoires ont été une source d'inspiration. Les bois et la plage sont des endroits familiers et aimés de tous, même si l'on ne doit pas dépendre d'eux pour survivre.

Un autre aspect des relations sur lequel les gens de Big Cove ont mis l'accent est celui du partage. Être micmac signifie partager, m'a-t-on dit. Dans son récit de vie, Mike parle d'un type de partage particulier, dont il a fait l'expérience au cours de sa jeunesse. Il met en relief la

relation que sa famille entretenait avec les fermiers non autochtones. Ils avaient recours à un système de troc dont profitaient les Micmacs tout autant que les fermiers. Il n'y avait pas d'échange d'argent. Les Micmacs fournissaient aux fermiers de la viande sauvage, des paniers tissés et des manches pour leurs haches, leurs fourches et autres outils. Les fermiers, en retour, fournissaient à la famille de Mike des produits maraîchers, des oeufs frais, ainsi qu'un peu de porc et de boeuf. Selon Mike, ce système fonctionnait bien. L'histoire de vie de Mike porte également à croire qu'à cette époque, la situation entre les cultures était moins polarisée. Particulièrement au cours de la dépression, les gens s'aidaient, qu'ils soient autochtones ou non autochtones. «Nous étions tous dans le même bateau», dit Mike. Le partage était une façon d'assurer la survie de tous.

Lorsque la conversation revient à Big Cove, on me fait remarquer jusqu'à quel point les gens sentent que la vie y a changé, en particulier depuis les années 60. Il fut un temps, m'a t-on dit, où l'on pouvait diviser Big Cove en clans, sur le plan géographique. Auparavant, les membres d'un même clan s'appuyaient davantage les uns les autres. Les représentants de différents clans coopéraient dans le cadre des activités de chasse ainsi que pour assurer l'alimentation de leurs familles. C'est dans cette coopération entre les clans que la communauté prenait tout son sens. Être micmac signifiait partager. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui perçoivent une érosion du sens de la communauté. Les gens disent que ce type d'appui et de partage a presque disparu. De nombreuses familles élargies se sont divisées en unités plus petites, m'a-t-on dit et se tournent plus souvent vers le gouvernement que l'une vers l'autre pour obtenir de l'appui. Même les unités familiales plus petites éclatent et certains jeunes finissent par dépendre complètement de l'appui du gouvernement. Leur sens de la fierté et de la dignité s'en voit amoindri, en même temps que leur liberté et leur indépendance.

# Réflexions sur les lieux

Ma caméra vidéo braquée sur lui, Mike fait un monologue passionné portant sur les sentiments qu'il éprouve pour l'endroit qu'il appelle son chez-soi. «Nous ne pouvons aller nulle part ailleurs, c'est ici notre pays. Je ne peux pas aller vivre en Angleterre, je ne suis pas de là... je le sens dans mon coeur.»

Mike connaît le pays de par sa propre expérience. Lorsqu'il était jeune, sa famille se déplaçait d'un endroit à l'autre. Ils montaient un camp là où il y avait assez de matériaux pour

fabriquer des paniers et des manches de haches. Jeune homme, il a travaillé dans tous les coins du Nouveau-Brunswick et dans le Maine, que ce soit dans les bois, dans les fermes ou dans les villes. Certains endroits étaient vraiment particuliers, comme par exemple Brown's Yard, l'endroit où, dans les années 1700, on disait que son grand-père avait libéré les esclaves micmacs de l'emprise des «pirates» britanniques. L'endroit où est situé le chalet d'été, à l'embouchure de la rivière Richibucto, compte aussi parmi ces lieux. C'est à cet endroit que, le 15 août, Mike a eu l'impression de revivre un événement survenu à pareille date au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'incendie d'un bateau «pirate» britannique, allumé par les Micmacs.

Mike m'a expliqué très clairement qu'à ses yeux, son chez-soi n'est pas défini par l'enceinte de la réserve. La plupart du temps, il parle de la réserve comme d'une cage, d'un endroit qui représente la perte de liberté, un endroit où il se trouve confiné pendant sa vieillesse. Même si Mike est né dans la réserve, c'est l'ensemble de ce qu'il considère le territoire micmac qui constitue son chez-soi : les endroits où il a vécu et travaillé, ainsi que les endroits décrits dans les légendes et les histoires qui lui ont été transmises. Mike n'a jamais quitté la région : le monde est plutôt venu à lui. Il joue de la guitare et du violon parce que, comme il le dit si bien, c'est ce que les Européens ont apporté dans la région. Il parle anglais, regarde la télévision et possède une voiture, parce qu'on les lui a apportés. Ces choses font aujourd'hui partie de l'endroit où il vit et, par le fait même, elles font partie de lui. Mais être «vraiment» chez soi, explique Mike, signifie pouvoir retourner à l'autosuffisance, une vie fondée sur l'utilisation de la capacité de survie qui lui a été enseignée par ses aînés.

Mes conversations avec Luke m'ont appris que la réserve ne représente pas une barrière particulièrement significative dans sa vie. Il est chez lui dans la réserve : c'est là qu'il est né et qu'il a grandi. C'est là que sa famille vit toujours : la plupart de ses frères, de ses soeurs et de ses cousins y vivent encore. Mais la réserve n'est pas synonyme d'enfermement. C'est un endroit où l'on retourne pour se sentir chez soi, un endroit pour se reposer et trouver du temps pour rêver. Il n'y a rien de désespéré dans le fait de s'y retrouver, sachant que l'on peut partir si l'on veut. Luke a dit se sentir chez lui dans les deux mondes. En tant qu'artiste dans le domaine des arts visuels, il passe de longues périodes à étudier et à travailler à Toronto et à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Il a atteint la renommée en raison de son oeuvre et ce, tant aux États-Unis qu'au Canada. Mais aujourd'hui, dit Luke, la route a commencé à le ramener à la maison. Il est temps pour lui de mieux connaître son territoire et éventuellement de contribuer plus

concrètement à la communauté qu'il considère son chez-soi.

Forrest, de son côté, m'a parlé des difficultés que représentait le fait de grandir dans une réserve autochtone pour un non-autochtone. «Je n'y ai jamais vraiment été chez moi», dit-il. Son chez-soi, c'est le Maine, l'endroit où il est né et où vit la majeure partie de la parenté de son père et de sa mère. Je perçois un sentiment d'exclusion et d'isolement lorsque j'écoute Forrest parler de Big Cove. Il semble que pour lui, il ne s'agissait pas tant d'un problème de racisme que du fait qu'il n'a jamais eu de statut dans la réserve. Il n'a jamais été chez lui dans la réserve, dit-il, parce qu'une fois adulte, il n'aurait jamais pu y vivre ou y travailler. Lorsqu'il a eu 18 ans, on s'attendait à ce qu'il quitte les lieux. Et pourtant, il a grandi à Big Cove, c'est là que vit sa mère. Nombre de ses amis et cousins y vivent encore. Par l'entremise de Mike, Forrest, ainsi que ses frères et sa soeur, ont obtenu de l'aide jusqu'à ce qu'ils aient 18 ans. Mais ils n'ont jamais été sur la liste de la bande et, selon Forrest, ils n'ont, pour cette raison, jamais été autorisés à travailler dans la réserve. Aujourd'hui, étant marié à une Micmaque, Forrest pourrait vivre dans la réserve, mais sa femme et lui ont choisi de ne pas le faire. Comme il le souligne, il n'aurait quand même pas de statut et conséquemment, n'aurait pas son mot à dire dans les affaires de la communauté.

# Réflexions sur l'identité

Dans un moment de candeur, en réponse à une question d'Alice Norton sur le pourquoi de ses cheveux frisés, Mike parle du patrimoine culturel varié de sa famille. L'une de ses grands-mères a du sang juif, tandis que l'une de ses arrière-grand-mères était Irlandaise. «Je ne cherche pas à cacher mon identité.» «Je suis seulement un Indien, ou un Micmac, ou un juif micmac», dit-il en riant. Mais «je ne suis pas le seul, ajoute-t-il, on peut trouver tous les types de mélanges aujourd'hui, c'est comme ça.» Il n'y a pas de confusion dans l'esprit de Mike sur son identité. Il est micmac et très fier de ses racines. Mais la façon dont je comprends Mike me fait croire qu'il est avant tout un humaniste. À ses yeux, je crois, nous sommes tous des êtres humains et nous devrions tous traiter les autres avec respect. La façon dont on a inculqué l'intolérance aux jeunes le fâche: on a enseigné aux jeunes autochtones à avoir peur des enfants blancs et aux enfants blancs à avoir peur des Indiens. «Nous vivons tous ensemble et nous devrions nous aimer les uns les autres», répète-t-il constamment.

Dans la réserve, toutefois, lorsque l'on ne parle pas micmac, la question de l'identité devient plus complexe. Chez Cory, l'anglais était la langue principale (sa grand-mère ne parle pas

micmac). Aujourd'hui, Cory se sent quelque peu isolé de ses amis et cousins, dont le micmac est la langue maternelle. Mais pour Cory, il y a quelque chose de plus important encore dont il se sent privé. En ne comprenant pas le micmac, il est en quelque sorte exclu du monde de son grand-père (voir ci-dessous la discussion au sujet de la langue et du mode de vie). Les enseignements et contes transmis par Mike à Cory (qu'il souhaite voir suivre ses traces et devenir le prochain conteur) ont été transmis en anglais; dans le processus de traduction, ils ont perdu certaines de leurs qualité fondamentales.

Cory m'a très clairement fait comprendre qu'il se considère comme micmac et qu'il est très fier de ses racines. Pourtant, Cory a aussi parlé du sentiment d'aliénation qu'il ressent, jusqu'à un certain point, tant au sein des communautés autochtones que non autochtones. Il dit avoir fait face à des problèmes de racisme à l'extérieur de la réserve et à des problèmes reliés au sentiment d'isolement dans la réserve. Il décrit sa situation comme étant «entre deux cultures».

En tant que «Blanc» grandissant dans la réserve, Forrest se sentait lui aussi dans un espace culturel et social frontalier. Contrairement à Cory, Forrest parle et comprend le micmac assez bien et pourtant, son identité «blanche» a toujours été claire dans la réserve. À l'extérieur de la réserve, en particulier lorsqu'il fréquentait l'école secondaire, il était aussi perçu comme «l'autre» parce qu'il vivait à Big Cove et avait des amis micmacs.

### La survie

Au bout du compte, la question primordiale pour nous tous est celle de la survie. Dans les livres d'histoire européens, les cultures autochtones sont généralement vouées à l'extinction. Mais au cours des dernières années, on a commencé à réécrire l'histoire. Les théories d'acculturation et d'assimilation sont remises en question et fréquemment remplacées par des théories qui mettent en valeur les stratégies de résistance et de survie. En entreprenant ce projet d'histoires de vie, j'ai senti qu'il était pour moi essentiel de mieux connaître les processus de survie. Je voulais comprendre comment Mike, Luke, Forrest et Cory ont tous élaboré des moyens de faire face aux situations ou, mieux encore, d'atteindre leurs buts. Évidemment, certaines conditions ont changé au cours de ces trois générations; chaque personne fait face à un ensemble de circonstances donné, qui lui sont particulières. Chaque personne se trouve également à un stade particulier de son propre cycle de vie, ce qui influence également ses choix et ses approches.

Lorsque Mike parle de survie, il se rappelle et recrée des images des bois, du temps où il

fabriquait des paniers et des manches de haches et où il vivait dans sa propre cabane ou appentis. La réserve «dorlote» les autochtones, dit-il. Il n'y avait pas de chèque d'allocation, quand il était plus jeune. Il devait travailler pour survivre et ce sont son père et son grand-père qui lui ont transmis les habiletés et les connaissances dont il avait besoin. Au cours des années de dépression, Mike est allé d'emploi en emploi dans le Maine et au Nouveau-Brunswick : il a été tout à tour plongeur, fabriquant de meubles, pêcheur, fabriquant de manches de haches, coupeur de pulpe, musicien dans un groupe de musique country et western, cueilleur de bleuets, et quoi d'autre encore. Aux dires de Mike, il n'a jamais senti qu'il était difficile de trouver un emploi. Avec en plus un don pour la peinture, Mike a également pu tirer profit de ses racines micmaques pour en faire une autre source de revenus. «Glosgap me paie encore», dit-il en riant.

Le grand-père de Mike lui a transmis une philosophie de vie qui a fait en sorte qu'il se sent chez lui dans la nature. Cette philosophie en était une de non-ingérence, de respect et de survie. On a montré à Mike à «lire» les arbres et à étudier la mousse, qui pousse généralement sur le côté nord. Il connaît les habitudes des oiseaux : ceux qui peuvent aider l'homme à sortir des bois et ceux qui l'y enfoncent encore plus. Mike comprend les cycles et les saisons de la nature. Il sait que certaines tâches doivent se réaliser afin de pouvoir survivre tout au long de l'année. Il est attentif à son environnement et peut le lire comme un livre. C'est son type de lecture et d'écriture bien à lui. Si je le comprends bien, Mike ne considère pas seulement ce type de connaissancessemblable à celui de la débrouillardise de rue transposée dans un contexte rural. Agir en faisant usage de ses connaissances signifie soigneusement trouver un équilibre entre l'acceptation passive et la réponse active. La survie est fonction de notre capacité de savoir ce qui est approprié à tout moment donné. La passivité alerte est parfois plus appropriée que l'action frénétique, selon Mike. J'attends que les occasions croisent mon chemin, explique-t-il. Les enseignements et les habiletés que Mike a appris de son père et de son grand-père lui ont été d'une grande utilité. En parlant avec Luke, j'essayais de comprendre si ces enseignements étaient encore utiles pour lui. Sont-ils transférables à un mode de vie différent? Représentent-t-ils le type de pensée auquel il a pour sa part recours?

«Je crois que c'est la façon dont on les utilise, dit Luke. Ces choses surviennent sans nécessairement qu'on les provoque. Lorsque l'occasion se présente, on sait que c'est ce qu'on veut et on y va.»

Mais Luke parle aussi d'établir des objectifs, de contourner les obstacles et de garder le

cap. Ce sont là des mots qui me sont familiers, ayant grandi dans une société occidentale. Mais ces mots ne sont qu'une partie de ce qui définit la voie dont semble parler Luke. Il compte aussi sur toute l'expérience qu'il a accumulée sur le plan personnel : en tant qu'artiste, en tant qu'autochtone, en tant qu'individu. Et, ce qui est peut-être encore plus important, il y a le «chercheur» à qui l'on a indiqué sa voie lors d'une cérémonie spirituelle. «Il s'agit maintenant d'en tirer profit», dit Luke.

En tant qu'étranger dans la réserve, Forrest a élaboré une stratégie pour «suivre le courant» en empruntant la voie de la moindre résistance et «en apprenant à courir vite lorsqu'il le faut». Il s'est créé un espace entre deux cultures et est devenu une personne repliée sur elle-même. Il s'est concentré sur ses études et de cette façon, s'est peu à peu éloigné de Big Cove. De par son mariage à la soeur de Luke, Bernadette, Forrest s'est à nouveau rapproché de la communauté. Mais ils vivent hors réserve et Forrest joue le rôle de «mari au foyer», tandis que Bernadette occupe un emploi lucratif dans la réserve. La stratégie de Forrest pour «suivre le courant» semble fonctionner pour lui, mais c'est Bernadette (qui, comme Luke, possède une grande confiance en soi), qui prend les devants pour surmonter les obstacles, éduquer les enfants et fixer des buts pour sa famille.

Forrest joue un rôle plus actif lorsqu'il s'agit des finances et de la planification de l'avenir. Sa préoccupation, telle qu'il l'exprime, consiste à «avoir du succès sur le plan matériel» : une nouvelle voiture, une maison plus grande, de l'argent en banque pour les études à venir de ses enfants. Ce sont là ses aspirations principales. La préoccupation principale de Forrest est de garder le contrôle sur sa propre vie. Le gouvernement, dit-il, «pourrait ne pas être là pour s'occuper de moi et de mes enfants dans l'avenir.» Pour Forrest, la survie signifie une bonne planification à long terme.

La survie, me dit Cory, n'est pas facile pour les jeunes de son âge. Ils trouvent qu'il est difficile de s'adapter au monde extérieur à la réserve. Le système scolaire en vigueur à Big Cove, dit-il, ne les a pas préparés convenablement. En ayant recours à une économie symbolique et à un système de récompense rapide, on a donné aux étudiants un sens de l'accomplissement erroné. Le même problème existe dans le domaine du hockey. «Le hockey autochtone n'est pas assez difficile», dit Cory. Il y a trop de récompenses rapides. Son conseil aux autres autochtones qui veulent «réussir» (Cory souhaitait jouer au sein de la Ligue nationale de hockey), c'est de rester à l'écart du hockey autochtone.

Pour ceux qui, comme Cory, ne sont pas portés vers les études supérieures, l'impression qui se dégage est que les possibilités qui sont très peu nombreuses. Nombreux sont ceux, parmi ses amis, qui veulent quitter la réserve mais ne voient pas d'issue possible. Il n'y a rien non plus qui encourage particulièrement les jeunes à continuer à étudier puisque, selon Cory, le fait d'avoir terminé sa douzième année ne garantit même pas que l'on puisse se trouver un emploi ou même qu'on ait un avenir devant soi. On devient juste un «voyou instruit vivant des prestations de l'aide sociale», dit-il. Contrairement à la situation qui prévalait lorsque Mike était jeune, il y aujourd'hui peu d'emplois disponibles. Le taux de chômage dans la région des Maritimes est très élevé et si l'on est autochtone, la situation semble encore plus difficile. Selon Cory, les préjugés sont un obstacle à l'embauche d'autochtones dans les entreprises locales. De son côté, Forrest signale le fait qu'il ne parle pas français comme la raison pour laquelle il n'arrive pas à décrocher un emploi dans la région, les trois cultures principales étant la culture acadienne, la culture micmaque et la culture britannique. Mais ce sont les Acadiens et les Britanniques qui sont propriétaires des entreprises et les temps sont durs sur le plan économique. La situation pour Cory et ses amis est donc très frustrante. La réserve peut être un endroit très déprimant si l'on ne travaille pas. Le souhait de ces jeunes n'est pas de se retrouver dépendant des prestations d'aide sociale. En écoutant Cory, on comprend que la survie pour les jeunes n'est pas simplement une question d'emploi. Survivre signifie trouver une façon positive de se débarrasser de la colère, de la frustration et des sentiments d'impuissance. Tenter de tout garder à l'intérieur, le manifester à l'endroit de ses pairs ou pire encore, contre soi-même, comptent parmi les non-solutions le plus souvent choisies. Certains «chanceux», m'a-t-on dit, ont l'occasion de partir, d'aller vivre avec des membres de leur famille dans de plus grandes villes, où les occasions sont plus nombreuses. Mais Cory a trouvé une façon de s'accommoder de la situation, en jouant au hockey. C'est ce qu'il sait bien faire et c'est là qu'il obtient une certaine reconnaissance. De plus, il s'agit d'un forum acceptable pour «laisser sortir la vapeur». Pour Cory, le hockey est donc tout naturellement devenu beaucoup plus important que l'école.

Le grand-père de Cory est également une source de stabilité constante dans sa vie. «Grand-père garde un oeil sur moi, à distance», dit Cory. La philosophie de Mike en est une de non-ingérence. Il préfère laisser les jeunes choisir plutôt que de leur dicter leur conduite. Il a enseigné à Cory les habiletés et connaissances nécessaires à sa survie que son grand-père, avant lui, lui avait enseignés. Cory se sent donc chez lui sur l'eau, sur la plage et dans les bois. Mike

croit qu'à un certain moment, ces capacités pourraient acquérir une importance cruciale, mais pour l'instant il sait que Cory doit se battre pour trouver sa propre voie.

En écoutant Cory parler de son enfance dans la réserve, parler de la tension, des batailles, de la colère et de la frustration, il me semblait qu'il parlait d'un endroit très différent de celui que Luke me décrivait. Quoique Luke avait fait mention des batailles entre bandes rivales, je ne percevais pas le même sentiment de désespoir ou de désespérance que je percevais dans les mots de Cory. À 19 ans, Cory fait partie du même groupe d'âge qu'un grand nombre des jeunes qui se sont suicidés à Big Cove l'année dernière. Certains, parmi eux, comptaient parmi ses amis intimes.

Pourquoi tant de jeunes sentent-ils aujourd'hui que la vie n'a pas de valeur? En juillet 1992, le Chef Levi a refusé de dévoiler le nombre de tentatives de suicide survenues au cours du mois parce que «les chiffres sont incroyables; ils sont si nombreux\*.» Les responsables de la bande blâment le chômage, la pénurie de logements, l'isolement, l'éclatement des familles, l'abus de drogues et d'alcool, ainsi que la violence, qu'ils considèrent les principaux problèmes. Lorsque j'écoute Mike parler de ce qui est porteur de sens dans sa vie, je l'entends parler de son travail. «C'est le travail qui est important, pas moi» explique-t-il. C'est important de développer et d'utiliser les talents que le Créateur nous a donnés. Mike m'enseigne que son sens des valeurs est ancré dans la spiritualité, dans la reconnaissance de ses responsabilités en lien avec le processus de création permanent.

La liberté est aussi l'une des valeurs d'importance primordiale dont parle *Mike*: la liberté de se déplacer, la liberté de choisir son travail. Lorsqu'il se sentait pris au piège par un endroit, un emploi ou une situation, Mike est toujours parti. «Ce n'est pas ma vie», disait-il. Imaginez alors un jeune ressentant la même chose et vivant dans la réserve, dans des conditions définies par les responsables de la bande; imaginez la frustration causée par le sentiment d'enfermement et d'isolement, ainsi que par l'impression que l'on ne compte sur aucun appui pour développer ses talents et, finalement, par le fait qu'il n'y ait pas de travail disponible. Pas surprenant que pour certains de ces jeunes, la vie ne semble pas valoir grand-chose. Certains, de toute évidence, se débrouillent assez bien : ceux qui ont confiance en eux et qui croient en ce qu'ils ont à offrir. Cela semble être en partie le fruit d'un appui familial fort. Mais il y tant d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte que lorsque je demande à quelqu'un pourquoi il semble avoir réussi, il répond le plus souvent : «J'ai été chanceux.»

Malgré le fait qu'il y ait beaucoup de discussions ici sur les problèmes auxquels Big Cove fait face, il y aussi un autre côté à cette communauté, un côté dont j'ai fréquemment fait l'expérience : des gens amicaux et très accueillants, ainsi qu'une hospitalité particulièrement chaleureuse. Le rire, le partage et l'affection n'ont pas disparu de cette communauté. Tout le monde connaît tout le monde et les jeunes enfants ont de nombreux oncles et tantes, ainsi que des grands-parents qui veillent sur eux.

On trouve ici un talent et une énergie créatrice formidables dans le domaine des arts visuels, de la musique, ainsi que de diverses formes d'artisanat. De plus, les parents se préoccupent de l'avenir de leurs enfants et s'évertuent à trouver des réponses adaptées aux situations. Certaines de ces réponses impliquent la nécessité de faire revivre la spiritualité et les traditions micmaques, d'autres mettent l'accent sur la nécessité d'améliorer l'éducation et de créer des emplois. D'autres enfin se préoccupent des questions de santé, de la surconsommation de drogues et d'alcool et du renforcement de l'unité familiale.

#### La survie d'un mode de vie

Le contexte traditionnel dans lequel les anciens partageaient leurs histoires et leurs connaissances disparaît rapidement. La langue micmaque que parle Mike est une langue qui se parle à la maison, dans le contexte d'une vie de subsistance fondée sur la chasse et la pêche. Les générations à venir n'ont pas assez expérimenté ce mode de vie. Leur langue est en voie de s'adapter à un contexte technologique moderne. La langue qui exprimait le monde jaillissant des cycles naturels et de l'inter-relation est aujourd'hui en voie de perdre de cette fluidité et de devenir plus centré sur l'objet. Avec Luke Simon, j'ai discuté des difficultés qu'implique le fait de changer le contexte de la langue, ainsi que des problèmes d'éducation.

Luke a soulevé la question de l'école dans la réserve et de l'absence de choix à laquelle les parents font face en ce qui a trait à l'éducation de leurs enfants. Pour certains parent, la disparition de la langue et de la culture constitue la principale préoccupation. D'autres sont d'avis qu'il faille enseigner «les trois r» de façon plus rigoureuse, afin que leurs enfants puissent être davantage compétitifs dans le domaine de l'emploi. En raison du peu d'options en présence dans la réserve, l'éducation devient un «ballon politique» dans un «match» qui créée beaucoup de dissension au sein de la communauté.

Le changement est inévitable, selon Luke. Son point de vue est pragmatique : qu'est-ce

qui est le plus pratique étant donné les circonstances? Qu'est-ce qui doit être adapté? Qu'est-ce qui peut être conservé? En bout de ligne, son approche en est une de survie. Mais la condition sine qua none, c'est d'avoir des choix. Qui prend les décisions? Qui établit le rythme du changement? Les Micmacs doivent prendre le contrôle de ce processus et définir leur propre voie, affirme Luke. «Avec le gouvernement autonome, au moins l'on pourra décider la vitesse à laquelle nous nous engagerons dans telle ou telle voie.»

#### Conclusion

Qu'en est-il de l'avenir? Qu'en est-il du changement? Mike parle de toute forme de vie en lien avec les saisons. La vie humaine n'est pas différente; elle est, elle aussi, sujette aux changements et au renouvellement. «Il n'y a pas lieu d'avoir peur du changement, dit-il; seulement, n'oubliez pas votre passé, n'oubliez pas votre culture.»

Mike: Nous nous aimons, nous aimons la nature, le Grand Esprit nous a donné un merveilleux territoire pour y vivre. Les enfants, leur langue, sont toujours là. C'est ce que la fierté veut dire. Certaines archives diront: c'est du passé. C'est possible que ce soit du passé, mais notre culture est encore là et nos enfants sont encore ici. L'univers, le clair de lune, le coucher du soleil et le lever du soleil, la marée qui monte et l'herbe verte qui croît sont encore tous ici. Même si aujourd'hui, notre terre est empoisonnée par l'air et par la technologie, nous aimons encore notre terre et nous mourrons aussi avec elle.

La terre ne nous appartient pas, elle ne nous appartient pas. Nous appartenons au Grand Esprit, ainsi qu'à la terre et au sol. J'ai souvent entendu : je possède ceci, je possède cela, mais non, c'est le sol qui vous possède. Nous retournons tous en poussière et un jour, la poussière s'élèvera et la culture revivra alors et se perpétuera sans cesse, car elle n'a pas de fin.

### **Notes**

Franziska von Rosen est en train de terminer sa thèse de doctorat en ethnomusicologie à l'Université Brown (Rhode Island). Elle travaille avec des musiciens, des conteurs et des visualistes (particulièrement à Big Cove) depuis 1985.

Chacune des études d'histoires de vie a été conçue, par la Commission royale sur les peuples autochtones, de façon à mettre l'accent sur un segment particulier de la population autochtone. Certaines études examinent donc uniquement les expériences vécues par des femmes, tandis que d'autres ont été conçues pour présenter les expériences de vie des hommes. D'autres études, pour leur part, ont été conçues dans le but d'explorer les relations entre des autochtones et des non-autochtones vivant à proximité. «Trois générations d'une famille micmaque», pour sa part, décrit des expériences vécues par des hommes, d'une génération à l'autre et d'une culture à l'autre.

iiSarah Preston, «Let the Past Go: A Life History», Collection Mercure (no 104) du Musée canadien des civilisations, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1986. iiiJeff Titon, «The Life Story», *Journal of American Folklore* (1980), pp. 290-296. ivEn 1990-1991, Mike et moi avons produit un vidéo intitulé *Micmac Storyteller: River of Fire*, dans lequel Mike raconte des histoires et parle de l'importance des histoires et des légendes pour son peuple.

<sup>v</sup>The Times-Transcript, Moncton (Nouveau-Brunswick), 27 juillet 1992.

viCe texte est présenté ici dans un style ethnopoétique; voir Dennis Tedlock, *The Spoken Word and the Work of Interpretation* (Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1983). En racontant leurs histoires, les narrateurs autochtones ont tendance à évoquer les émotions par différents procédés oratoires plus que par des descriptions. Si l'on veut avoir recours à l'écrit pour rendre compte de ces procédés, la poésie est préférable à la prose (Tedlock, p. 51). Dans l'histoire qui suit, chaque nouveau vers correspond à une pause ou à une respiration importante. Les strophes correspondent à des temps d'arrêt plus marqués.

viiTandis que Mike parle des jeunes enfants d'aujourd'hui et remarque qu'«ils n'écoutent plus comme avant», on nous montre des plans de la chambre de sa fille couverte d'affiches de NKB (New Kids on the Block). Puis, nous entendons un extrait musical du groupe et nous voyons Lisha, étendue sur son lit, chantant la chanson play-back. Plus loin, nous la voyons sur la plage, écoutant Mike conter une histoire.

viii Polly-Anna Sanipass, la mère de Samantha.

ixOn qualifie souvent Michael W. Francis de *ginap*, ce qui signifie «leader spirituel possédant une force physique et mentale, et ce, peu importe son âge; sa relation très étroite avec le Créateur lui donne des pouvoirs presque illimités. Beaucoup de jeunes sont des ginaps et redécouvrent aujourd'hui leur propre culture; ils commencent à prendre conscience de ces choses-là et de ce qu'ils peuvent faire pour aider leur peuple.» (D'après *Introductory Guide to MicMac Words and Phrases*, sous la direction de E.T. Pritchard; annoté par Steven Augustine, conseiller en matière de culture traditionnelle auprès de la bande de Big Cove, avec les observations d'Albert Ward, ancien et guérisseur micmac; Beacon, N.Y., Resonance Communications. 1991.)

<sup>x</sup>Cité dans «Tangible Demons Haunt Big Cove», *The Times-Transcript*, Moncton (Nouveau-Brunswick), 27 juillet 1992.